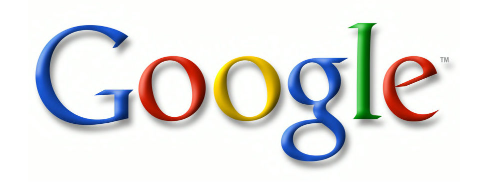
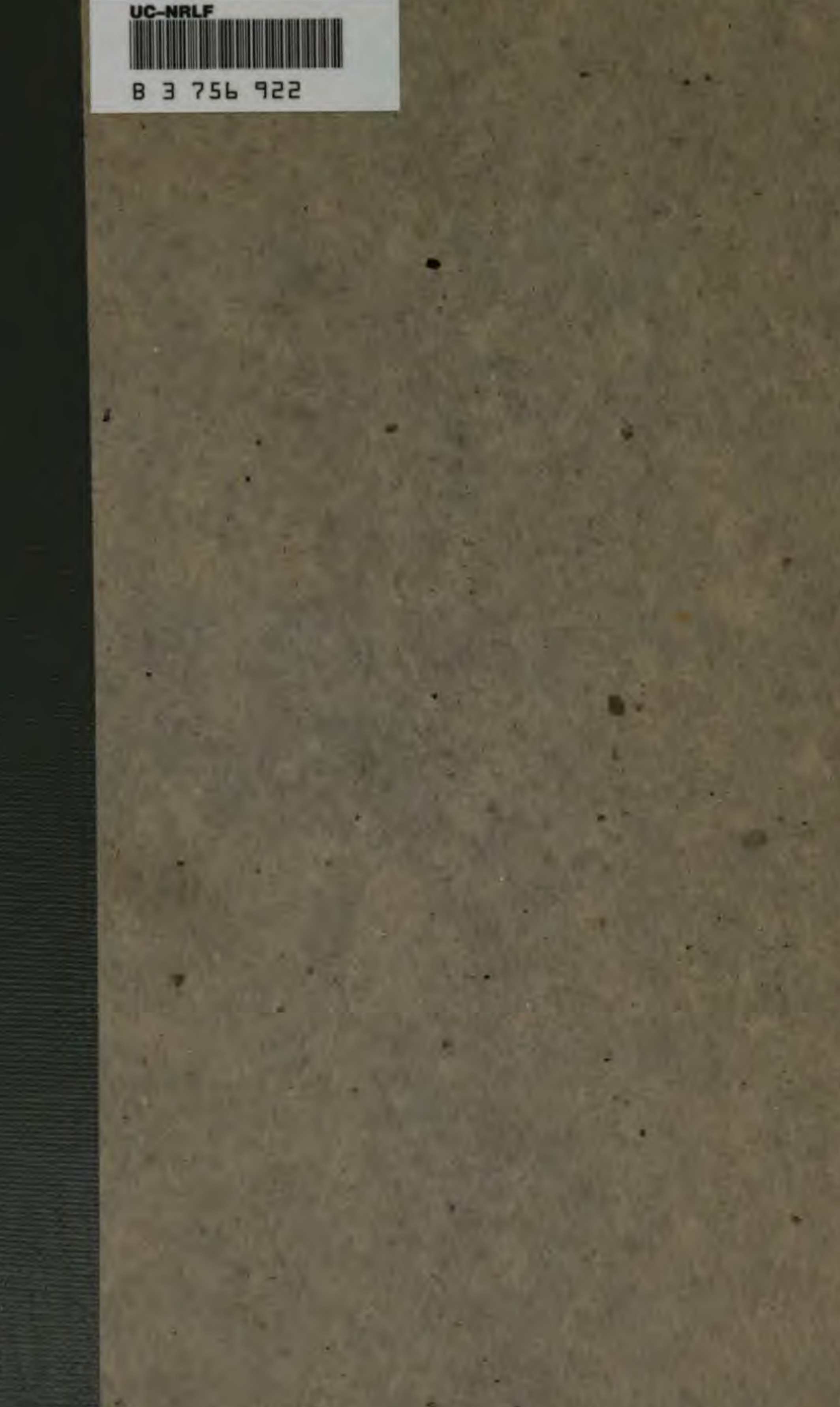
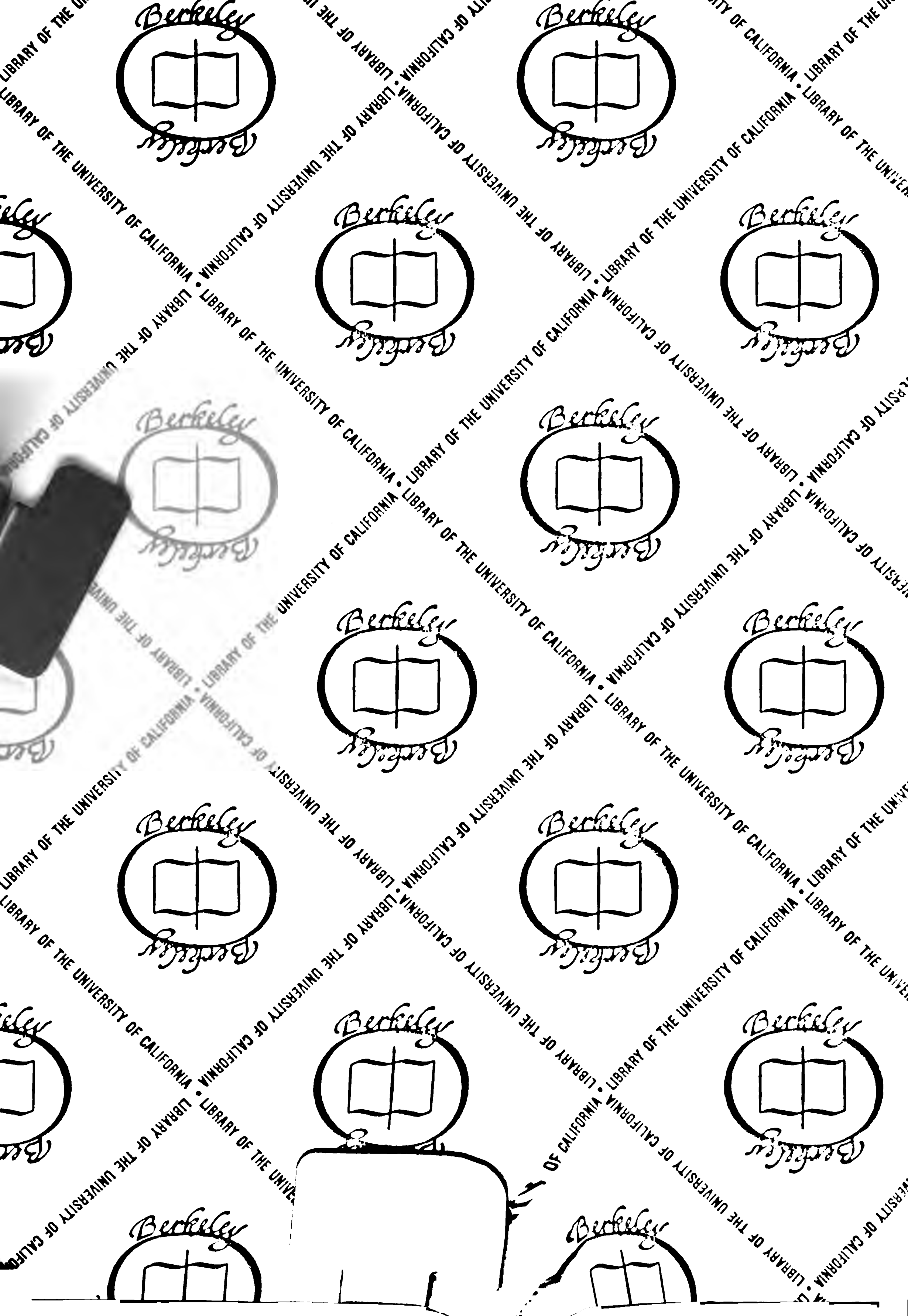
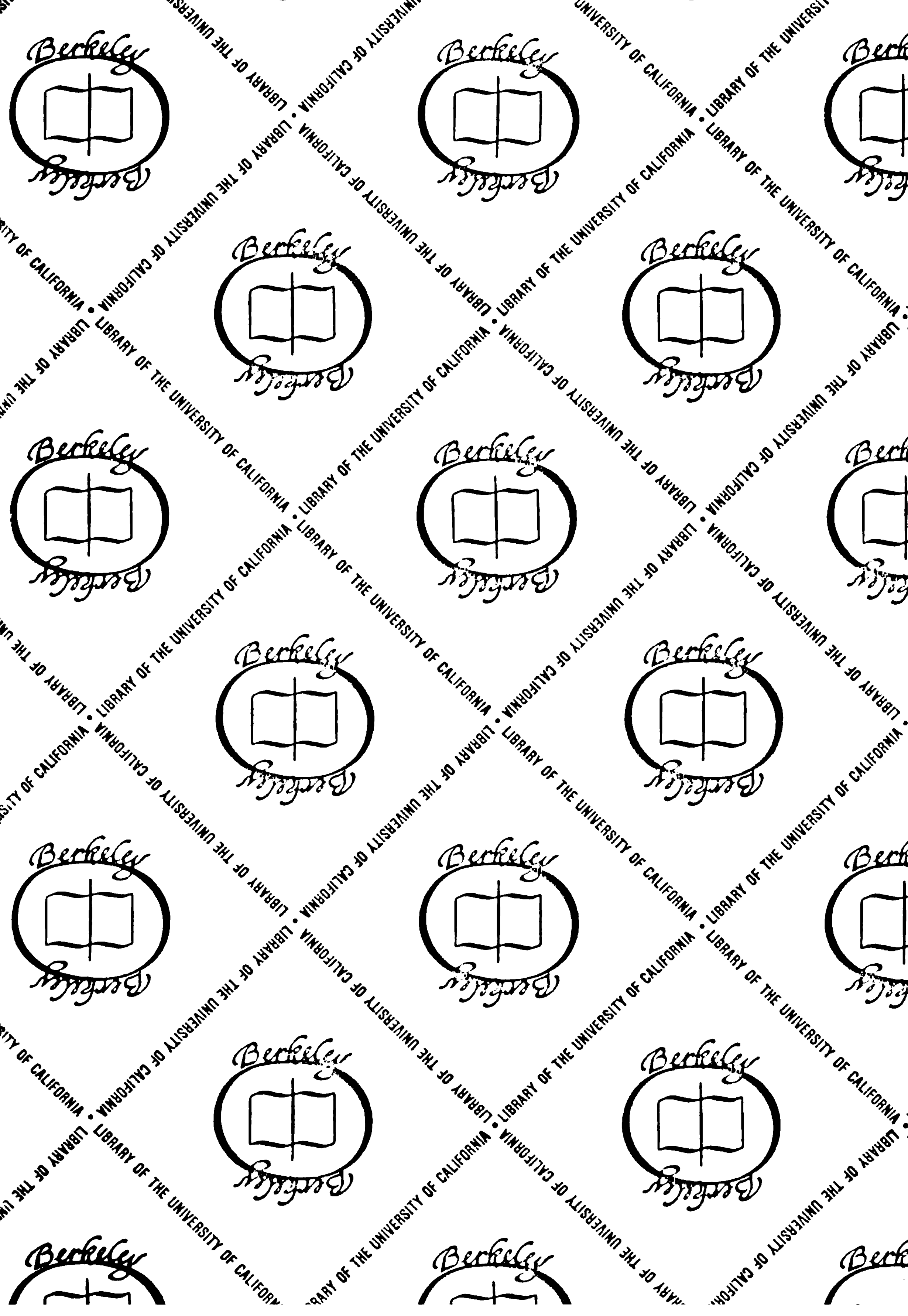
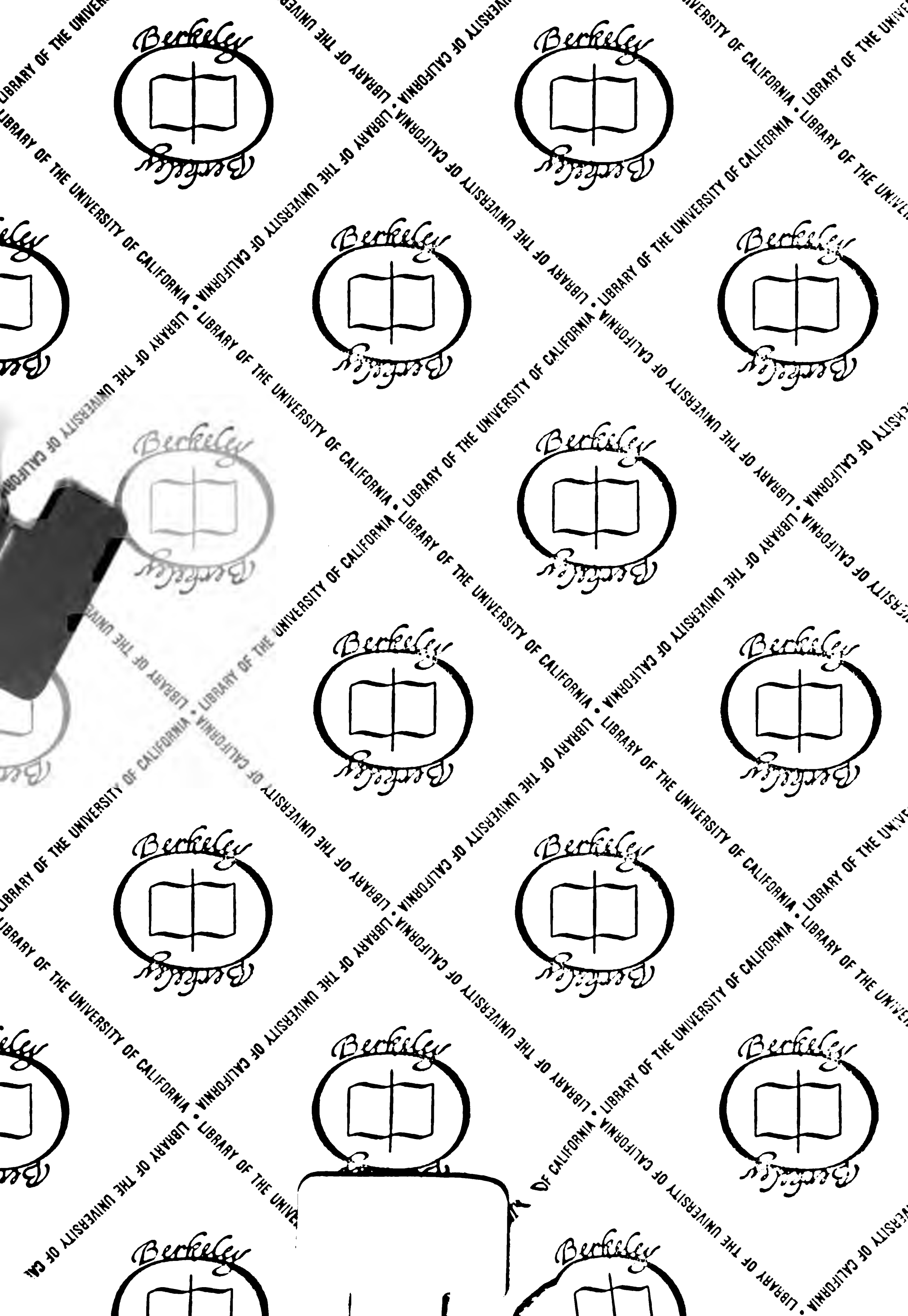


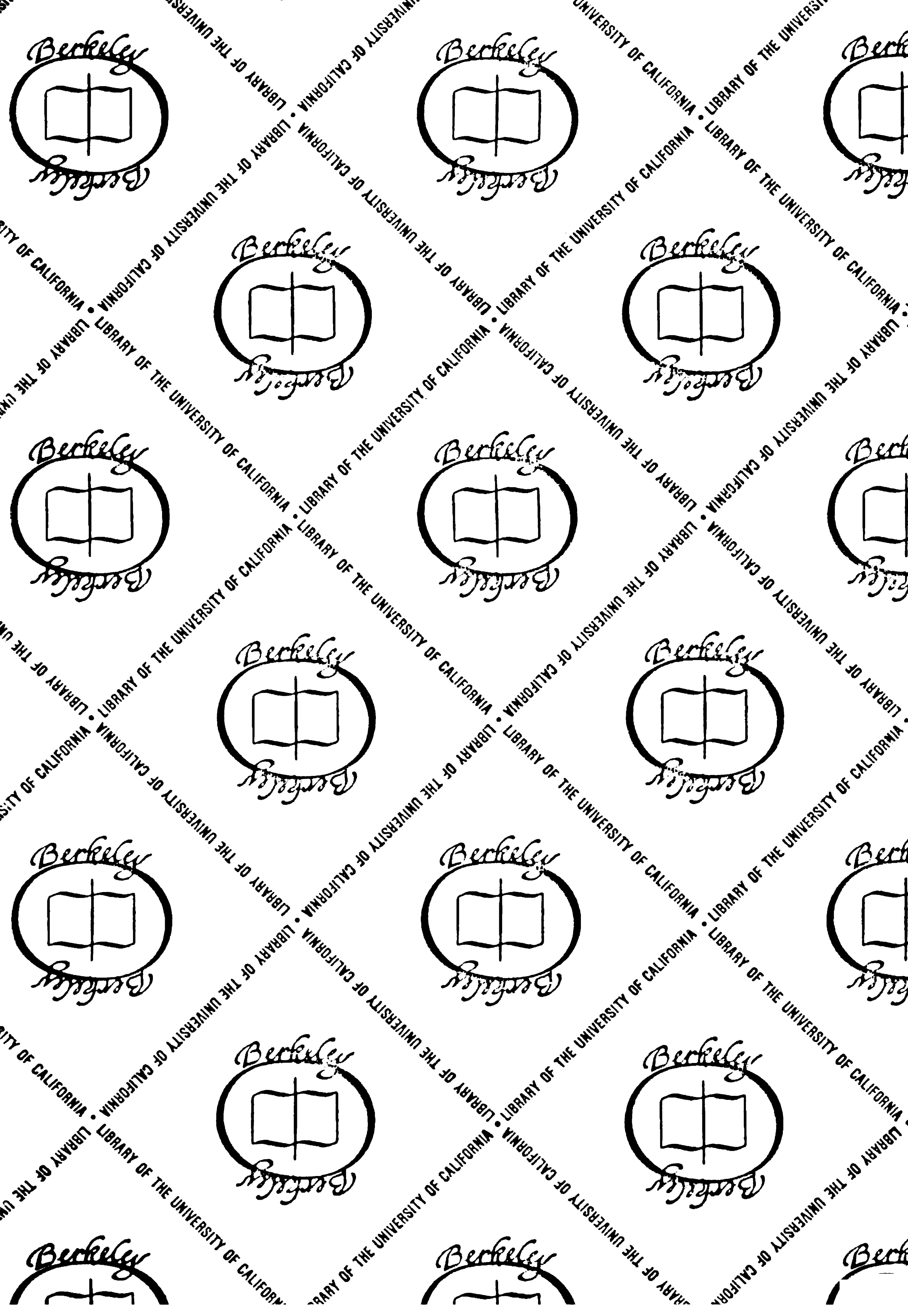

UC-NRLF
B 3 756 922



Berkeley
LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA


Berkeley
LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA


Berkeley
LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA


Berkeley
LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Librairie de L. SAUVAITRE, éditeur

DU MÊME AUTEUR

ÉTUDES
LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

Un volume grand in-18, prix.... 3 fr. 50

IMPRIMERIE DU PROGRÈS, 7, RUE DU BOIS, 7, ASNIÈRES

NOUVELLES ETUDES LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES



NOTE:

DUE TO THE POOR QUALITY OF THE

ARE FADED AND/OR DIFFICULT TO

ŒUVRES POSTHUMES

DE AUGUSTE BARBIER

Membre de l'Académie Française

Revues et mises en ordre par MM. A. Lacaussade et E. Grenier

NOUVELLES ÉTUDES LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES



PARIS

L. SAUVAITRE, ÉDITEUR

LIBRAIRIE GÉNÉRALE

72, BOULEVARD HAUSSMANN, 72

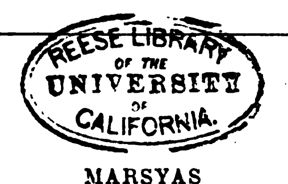
1889

ESSAIS DE THÉATRE

SCÈNES ET SCÉNARIOS DE 1840 A 1860

NOUVELLES ÉTUDES

LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES



MARSYAS

SCÈNE TRAGIQUE GRECQUE

APOLLON, DEVENU PASTEUR DANS UN DES VALLONS DE LA THESSALIE, EST ASSIS SOUS UN ARBRE ET GARDE SON TROUPEAU.

(Il chante.)

O mon père, écoutez le chant de l'exilé. En vain la douce paix habite les campagnes, en vain la fraîcheur des eaux, la verdure des monts, l'ombre épaisse des chênes donnent à ces lieux des charmes toujours nouveaux, en vain les pâtres errant comme moi dans ces vallées sont d'aimables compagnons, en vain le doux sourire brille même sur la lèvre des jeunes filles qui me rencontrent, je ne puis m'habituer à la terre, je pense toujours aux cieux.

Les cieux, les cieux, voilà ma vraie patrie. Ah! je n'en connais bien la douceur que depuis que je ne les habite plus. C'est à conduire les brebis lentes et plaintives à travers des terrains montueux et difficiles que je sens mieux la perte de mes coursiers

rapides et de mon vaste azur. Non, je ne suis pas fait pour porter la houlette, mais un sceptre d'or; non, je ne suis pas fait pour avoir le front couvert d'un chapeau de pasteur, mais la tête libre et couronnée de rayons de feu. Les cieux, les cieux, voilà ma seule patrie!

Pourquoi ai-je cédé à un mouvement de colère? Pourquoi, ô mon père, ai-je tué les Cyclopes qui t'avaient fourni la foudre? Hélas! je n'ai pu voir ton bras armé de cette foudre frapper mon fils bien-aimé sans en éprouver une violente douleur. Alors je me suis révolté contre ta justice; mais bientôt j'ai dû la subir moi-même; j'ai dû reconnaître qu'il ne faut point se venger des arrêts du maître des Dieux; voilà mon crime : trop d'amour pour un fils malheureux, trop d'irritabilité dans l'âme, telles sont les causes qui m'ont ravi les cieux.

O ma lyre, seul reste de mes splendeurs, toi qui m'as suivi sur la terre pour adoucir l'amertume de mes peines, viens encore me consoler! Verse en mon âme le baume de tes accords, fais-moi oublier ma misérable condition, rallume à mes yeux les gloires de l'Olympe, rappelle à mon oreille le hennissement de mes coursiers chéris et fais-moi sentir l'embrassement si doux de la blanche Thétis me recevant le soir sur son sein palpitant. O ma fidèle compagne, attendris, s'il se peut, le cœur de mon père, et, sur l'aile des vents, porte au pied de son trône les regrets d'Apollon, le chant de l'exilé.

(Il pince les cordes de la lyre et en joue quelque temps.)

MARSYAS, *sortant du fond d'un bosquet.* — Par Cybèle, le chant peut être beau, mais l'accompagnement est médiocre.

APOLLON. — Je ne chante point pour toi, satyre!

MARSYAS. — Permis à toi de chanter pour qui tu veux, mais tu n'es pas seul sur la terre.

APOLLON. — Les oreilles d'ici-bas ne m'importent guère.

MARSYAS. — Les bons chanteurs ne sont pas si dédaigneux.

APOLLON. — Et d'où te vient le droit de me juger, grossier satyre?

MARSYAS. — De ma naissance et de mon habileté.

APOLLON. — Qui donc es-tu ?

MARSYAS. — Je suis Marsyas; tu dois me reconnaître.

APOLLON. — Toujours Marsyas après mes pas divins.

MARSYAS. — Et pourquoi non ? ne sommes-nous pas égaux?

APOLLON. — Nous, égaux !

MARSYAS. — Le dieu Pan est mon père, et, si tu portes la lyre, j'ai les pipeaux.

APOLLON. — Pan n'est qu'un dieu terrestre et les pipeaux ne sont point la lyre.

MARSYAS. — Quand les pipeaux sont d'accord et que la lyre ne l'est pas, les pipeaux valent mieux que la lyre.

APOLLON. — Et qui t'a dit, pervers, que ma lyre sonnait mal ?

MARSYAS. — Mes oreilles, Apollon, mes oreilles.

APOLLON. — Dignes par leur grandeur d'orner le coursier de Silène.

MARSYAS. — Elles n'en sont que plus ouvertes.

APOLLON. — Ouvertes à tous les mauvais bruits, comme ton cœur l'est à la haine et à l'envie.

MARSYAS. — Accuse donc aussi le cœur de Midas qui m'a donné sur toi le prix du chant: fameux musicien, l'aurais-tu oublié?

APOLLON. — O mon père, quel supplice! il ne me reste plus que ma lyre, et il faut encore que la sottise et l'envie l'outragent.

MARSYAS. — L'envie et la sottise,... c'est le refrain des mauvais poëtes, des chanteurs incompris.

APOLLON. — Insolent! misérable bouc!

MARSYAS. — Injure n'est pas raison.

APOLLON. — Retire-toi de ma présence, ou ma colère...

MARSYAS. — Je le veux bien, mais partout je dirai qu'Apollon joue faux, et que Marsyas l'a vaincu au combat du chant.

APOLLON. — O langue venimeuse, ô serpent que la terre stupide serait capable de croire! Par Jupiter, cela ne sera pas.

(Il s'élance sur le satyre, le terrasse et le lie à un arbre.)

MARSYAS, *attaché et raillant.* — Courage, brave Apollon, courage! use contre moi de ta force divine. Tu peux m'étendre sur cet arbre, me serrer le corps de liens; mais, tant que ma langue restera libre, je crierai aux échos d'alentour, aux nymphes des sources prochaines, aux faunes des bois, à la montagne, aux vents: Phœbus n'est pas le dieu des vers, le père des muses, le roi du Parnasse; c'est

un usurpateur, un racleur de lyre, un écorcheur d'oreilles.

APPOLLON. — Ecorcheur, tu l'as dit et tu vas l'éprouver. C'est parce que tu sais la distance qui sépare mon âme de la tienne, mes chants harmonieux de tes cris rauques que l'envie te porte à me dénigrer. Mais ton impudence et tes mensonges vont bientôt expirer sur tes lèvres. Je t'écorcherai non seulement les oreilles, mais le corps...

(Il prend sa houlette et en approche le fer du corps de Marsyas. Il aperçoit un esclave scythe qui est accouru aux cris de Marsyas.)

Mais non, je ne veux pas souiller ma main elle-même au contact de ce vilain corps. (*Il jette sa houlette.*) Approche, esclave, et avec ta serpe aiguë dépouille-moi ce satyre de sa peau du haut en bas, comme on ferait d'un vil animal.

LE SCYTHE. — Quelle sera ma récompense?

APOLLON. — Une outre de vin et un mouton entier.

LE SCYTHE. — J'obéis, maître. (*Il s'approche de Marsyas.*)

MARSYAS. — Grâce, Apollon, grâce!... je rétracte mes paroles.... Tu es le dieu de la lyre, le père de l'harmonie. Tes chants sont plus doux que le miel, plus abondants que les flots, plus pénétrants que les feux du ciel... Midas a mal jugé, tu étais le vainqueur.

APOLLON. — Tu changes de langage, impudent reptile! mais c'est en vain. Une fois que la flèche de mon courroux est sortie du carquois, elle n'y rentre jamais. Allons, travaille! esclave.

MARSYAS — O Cybèle ! qui m'as tant aimé, et toi Pan, ô mon père ! me laisserez-vous périr sous le couteau..... mes frères les satyres, venez tous à ma délivrance.

APOLLON. — La terre tout entière peut venir à ton aide, elle n'arrêtera pas un seul instant mon courroux. Celui qui transperça Python, vainquit les Titans et tua les Cyclopes, se rit du vain troupeau des satyres. Je veux que tu sentes corporellement tout le mal que tu fais à l'âme.

MARSYAS. — O torture, assez! assez!

APOLLON. — Non, méchant satyre ! L'offense fut grande, la peine doit l'être; il faut que le fer cruel se promène sur toutes les parties de ton corps et qu'il fasse de ta peau sanglante assez de lanières pour en fouetter les misérables de ta race qui attaqueront un jour les enfants des cieux.

MARSYAS. — Je n'en puis plus... j'expire.

(Apollon s'éloigne, tandis que les nymphes et les sylvains accourus aux cris de Marsyas, contemplent avec terreur son supplice.)

CHŒUR DES SYLVAINS ET DES NYMPHES

LES SYLVAINS. — Apollon est vengé. Il regagne son troupeau laissant le satyre pendu tout pantelant à l'arbre de son supplice. Le sang ruisselle de tous ses membres, comme la pluie d'orage le long d'un vieux tronc qu'elle inonde. Sa tête barbue est inclinée sur ses épaules, sa lèvre est muette, ses yeux sont éteints.... C'en est fait de Marsyas, le fils de Pan, le bien-aimé de Cybèle... il a vécu...

LES NYMPHES. — Nous ne le verrons plus effrayer les jeunes filles de son regard méchant; nous ne le

verrons plus interrompre de son rire amer les jeunes pâtres qui s'essaient à jouer de la flûte. Toujours envieux, toujours chagrin du plaisir ou de la gloire des autres, il n'aimait qu'à jeter le poison de sa langue dans les jeux les plus innocents et à en noircir les œuvres les plus belles. Parce qu'il avait appris tout jeune de son père à manier les pipeaux, il se croyait le maître de l'harmonie, le souverain des Muses. Son orgueil et sa méchanceté l'ont perdu. Lui, mortel, il a voulu s'égaler aux dieux, il a offensé le grand Apollon et il a été puni. Qu'elle frappe par la main des dieux ou des hommes, Némésis est toujours juste. O sylvains, ô faunes, nos frères, puisse l'exemple du supplice de Marsyas servir à tous ceux qui habitent ces contrées ! Puissions-nous ne jamais insulter ces mortels qu'un saint enthousiasme égare souvent dans le fond des forêts et sur la cime des haut monts ! Ce sont les exilés d'une patrie meilleure ; ils n'ont souvent dans le voyage de la vie que leur lyre pour tout bien et toute consolation. N'arrêtons pas l'élan de leur âme, ne brisons pas les joies de leur cœur en arrachant les cordes de leur instrument ! La lyre vient des dieux, et ce qui vient des dieux est toujours sacré.

PHILOTIS

SCÈNES DRAMATIQUES DE L'HISTOIRE ROMAINE 389 AVANT JÉSUS-CHRIST

I

LE TEMPLE DE JUPITER STATOR, A ROME. LE SÉNAT Y EST EN SÉANCE

LE CONSUL. — Pères conscrits, que répondrons-nous aux envoyés des Fidénates?

UN SÉNATEUR. — Que nous préférons le pillage à la honte et à la douleur de leur livrer nos femmes.

UN AUTRE SÉNATEUR. — Mais cette fois c'est la destruction complète de Rome que nous risquons...

UN TROISIÈME SÉNATEUR. — Avons-nous des forces à leur opposer?... Furius Camillus a emmené nos troupes pour son expédition... Les gens de Fidènes en ont profité; il faut donc nous résigner à notre malheureuse situation, bien malheureuse, en vérité, car des richesses se recouvrent, des maisons se reconstruisent, mais l'honneur des familles, une fois souillé, l'est pour toujours.

LE CONSUL. — Perplexité épouvantable! jamais Rome ne fut autant accablée... Ce que les Gaulois eux-mêmes n'ont pas fait en prenant notre ville,

d'impudiques enfants de l'Etrurie vont le tenter. O grand Jupiter, toi le dieu de ce temple auguste, ne permets pas qu'un tel forfait s'accomplisse! Sauve-nous!... Mais quel bruit se fait entendre?

UN GARDE DU SÉNAT. — Pères conscrits, il y a à la porte du temple une troupe de femmes qui demande instamment à vous voir et à vous parler au sujet des Fidénates.

LE CONSUL. — Pères conscrits, voulez-vous les entendre?

LES SÉNATEURS. — Oui, oui.

LE CONSUL. — Eh bien! qu'elles entrent!

(Apparaît une cinquantaine de femmes en longs vêtements de deuil.)

LE CONSUL. — Qui êtes-vous et que voulez-vous?

PHILOTIS. — Nous sommes des esclaves et nous voulons sauver Rome et l'honneur de nos maîtresses.

LE CONSUL. — Comment? Expliquez-vous!

PHILOTIS. — Nous avons appris que les infâmes citoyens de Fidènes, profitant du départ du dictateur et de la torpeur où nous ont plongés les Gaulois, étaient venus camper à nos portes, menaçant de piller la ville de fond en comble si on ne leur abandonnait pas les plus belles et les plus illustres de nos patriciennes. Eh bien! nous, humbles esclaves, nous avons résolu de nous mettre à la place de nos maîtresses, et, en prenant leur costume et leurs noms, de nous livrer aux mains de ces misérables. Par ce stratagème, Rome sera épargnée et l'honneur de vos nobles épouses préservé de tout outrage. Pères conscrits, approuvez-vous ce dessein?

LE CONSUL. — Nous sommes muets d'étonnement en entendant sortir de ta bouche, ô femme, de semblables paroles, et, pour moi, mon admiration est telle que je ne sais que répondre.....

Cette action pourtant est si extraordinaire que je me demande si elle est bien possible, car toi et tes compagnes, quoique vous ne soyez que des esclaves, vous n'en êtes pas moins des femmes, et la nature a mis en vous un sentiment de pudeur qui résiste à la mort elle-même.

PHILOTIS. — Consul, sois en certain, notre résolution est prise. Nous avons fait le sacrifice entier du seul bien qui nous reste, la dignité de notre corps, et tu dois voir par nos vêtements que nous en portons déjà le deuil.

LE CONSUL. — Par les dieux! Voilà un acte d'héroïsme dont il n'est point d'exemple en notre histoire si féconde en beaux dévouements, et je ne chercherai pas à vous en détourner, ô femmes généreuses! Je remercierai au contraire le ciel de vous l'avoir inspiré... mais le temps presse, il faut répondre aux envoyés des Fidénates. Pères conscrits, voulez-vous entrer dans le stratagème proposé par ces esclaves, voulez-vous leur permettre de prendre le costume et le nom des êtres qui vous sont chers?

LES SÉNATEURS. — Le costume, oui, mais point les noms.

LE CONSUL. — Eh bien! femmes courageuses, allez revêtir la stola, entourez-vous des plis du pallium à la bande de pourpre, abaissez sur vos fronts le voile blanc des matrones, puis rendez-vous ainsi, au coucher du soleil, au camp des Fidénates. Il est permis de tromper des infâmes. Allez, mais souve-

nez-vous de rester muettes sur les noms des nobles femmes dont vous serez l'image.

PHILOTIS. — Pas une de nous ne livrera le nom de vos épouses, nous le jurons.

LE CONSUL. — C'est bien. Que Jupiter protège vos existences et punisse les misérables qui vous ont réduites à de telles extrémités !

PHILOTIS. — Oui, oui, ils doivent l'être et ils le seront, sinon par sa foudre, du moins par nos bras.

Et toutes, tirant des couteaux cachés sous leurs robes, s'éloignent en les brandissant et en criant :

Grand bien soit à la République
Au Sénat et au peuple Romain !



II

LE CAMP DES FIDÉNATES DANS LA CAMPAGNE DE ROME

Un orage a grondé toute la nuit au-dessus du camp. Vers le matin il redouble de fureur. La foudre tombe en divers endroits et la violence du vent renverse plus d'une tente. De grandes clameurs s'élèvent et une foule de guerriers courent en tous sens, affolés de terreur et demandant leurs chefs.

UN SOLDAT. — La colère du ciel est sur nous; fuyons !

UN AUTRE SOLDAT. — Camarade, où courez-vous?

LE PREMIER SOLDAT. — Je ne sais ; mais ces lieux sont dévoués aux dieux infernaux, et si nous y restons, nous périrons tous.

LE SECOND SOLDAT. — Où sont nos chefs? pourquoi ne se montrent-ils pas?

UN TROISIÈME SOLDAT. — Nos chefs! ils sont tous égorgés.

LE PREMIER SOLDAT. — Egorgés! Que dis-tu là, et par qui?

LE TROISIÈME SOLDAT. — Par ces horribles mégères venues hier soir de Rome et qu'ils s'étaient partagées.

LE PREMIER SOLDAT. — Oh malheur! Pourquoi nous ont-ils entraînés sur cette terre maudite; je crains à tout moment qu'elle ne s'entr'ouvre sous nos pas.

TOUS. — Que faire?

LE DEUXIÈME SOLDAT. — Nous dérober aux coups du ciel, car l'orage redouble.

LE PREMIER SOLDAT. — Moi, je vais me cacher dans un trou de rocher.

LE TROISIÈME SOLDAT. — Moi, je m'en retourne au plus vite à Fidènes.

TOUS. — Oui, oui, fuyons vite, voilà les furies!

LES ESCLAVES. — *Elles marchent en troupe gravement, silencieusement, au feu des éclairs et tenant toutes un poignard sanglant à la main.*

PHILOTIS. — Arrêtons-nous, mes sœurs, et respirons un peu. Avant de reprendre notre route vers Rome, il faut nous compter. Sommes-nous au complet?

LES ESCLAVES. — Oui, pas une ne manque.

PHILOTIS. — Et toutes vous avez frappé?

LES ESCLAVES. — Oui, toutes, sans hésitation; voyez nos poignards!

PHILOTIS. — C'est bien; Rome est sauvée ainsi que

nos maîtresses. Que les dieux soient loués! Remercions surtout Jupiter, leur souverain, d'avoir prêté à nos bras le secours de sa foudre. Voyez, mes sœurs! Le feu dévore les tentes, les chevaux courent sans brides et sans cavaliers, et les Fidénates sans chefs, épouvantés, fuient tous en désordre du côté de Fidènes.

LES ESCLAVES. *Elles lèvent les mains au ciel en signe de prière.* — O dieux! couvrez d'un voile épais les mystères de cette nuit affreuse! Le sang des misérables a lavé nos souillures; nous pouvons relever la tête et marcher, le front haut, devant nos pères et nos frères.

PHILOTIS. — Et toi, Rome, notre mère, cité superbe et chère aux immortels, devant notre dévouement et notre sacrifice, puisses-tu adoucir pour tes plus humbles enfants la sévérité des lois et les rigueurs du commandement; puisses-tu entendre toujours la voix de la pitié à l'égard de notre pauvre race! Allons, mes sœurs, marchons!

(Elles reprennent leur marche lente et grave et disparaissent dans le chemin qui mène aux murs de la cité).

III

ROME. LE TEMPLE DE JUPITER CAPITOLIN.
LE SÉNAT Y EST RASSEMBLÉ

UN SÉNATEUR. — A-t-on des nouvelles du camp des Fidénates?

LE CONSUL. — Non... la nuit a été trop mauvaise. Les espions n'ont pu rester dehors.

UN SECOND SÉNATEUR. — Je crains qu'on ne se soit aperçu du stratagème et que ces malheureuses femmes n'aient été toutes massacrées.

LE PREMIER SÉNATEUR. — Espérons que tel n'aura pas été le paiement de leur bonne action.

LE SECOND SÉNATEUR. — Il se fait du bruit au dehors : qu'est-ce ?

UN GARDE DE LA CITÉ. — Pères conscrits, j'accours, tout haletant, vous annoncer une bonne nouvelle. Les Fidénates sont en pleine retraite. Leur camp est en flammes et leurs chefs n'existent plus.

LE CONSUL. — Et les esclaves ?

LE GARDE. — Elles sont saines et sauves; je les ai laissées aux portes de la ville, et dans quelques instants elles paraîtront devant vous.

LE CONSUL. — O dieux immortels ! nous vous rendons grâces. Citoyen, retourne à ton poste, et nous, pères conscrits, préparons-nous à recevoir dignement les auteurs de notre salut.

LE PEUPLE (*au dehors*). — Vive Rome ! Vive nos libérateurs !

LE CONSUL. — Les voilà, sénateurs, les voilà, levons-nous !

LES SÉNATEURS. — Oui, tous debout !

(Les portes s'ouvrent et les esclaves entrent gravement, en ordre et le voile relevé. Philotis marche à leur tête.)

PHILOTIS. — Pères conscrits, par la protection des dieux notre stratagème a réussi : Rome est sauvée ainsi que l'honneur de vos épouses. Pas un des chefs de ces impurs fils de l'Etrurie n'est resté vivant.

Nos poignards en font foi, car ils sont encore rouges de leur sang. Privée de guides, leur troupe épouvantée est retournée en hâte se cacher dans les murs de Fidènes.

Notre œuvre s'est donc heureusement accomplie, et il ne nous reste plus qu'à vous saluer avec respect et à rentrer au foyer de nos maîtres pour y reprendre en paix nos labeurs habituels.

(Elles font un mouvement pour s'éloigner.)

LE CONSUL. — O femmes généreuses, arrêtez un instant ! Après une si étonnante action doit venir la récompense. Quelle est celle d'entre vous qui a conçu un tel dessein ?

LES ESCLAVES. — Philotis ! c'est Philotis !

LE CONSUL. — Est-ce elle qui vous l'a suggéré?

LES ESCLAVES. — Oui, c'est elle.

LE CONSUL. — Eh bien ! je propose au Sénat que vous soyez toutes, dès ce jour, affranchies et dotées aux frais du trésor public. Je propose, en outre, qu'il vous accorde, en commémoration de cet événement, le privilège de revêtir, chaque année, tout un jour, la stola patricienne. Quant à Philotis, son nom sera gravé sur l'airain et conservé dans les archives du Capitole pour qu'il passe à la postérité la plus reculée. Le Sénat approuve-t-il ma proposition ?

LES SÉNATEURS. — Certainement, et de grand cœur.

LE CONSUL. — Je crois que le dictateur Camillus, de retour à Rome et apprenant les faits extraordinaires qui viennent de s'y passer, ne pourra qu'applaudir à votre décret. On ne saurait trop honorer

les grandes actions patriotiques, car c'est par elles et même par les excès de vertu que se fondent les empires et que s'assurent leurs glorieuses destinées dans le monde.

LES ESCLAVES. — O pères conscrits, mille grâces vous soient rendues !

LE CONSUL. — Allez, femmes héroïques, allez vous montrer au peuple, non plus en esclaves, mais en femmes libres, et qu'il apprenne en vous voyant couvertes de sa considération que le Sénat n'est jamais en reste de gratitude avec les nobles âmes.

LES ESCLAVES. — Vive, vive à jamais Rome et la République!

LABERIUS

ARGUMENT ET PLAN D'UNE COMÉDIE ANTIQUE

Publius Syrus était un jeune poëte latin du temps de Pompée et de Jules César. Il s'était fait une grande réputation dans les provinces par son habileté à composer et à jouer des *Mimes*, parades satiriques dans lesquelles on imitait plaisamment les gestes et les discours des personnages célèbres du moment. Il n'était point cependant l'inventeur de cette sorte de comédie. Un chevalier romain nommé Laberius l'avait précédé dans ce genre de composition. Ce dernier, d'un esprit mordant et original, plein de verve et de saillies, avait élevé à la hauteur

de la poésie ce jeu purement populaire, et il était regardé comme le maître et le véritable créateur du genre.

L'auteur a supposé que, désireux de se perfectionner dans son art, Publius Syrus est arrivé secrètement à Rome, et s'est introduit chez le chevalier sous le faux nom de Sextus Murena, à l'effet d'obtenir quelques leçons de débit et de composition. Laberius, charmé de l'esprit du jeune homme, l'a fort bien reçu et s'est promis d'en faire un élève digne de lui. De son côté Publius, tout en causant poésie et arrangement de pièces avec le maître, n'est point resté insensible aux grâces de sa fille, la belle Plotine, et en est devenu amoureux.

Tandis que notre jeune auteur jouit délicieusement du plaisir d'entendre un poète de rare mérite, et de voir une charmante personne, arrive un événement considérable. Jules César, dictateur de la vieille république, a l'idée de donner des jeux au peuple romain. Ces jeux seront cette fois plus spirituels que matériels. Ce ne seront pas des combats d'animaux, des spectacles de gladiateurs et de funambules, mais des luttes de poètes sur le grand théâtre de Rome.

Publius Syrus est désigné par sa réputation naissante pour être un des combattants; puis, dans la pensée de César, Laberius est choisi pour être le champion de la capitale contre le jeune compositeur des provinces. C'est Curion, le sénateur, ami commun de César et du chevalier, qui est chargé de l'invitation. Laberius objecte son rang et son âge et refuse d'entrer en lice. César, piqué de ce refus, se rend lui-même chez le vieux poète et cherche, avec

toutes les finesses et les séductions de son esprit, à le faire revenir sur sa résolution; mais il trouve dans Laberius, qui, d'ailleurs, est un ardent pompéïen, une résistance opiniâtre. Un noble romain ne doit point paraître en public sous les habits et le masque d'un acteur. César insiste et déclare que sa parole est engagée, et qu'il a promis au peuple un mime de l'invention de Laberius et joué par lui. César ne peut manquer à sa parole. Alors Laberius se résigne avec douleur à satisfaire le vœu du dictateur, et il lui dit ceci : Eh bien! le poète montera sur la scène, mais jamais le chevalier! et, retirant de son doigt l'anneau d'or de sa dignité, il le remet dans les mains de César qui le garde et s'éloigne courroucé et se contenant à peine.

A cette scène en succède une autre entre Plotine et son amant. Publius obligé d'entrer en lutte avec le père de sa maîtresse, se trouve dans une grande perplexité. Le vaincra-t-il ou se laissera-t-il vaincre par lui? Terrible question. On juge du trouble de son esprit et des tourments de son cœur. L'amour est fort, mais le désir de la gloire est bien puissant. Enfin l'amour l'emporte, et il assure à la jeune fille que l'antagoniste de son père ne sera pas victorieux. — Qu'en savez-vous, dit-elle? — Je le sais parce que je le connais, répond le poète. Il est mon ami intime, presque mon frère. J'ai de l'influence sur lui et il me fera le sacrifice de sa renommée. Il consentira à s'éclipser devant un illustre vieillard qui m'est cher. — J'en doute. — Alors, que faire? — Tenez, il y a un moyen plus sûr. —Lequel? parlez! — Rassemblez tous vos amis et faites-les siffler à outrance le rival de mon père. — Le moyen est violent. — Oui, mais il est infaillible.

Comment voulez-vous que César couronne un auteur sifflé? C'est impossible. Au contraire, il sera obligé de donner le prix à mon père, vigoureusement applaudi par vous et les vôtres. — C'est très bien, mais vous oubliez que je suis l'ami intime de Publius, son autre lui-même, pour ainsi dire. — Eh! qu'importe l'amitié quand il s'agit du bonheur de celle qu'on aime?. . Vous hésitez!... — Je réfléchis qu'il est bien dûr de se... — Songez-y bien, Sextus, agissez comme il vous plaira ; il faut que mon père triomphe : ma main est à ce prix.

Les jeux ont lieu, tout Rome y assiste. Laberius joue le premier. Il a choisi pour sujet de mime un motif qui lui permet de lancer plus d'une épigramme au dictateur. C'est l'esclave en fuite. Son prologue est ainsi conçu : Voici donc, après plus de soixante ans d'une vie sans tache, que je suis sorti de chez moi chevalier pour y rentrer mime. J'ai trop vécu d'un jour. Qu'apporté-je aujourd'hui sur la scène? J'ai tout perdu, les charmes de la figure, les grâces du maintien, l'énergie du sentiment, les avantages d'un bel organe... Semblable à un tombeau, je n'ai plus qu'un nom.

Ce début profondément mélancolique intéresse le public en faveur du vieil auteur, et on le couvre d'applaudissements ; ils redoublent quand, dans le rôle de l'esclave s'échappant des mains de son bourreau, Laberius s'écrie : « C'en est fait, ô Romains, la liberté est perdue! » — Enfin l'enthousiasme est à son comble quand il ajoute ces mots, le visage et les gestes tournés vers César : « Celui qui se fait craindre de beaucoup d'hommes en doit craindre beaucoup. » Le triomphe est complet.

Publius Syrus se présente ensuite; mais, soit qu'il tienne à remplir sa promesse, soit qu'il se trouve intimidé par les applaudissements donnés à son rival, il n'apporte sur la scène qu'un jeu faible, une fable peu piquante et un esprit des plus minces. Des sifflets souvent l'interrompent et un grand nombre de huées s'élèvent quand il se retire. Tout le monde s'attend à voir décerner le prix du concours à Laberius; mais point : César, irrité des attaques publiques du vieux poète, se décide pour son jeune concurrent, et Publius Syrus est proclamé vainqueur aux jeux des mimes.

Laberius rentre chez lui humilié, confondu, atterré. Il est vaincu et par qui ? Non seulement par un imberbe, un débutant, mais encore par un traître, un serpent qu'il avait caressé dans son sein, un perfide à qui il avait ouvert son logis et découvert les secrets de sa composition, car la méchante langue de son esclave Donax lui a tout appris, et il sait que Sextus Murena et Publius Syrus ne sont qu'un seul et même personnage. Arrive Plotine qui se jette dans les bras de son père. Elle pleure sur l'infamie de César et sur son propre destin ; Philippa, sa servante, ne l'a-t-elle pas instruite de la fraude de Sextus ? Le vieux chevalier console la belle enfant du mieux qu'il peut, déclare que l'injustice du dictateur n'a point ébranlé son âme, et qu'il ne manque pas à Rome de partis plus honorables que ce drôle de Sextus ; puis il se retire dans son appartement. Plotine reste seule à se lamenter sur sa triste situation. « Le monstre ! dit-elle, qui m'avait promis de faire triompher mon père ; l'hypocrite ! il se laissait

siffler parce qu'il était sûr d'avance de l'appui de César. Oh ! comme il nous a joués! Avant de le mettre à la porte de mon cœur, je voudrais le voir encore une fois, une fois, seule, pour lui reprocher ses perfidies en face. » A peine a-t-elle fini de prononcer ces paroles que Philippa lui annonce la présence de Sextus. Plotine refuse un moment de le recevoir; mais, la colère lui revenant au cœur, elle consent à le laisser paraître. — Publius entre, se jette à ses pieds et jure par les dieux qu'il n'est point coupable de la défaite de Laberius. Il a fait au contraire tout ce qu'il a pu pour être mauvais; il s'est même fait siffler à outrance par ses amis, et c'est aux épigrammes du chevalier qu'il faut s'en prendre pour tout le mal qui est arrivé. Quant à son introduction sous un nom supposé dans la maison de Laberius, il se l'est permis par respect pour le génie du père de Plotine et pour gagner son amitié sans l'offusquer de prétentions rivales. Depuis longtemps il se serait retiré de la maison sans les beaux yeux de Plotine qui l'ont invinciblement lié à cette demeure. S'il y revient, c'est pour supplier celle qui possède son cœur de le prendre en pitié et de lui rendre un amour d'où dépend le bonheur de sa vie. Comme il en est là de son discours et encore aux genoux de la jeune fille, émue et hésitante, Laberius reparaît... «Ah! c'est trop fort, s'écrie le vieillard. Me ravir ma gloire et ma fille tout à la fois!... Arrière, traître! relève-toi et sors d'ici!..—O maître vénéré! écoutez-moi, je vous en prie. —Non, non, hors d'ici, misérable! » En vain le pauvre Publius veut s'expliquer; le chevalier n'écoute rien et du doigt montre la porte. L'infortuné se résigne et s'apprête à sortir. Mais voici Curion qui entre; il

prend Publius par la main et le ramène près du vieux poète en disant : « Ce jeune homme ne mérite pas votre colère, Laberius ! loin de là ; il a sollicité César en votre faveur et obtenu que l'anneau de chevalier vous fût rendu. Le voilà, je vous le rapporte de la part du dictateur avec un don de cinq cents sesterces. » Laberius, touché de ces paroles qui dévoilent la générosité de son rival, sent la colère s'éloigner de son âme. Il tend la main au jeune homme et s'écrie : « Publius, que les dieux immortels et les Muses te protègent ! Tu me rends l'honneur, sois l'époux de ma fille. »

LABERIUS

SCÈNE DE COMÉDIE ANTIQUE

LA MAISON DE LABERIUS A ROME

LABERIUS, *seul et agité.* — Quelle honte, quelle infamie ! ..... Non, c'est impossible, me faire demander à jouer un rôle de mime devant Rome entière, c'est le comble de l'audace !... Il a dans ce moment ma réponse et j'espère bien qu'il s'en contentera..... Mais qui frappe chez moi à coups redoublés, à coups si forts que toute la maison en tremble ?

DONAX, *tout effaré.* — Maître, maître !.....

LABERIUS. — Eh bien ! qu'y a-t-il ? Pourquoi cet air d'effroi ?

DONAX. — Le dictateur, maître... Julius César en personne!

LABERIUS. — Imbécile ! est-ce que ce n'est pas un homme comme un autre; que me veut-il?

DONAX. — Il demande à te voir.

LABERIUS. — Qu'il entre.

(Donax sort.)

LABERIUS. — Curion n'ayant pas réussi, il vient essayer par lui-même d'arriver à ses fins, mais le vieux Laberius est un roc qu'il n'est pas facile d'entamer.

(Six licteurs entrent avec leurs faisceaux, et César ensuite.)

CÉSAR. — Salut à Laberius, que les dieux le protègent!

LABERIUS. — Salut à Julius César, que la fortune lui soit toujours favorable!

CÉSAR. — Tu te doutes du but de ma visite?

LABERIUS. — Je le soupçonne... c'est l'objet pour lequel tu m'as dépêché Curion, mais je ne le croyais pas d'une importance telle qu'il dût te déranger de tes graves occupations...

CÉSAR. — Oui, je viens moi-même essayer d'emporter ce que notre cher Curion n'a pu obtenir.

LABERIUS. — Donax, un siège... Parle donc et je t'écoute.

(César s'assied et Laberius se remet sur son fauteuil.)

CÉSAR. — Tu sais combien j'aime Rome et combien je suis jaloux de sa gloire, de son bien-être et de ses plaisirs.

LABERIUS. — Tout le monde connaît les grands travaux d'utilité publique que tu y as fait exécuter, et admire la prodigalité de tes jeux et de tes fêtes.

CÉSAR. — Rien ne me coûte, en effet, pour plaire au peuple romain... Je veux donc aujourd'hui lui donner un plaisir nouveau... Je trouve qu'il a assez vu de naumachies, de gladiateurs, de combats de bêtes...

LABERIUS. — Et tu penses qu'il s'amusera plus d'un combat d'hommes d'esprit?

CÉSAR. — Justement.

LABERIUS. — Pauvres poètes, à quels êtres on vous assimile!

CÉSAR. — Tu te trompes, Laberius, c'est honorer les gens d'esprit que de les faire connaître au public et leur procurer l'occasion d'être applaudis par lui.

LABERIUS. — Ou sifflés.

CÉSAR. — Cela n'arrive pas aux hommes de génie.

LABERIUS. — Tout comme aux autres; mais continue, César.

CÉSAR. — Je pense donc plaire au peuple en lui donnant un plaisir moins commun et moins grossier que les spectacles ordinaires. Je veux l'amener au rôle des Athéniens, à être plus sensible aux prouesses de l'esprit qu'aux actes de la force.

LABERIUS. — Je t'approuve beaucoup en cela. La moindre des conceptions d'un Sophocle ou d'un Ménandre vaut mieux que les plus vastes expositions de lions, de tigres et d'éléphants, les plus terribles combats de gladiateurs et les plus fameux tours de force sur la corde tendue ou sur les chevaux de course... Pour ma part, je souhaiterais fort que le peuple prît goût à de pareils chefs-d'œuvre. Peut-être que leur vue ferait sortir de la cervelle de nos compatriotes de sublimes productions.

CÉSAR. — Tu entres parfaitement dans ma pensée,

et je serais très heureux, durant mon passage au gouvernement de la République, d'arracher à la Grèce la palme de l'esprit.

LABERIUS. — Cela n'est pas facile, car il est plus aisé cent fois de donner un bon coup de sabre que de trouver une belle idée. N'importe, on peut le tenter.

CÉSAR. — C'est ce que je veux faire; mais pour réussir j'ai besoin que l'on m'aide et tu es un de ceux sur qui je compte et de qui j'espère le plus. N'as-tu pas élevé l'atellane, cette grossière farce des faubourgs et des campagnes, à la hauteur d'une vraie comédie? Un pas de plus et tu inaugures l'ère glorieuse et véritable du théâtre romain.

LABERIUS.— Je ne demanderais pas mieux, crois-le bien, César, mais hélas! je me sens un peu vieux pour une telle entreprise.

CÉSAR. — Non, l'imagination et la verve en toi n'ont point vieilli, et tu trouveras encore, quand tu le voudras, des fables neuves et amusantes.

LABERIUS. — Eh bien! que l'on prenne une de mes compositions et qu'on la joue dans le concours que tu veux établir.

CÉSAR. — Mais c'est toi qu'il faut voir, c'est toi qu'il faut entendre! ta parole, ton geste sont les meilleurs traducteurs de ta pensée.

LABERIUS. — Oh! pour cela, c'est impossible.

CÉSAR. — Et pourquoi te refuser à représenter toi-même les conceptions de ton esprit?

LABERIUS. — Parce que poète n'est point synonyme d'acteur.

CÉSAR. — Un auteur pourtant sait et sent mieux qu'un autre ce qu'il a voulu faire en composant son œuvre.

LABERIUS. — Sans doute, mais il n'a pas toujours les organes nécessaires pour l'expression parfaite de ses idées et de ses sentiments ; et, alors, il n'est point bon, il n'est point digne qu'il vienne essuyer directement les rires et les sifflets d'une foule ignorante, souvent méchante, en un mot, les huées et les commentaires de gens qui comprennent mal ou ne veulent pas comprendre.

CÉSAR. — Cependant le poète, si haut qu'il soit, n'est pas un dieu.

LABERIUS. — Assurément,.... il ne règne pas au ciel ; mais, sur la terre, il agit comme un dieu.

CÉSAR. — Qu'entends-tu par là ?

LABERIUS. — Qui dit *poète*, dit *créateur*. Eh bien ! de même que le grand Jupiter, l'auteur des choses, lorsqu'il a mis son souffle dans ses œuvres, reste hors d'elles et entièrement invisible, de même fait le poète. Ses créations, les filles de son esprit, n'ont pas besoin de sa main et de sa voix pour se soutenir et faire leur chemin dans le monde, et, quand elles sont réellement belles, pleines de vitalité, elles existent indépendamment de lui et bien longtemps encore après sa mort.

CÉSAR. — Tout cela est fort beau et parfaitement dit, mais ne fait pas mon compte. J'ai promis au peuple des jeux dans lesquels tu paraîtrais et je veux tenir ma promesse.

LABERIUS. — César a promis plus qu'il ne peut tenir.

CÉSAR. — Non, Laberius, César n'agit pas à la légère. S'il a dit que Laberius paraîtrait sur la scène, c'est qu'il a résolu que cela serait.

LABERIUS. — Tu as donc oublié que je suis chevalier romain en même temps que poète.

CÉSAR. — Je n'ai vu en Laberius que l'homme de génie et non le chevalier.

LABERIUS. — Mais le chevalier est aussi respectable que l'écrivain, et ce serait chose grave que d'humilier en lui tout un grand corps de l'État.

CÉSAR. — César ne veut humilier personne. Il a seulement engagé sa parole et il doit la tenir.

LABERIUS. — César est maître de Rome, mais Laberius est maître de sa dignité... César, sache-le bien, tout puissant que tu sois, tu ne feras jamais, comme un bateleur, monter sur les tréteaux un chevalier romain. Si rien ne peut fléchir ta volonté, s'il faut t'obéir absolument, il ne demeure devant toi qu'un poète; quant au chevalier, il n'existe plus... voici mon anneau.

(Il se lève et présente sa bague à César, qui la prend.)

CÉSAR, *également levé.* — Laberius, comme il te plaira... tu donnes aux choses un sens qui est fort loin de mon idée. Quelle que soit ta mauvaise humeur, souviens-toi de mon désir et pense à la gloire de Rome... Adieu!

(Il s'éloigne avec ses licteurs.)

LABERIUS, *sans bouger et le suivant des yeux.* — Faut-il vivre assez pour supporter un tel outrage! Misérable! va, je te jetterai ce mot à la face et devant toute la vile multitude.

STEFANIA

FAITS

Crescentius, des comtes de Tusculum, était un citoyen que la vieille gloire de Rome échauffait encore. Il commença à exercer quelque pouvoir à Rome en 980. Peu après, Othon III entra pour la première fois en Italie. Crescentius ne put châtier les crimes de Boniface VII, mais il s'efforça de priver les papes de toute part au gouvernement civil, ce dont ils avaient abusé trop longtemps. Si Crescentius avait pu maintenir Philigathus sur le trône pontifical et augmenter ses relations avec les Grecs, le pouvoir des papes ne se serait jamais relevé, et l'Italie eût maintenu son indépendance.

Othon III, entré à Rome, mutila Jean XVI jusqu'à la mort. Crescentius s'était retiré avec les vieux amis de la liberté dans le fort du môle Adrien, nommé depuis tour de Crescentius. Othon fit de vains efforts pour le prendre. Ce massif de 250 pieds de diamètre ne présente qu'une ouverture étroite. L'empereur entra en négociations et engagea sa parole royale à respecter la vie de Crescentius. Celui-ci se rendit; mais, quand Othon fut son maître, il lui fit trancher la tête ainsi que celles de ses partisans. Suivant la chronique du Mont-Cassin, écrite

par Arnolphus Méliadianis, la femme du consul de Rome, Stefania, fut faite prisonnière et livrée en outrage à la soldatesque d'Othon. « *Stephania autem uxor ejus traditur adulterando, Teutonibus.* » La malheureuse veuve, déguisant sa profonde douleur et se taisant sur les violences dont elle avait été victime, cherche à tout prix à s'approcher d'Othon pour se venger. Depuis qu'une sauvage brutalité avait détruit pour elle la gloire et la pureté de la vie, elle pensait que la beauté qui lui restait ne devait plus lui servir que comme instrument de vengeance. Othon était revenu malade d'un pèlerinage au mont Gargano où ses remords l'avaient conduit peut-être. Stefania, sous un nom d'emprunt, lui fit parler de son habileté en médecine. Elle fut admise auprès de lui et l'éblouit encore par ses charmes. Ayant gagné sa confiance comme sa maîtresse ou comme son médecin (la chronique dit du prince : *ea impudice utebatur*) elle lui administra un poison qui le conduisit à une mort douloureuse. Landolphe l'ancien raconte qu'elle le fit envelopper dans une peau de cerf empoisonnée et non moins venimeuse que la robe de Nessus. Dernier rejeton de la maison de Souabe, Othon III mourut à Paterno, près de Citta Castellana, trois ans après la mort du consul. Un des fils de Crescentius, nommé Jean, rendit en 1010 à la république son ancienne forme, des consuls, un sénat composé de douze membres et des assemblées du peuple. Lui-même donna l'impulsion à cette renaissance sous le titre de Patrice.

STEFANIA. — Moi, sire.

OTHON. — Ah! Bella, Bella, que vous avez tardé! Je souffre tout ce qu'il est possible au monde de souffrir de plus cruel. Depuis que j'ai revêtu cette maudite peau de bête, il me semble avoir eu sur le corps la tunique du centaure Nessus. Une fièvre affreuse me dévore.... tout mon corps se couvre de taches livides... je vous en supplie, secourez-moi.

(Stefania reste immobile et muette.)

OTHON. — Eh quoi! Bella, tu ne dis rien. Tu ne viens pas te jeter dans mes bras, te presser contre mon sein; tu ne veux donc pas calmer avec un doux baiser de tes lèvres fraîches le feu qui dessèche les miennes? Bella, Bella!

STEFANIA. — Je ne suis point Bella.

OTHON. — Comment? Que veux-tu dire? Tu n'es point Isabella Donato, mon amie, ma douce colombe, celle qui me jurait hier, avant-hier, un amour sans bornes, celle qui avait fait vœu, depuis mon retour du mont Gargano, de me rendre la santé par ses tendres soins et sa science profonde.

STEFANIA. — Non, je ne suis point Bella Donato.

OTHON. — Qui donc es-tu?

STEFANIA. — La vengeance.

OTHON. — Mais tu es folle, tu rêves.

STEFANIA. — Je ne suis ni dans le rêve ni dans la folie. Ecoute-moi, Othon III, prince de Souabe, empereur d'Allemagne.

OTHON. — Oh! parle, parle!

STEFANIA. — Te souviens-tu qu'il y a trois ans, à pareil jour, tu t'emparas de la ville de Rome; que le comte de Tusculum, Crescentius, son consul, s'étant

réfugié dans le môle Adrien avec ses partisans, tu les assiégeas vainement; que, ne pouvant les prendre de vive force, tu leur promis la vie sauve s'ils se rendaient, et que, s'étant rendus à ta parole de gentilhomme et d'empereur, tu violas la foi jurée et fis rouler leur tête sur la place du Peuple? Te souviens-tu encore que pour comble de barbarie tu livras la veuve du malheureux consul aux outrages de ta soldatesque ?

OTHON, *se soulevant tout effaré.* — Mais pourquoi me rappeler ces souvenirs?

STEFANIA. — Pour te faire savoir que l'heure de la vengeance a sonné, et que c'est devant toi que se présente non point Bella Donato, fille d'un grand docteur de Boulogne, mais Stefania Crescentius, la veuve de l'illustre consul de Rome.

OTHON. — En vérité, en vérité! tu n'es point Bella Donato, ma maîtresse?

STEFANIA. — En vérité, je suis Stefania, veuve de Crescentius. Je me suis introduite auprès de toi sous un faux nom et sous une fausse qualité, je me suis livrée à toi (que n'importaient mes charmes flétris et deshonorés !) comme Judith à Holopherne; et, pour venger la mort de mon époux, la ruine de mon honneur et de mon pays, je t'ai empoisonné avec une peau de cerf enduite d'ingrédients mortels.

OTHON, *hors de lui.* — Empoisonné, empoisonné !

STEFANIA. — Oui, et je suis étonnée que tu ne sois pas déjà mort.

OTHON. — Misérable, misérable !

(Il arrache une épée à la panoplie suspendue au-dessus de sa tête et essaye de se lever, mais il retombe lourdement sur son lit.)

Ah! les forces me trahissent. Je ne puis me soutenir.... Holà! gardes, à mon secours.

STEFANIA.— Crie, infâme, crie tant que tu voudras, personne ne viendra à ton aide... Les murs de cette chambre sont épais, la porte est verrouillée et toi-même as ordonné de ne laisser entrer personne.

OTHON, *changeant de langage.* — O, ma chère Bella, je t'en supplie, sauve-moi! Si j'ai mal agi, je m'en repens. J'irai faire un pèlerinage à Jérusalem, pieds nus, les mains pleines d'or. Sauve-moi, et je t'épouse, je te fais impératrice, je mets sur ton front la couronne de l'empire d'Allemagne... un contre-poison... vite, sauve-moi!

STEFANIA. — Ah! vil serpent issu d'une race menteuse et trompeuse! Crois-tu que la veuve de Crescentius puisse se laisser prendre à tes paroles? Non, tu mourras, il faut que tu meures! car je ne suis pas seulement la vengeance, mais la justice.

OTHON. — Pitié, pitié! je souffre horriblement.

STEFANIA. — De la pitié! grand Dieu! En as-tu jamais eu pour mon noble mari et sa malheureuse veuve!.... pour nos amis, nos frères immolés lâchement, pour notre saint Père Jean XVI que tu as mutilé jusqu'à la mort, pour la pauvre Italie sur laquelle tes Allemands et toi vous vous êtes vautrés comme des porcs, massacrant, pillant, brûlant partout où vous portiez vos pas! Ah! tu as des crimes sur la conscience plus haut et plus gros que le mont Gargano n'a de terre en sa masse!

OTHON, *furieux.* — Stefania, Stefania, si j'en reviens, je jure que je ferai périr toi et tous les tiens dans les plus affreux supplices.

STEFANIA. — Je ris de tes menaces. Mon poison

est invincible, et dans quelques instants c'est fait de toi. Alors Rome est délivrée de la présence des sales Teutons, et mon fils, caché aux environs de la grande ville, n'attend que ta mort pour rentrer dans ses murs avec la liberté.

OTHON. — O infamie, ô rage ! Voir l'œuvre de ma force et de ma souveraineté tomber sous la main d'une coquine !

STEFANIA. — Mugis, taureau sans cornes, mugis ! tes derniers beuglements expireront dans les murs de cette chambre. Tes jours sont comptés comme ceux du triomphe de tes armes.

OTHON. — Est-il bien possible que je ne puisse plus broyer sous le talon de ma botte cette nation de chanteurs, d'eunuques et d'entremetteuses !

STEFANIA. — Oui, l'Italie va relever la tête et rejeter de son sein les barbares qui la déchirent et la dévorent. La belle race latine ne peut pas succomber sous les coups de la hideuse race teutonique, pas plus que la lumière du soleil ne peut être anéantie par la vapeur des marais terrestres. Un jour viendra bien certainement où, des Alpes à la mer de Sicile, il ne restera pas ombre d'un Germain sur le sol italien.

OTHON. — Ma tête s'embarrasse... mon souffle se précipite... Un prêtre par grâce, un prêtre !

STEFANIA. — Non, pas même un prêtre ! Tu dois mourir comme un païen ; il faut que tu partes de ce monde sans absolution afin que ta vilaine âme emporte avec elle aux enfers l'éternelle image de tes crimes.

OTHON. — Eh bien ! va-t'en, délivre-moi de ta présence odieuse.... laisse-moi mourir tranquille.

STEFANIA. — Non, je resterai là devant toi, à épier

les derniers spasmes de ta vie et à les hâter, s'il le faut, avec la lame de mon poignard.

OTHON. — O scélérate !

STEFANIA. — O assassin !

OTHON. — Prostituée !

STEFANIA. — Brigand !

OTHON. — J'étrangle... ah ! je meurs !

(Il fait un grand effort pour se lever, retombe et expire.)

Silence.

Stefania s'approche du lit et contemple le cadavre de l'empereur.

STEFANIA. — Le noir python terrassé par ma main a exhalé son dernier souffle. La rage a aidé l'effet du poison. L'écume est à ses lèvres, le sang à ses yeux ternes et hors de l'orbite : tous ses membres livides sont raides et inertes. (*Elle met la main sur son cœur.*) Rien ne remue dans cette hideuse poitrine, le tyran est mort, bien mort. O mon noble époux, mes chers concitoyens, mon illustre pays, vous êtes vengés !... Dieu soit loué de ce grand coup de justice ! Maintenant, à l'œuvre de la vie et de la délivrance !

(Elle recouvre le cadavre d'un drap de lit, ôte le verrou de la porte, l'ouvre doucement et disparaît.)

L'antichambre.

LE COMTE. — Eh bien ! ma Donna, que dites-vous de l'empereur ? J'ai cru l'entendre pousser des cris, est-ce qu'il serait plus mal ?

STEFANIA. — Il a eu encore une crise, mais elle est

passée. Maintenant il se trouve mieux... il dort. Que personne n'entre de longtemps dans sa chambre.

LE COMTE. — Il sera fait ainsi que vous le prescrivez. Que Dieu vous récompense, noble dame!

STEFANIA. — Merci, comte, bonsoir.

LA TOMBE VENGERESSE

SCÈNE DES TEMPS FÉODAUX

UNE CHAMBRE D'UN NOBLE MANOIR

LE COMTE. — Hilda, je vous en prie, ne descendez pas voir le tombeau de Berthe.

HILDA. — Pourquoi, Norbert, ne le voulez-vous pas? N'y avez-vous pas prodigué des merveilles d'ornements?

LE COMTE. — C'est vrai, je le devais à sa mémoire... mais là, votre présence.....

HILDA. — Je comprends, serait une injure... comme ma présence en est une aux lieux qu'habitait votre épouse.

LE COMTE. — N'insistons pas là-dessus... c'est une grâce que je vous demande..... ne me la refusez pas.

HILDA. — Vous l'aimez donc bien encore?

LE COMTE. — Hilda, respectez cette morte que nous avons offensée tous les deux!

HILDA. — Eh bien, soit ! Mais je vois que la morte est encore très vivante... Je suis de trop ici et je vais m'éloigner.

LE COMTE. — Hilda, pouvez-vous avoir une telle pensée ? Que deviendrai-je sans vous ?

HILDA. — Madame Berthe vous consolera.

LE COMTE.— Cessez de m'accabler,... votre curiosité est folle et douloureuse pour moi.

HILDA. — Et votre refus m'est-il bien agréable ?... Je voulais voir comment vous honorez les personnes qui vous ont été chères après leur mort... Quant à moi,... je sais ce qui m'attend...

LE COMTE. — Puisque votre désir est si fort, voici de ma faiblesse le moyen de le satisfaire, la clé du caveau... ne restez pas longtemps.

HILDA. — Merci, Norbert, je vous retrouve... Je sens que vous m'aimez plus que tout au monde.

(Elle l'embrasse et sort.)

LE COMTE, *seul.* — C'est mal à moi d'avoir cédé à ce désir inconvenant, à cette idée impie,... mais pouvais-je résister à l'âme emporté· d'Hilda ? Que l'homme hors du juste amasse sur son front de noirs nuages !

(Il se lève et, s'approchant d'une table chargée de mets, il se verse du vin dans un long verre de Bohême et le vide tout d'une baleine, puis il retourne à son fauteuil, s'y assied et s'endort.)

LE COMTE (*il se réveille*). — Personne ici... (*Il embouche sa corne de chasse et en tire un appel.*)

UN VARLET. — Que veut Monseigneur ?

LE COMTE. — Avez-vous vu dans le château madame Hilda ?

LE SERVITEUR. — Non, monseigneur.

LE COMTE. — Elle est descendue au caveau de famille, dans la chapelle... Allez voir si elle s'y trouve encore.... vous lui direz que je suis pressé de lui parler.

LE SERVITEUR. — Oui, monseigneur.

(Il sort.)

LE COMTE, *anxieux*. — Que peut-elle faire? Le soleil commence à rougir les vitres et elle n'est pas revenue. Peut-être s'est-elle arrêtée dans la chapelle à prier. Ah! elle prier... non, elle se promène dans le manoir ou ailleurs,... qui sait? N'a-t-elle pas dit qu'elle voulait me quitter... Je suis vraiment très inquiet,... mais voici venir quelqu'un.

LE VARLET, *entre tout effaré*. — Monseigneur, monseigneur!

LE COMTE. — Eh bien! Quoi?

LE SERVITEUR. — Un grand malheur est arrivé.

LE COMTE, *se levant*. — Que veux-tu dire?

LE SERVITEUR. — Madame est morte.

LE COMTE. — Hilda morte, comment, quand, en quel lieu?

LE SERVITEUR. — Oui, monseigneur.

LE COMTE. — Parle, manant, parle!

LE SERVITEUR. — Entré dans le caveau, j'ai trouvé madame Hilda couchée au pied du tombeau de la comtesse. Je m'en suis approché; elle était froide, sans mouvement et avait au front une large blessure qui formait autour d'elle une grande mare de sang.

LE COMTE. — Est-ce possible!

LE SERVITEUR. — En vérité.

LE COMTE. — Courons la secourir!

LE SERVITEUR. — Trop tard, monseigneur, elle est morte.

LE COMTE. — Morte !

LE SERVITEUR. — Le vent de la porte a éteint probablement sa lampe ; son pied a glissé et elle a donné du front en tombant contre un angle de marbre.

LE COMTE, *anéanti et les mains sur les yeux.* — Hilda morte, morte sur le tombeau de Berthe ! ah ! châtiment de Dieu et pour elle et pour moi !

LE VALET DE TARTUFE

Molière, dans son chef-d'œuvre de haute comédie, annonce l'entrée en scène du héros de sa puissante satire par ces deux vers :

Laurent, serrez ma haire avec ma discipline
Et priez que le ciel toujours vous illumine.

Laurent ne répond pas et la porte du salon se referme.

Ces deux vers et l'absence totale du personnage auquel ils s'adressent m'ont donné souvent à penser, et je me suis demandé ce que ce mystérieux Laurent pouvait bien être. Dévot comme son maître en apparence, était-il un croyant naïf ou un second hypocrite modelant ses gestes, sa voix et sa pensée sur les façons et les actes de M. Tartufe ? A approfondir

cette idée, j'arrivai à voir en ce piètre serviteur un pauvre diable non pervers, mais forcé par la misère de servir un drôle et de gagner son gîte et son pain à force de grimaces et de menteries.

M. Tartufe, logé dans l'hôtel d'Orgon, mangeant à sa table et couchant dans ses meubles, ne pouvait manquer d'être en rapports continuels avec ses protecteurs. Son domestique devait aussi fréquenter quelque peu les serviteurs d'Orgon. Il n'était donc pas impossible que le pauvre Laurent, garçon jeune et tout frais sorti de son village, eût osé regarder avec plaisir les attraits de Mlle Dorine, et de même que M. Tartufe s'était amouraché de Mme Elmire, il n'était pas impossible que Laurent eût poussé de gros soupirs à la vue de la soubrette. Cette première idée admise, il en est résulté le scénario suivant.

Mlle Dorine s'étant aperçue de l'impression qu'elle a produite sur Laurent et soupçonnant fort que le cafard n'est pas insensible à la chair, fait la coquette avec lui et se sert de ses convoitises pour lui tirer les vers du nez et apprendre ce que son maître cherche à obtenir de l'amitié de M. Orgon. Le jour même où elle est venue apporter à M. Tartufe un mot d'Elmire priant le dévot de remettre à une autre heure son rendez-vous avec lui, elle interroge plus vivement que jamais M. Laurent; elle le met sur les charbons, et au moment où elle croit attraper quelque chose d'important, elle est interrompue par un bruit soudain. On frappe à la porte, et Laurent s'empresse d'aller ouvrir. Dorine se cache derrière un paravent, et entre, non point M. Tartufe, mais le grand pénitencier de Notre-Dame. Que vient-il faire ? Voir M. Tartufe; mais le maître n'y étant pas,

M. le pénitencier fait subir un interrogatoire au pauvre Laurent sur les progrès de M. Tartufe dans les bonnes grâces de M. Orgon. Le pauvre diable sue sang et eau, sachant qu'il est écouté, mais il contente autant que possible la curiosité du pénitencier qui se retire en lui promettant une bonne place, s'il continue à bien servir son maître et la religion. Il s'éloigne et aussitôt Dorine reparait. « Quel vilain métier vous faites, M. Laurent! de l'espionnage, c'est affreux. — Que voulez-vous! M. le pénitencier est puissant et les gages de M. Tartufe sont bien maigres. Que faire! — Quitter M. Tartufe et vous placer ailleurs. — Je ne demande pas mieux. Mais quelle main protectrice me soutiendra et me tirera d'embarras? — La mienne, si vous prenez la résolution de vivre en honnête homme. — Oh, mademoiselle! Que ne ferais-je pas pour vous plaire.. vous êtes un ange. — Oh non, mais une bonne diablesse qui aime la franche nature et qui déteste les hypocrites. — Si, si, un ange comme il n'y en a pas au paradis et que j'adore depuis que je l'ai vu. » Alors Laurent tombe aux pieds de Dorine, qui se met à rire aux éclats. Mais dans ce moment, cric, crac, M. Tartufe entre et voit le tableau. Il revient tout furieux du piège que lui a tendu Elmire et où il s'est laissé prendre. En voyant son valet aux pieds de Dorine,il redevient hypocrite, fait de la vertu et, après une sainte tirade, chasse Laurent de son service. Ce dernier cherche en vain à l'attendrir, M. Tartufe reste impitoyable. Dorine joint ses supplications aux siennes. — Arrière! fille-de Satan, allez au plus vite retrouver vos pareilles et que je ne voie plus chez moi la trace d'un seul pied féminin! —

En ce moment un exempt suivi de gardes se présente. — « Je viens, monsieur, vous arrêter en vertu de ce mandat. — Mais c'est une erreur. — Non, monsieur, il faut me suivre et me laisser mettre tous vos papiers sous les scellés. — Ah ! mon pauvre maître, si vous allez en prison, je veux vous suivre. — Non, restez, Laurent, pour garder mon appartement jusqu'au moment où l'erreur sur mon compte sera reconnue. »

(Il sort.)

Et Dorine dit : « Mais il a du bon ce garçon, vraiment il m'a touché le cœur. Tenez, M. Laurent, ne vous inquiétez pas ; je vais vous trouver une condition, et si vous ne voulez plus vivre en cafard, mais en honnête homme, eh bien ! un jour nous pourrons nous entendre... — Oh ! mademoiselle, vous êtes mon ange protecteur, je l'avais bien dit, et je ferai tout ce que je pourrai pour conserver votre amitié. — Adieu, comptez sur moi, et allons voir ce qui s'est passé chez nous ; ç'a dû être une jolie comédie. En tout cas on ne pourra plus dire ici : tel maître tel valet, et c'est déjà quelque chose de faire mentir le proverbe. »

dessus bras dessous, par les bois et les champs, comme des écoliers amoureux, en regardant l'azur du ciel et en comptant par des baisers les arbres du chemin!... Quand j'y pense, les larmes me remplissent les yeux et mon cœur se gonfle d'amers soupirs. Hélas! ils ne sont plus ces jours fortunés et ils ne reviendront plus jamais, jamais!... Après tout, je lui aurai donné quelques années de bonheur, d'ivresse, j'aurai relevé son courage abattu par les chagrins et les misères d'un ménage malheureux, j'aurai ranimé la flamme de son talent... Qui sait, peut-être aura-t-il dû à ma tendre rencontre et à mon amour enthousiaste la production de ses plus belles œuvres... Que cela me suffise!... Il serait criminel maintenant d'entraver sa vie et de lui enlever le calme et la sérénité dont il a tant besoin. Déjà les yeux de ses amis semblent m'en faire un reproche. Le monde lui-même, qui pardonne à la grâce de la jeunesse, me poursuivrait d'une froide raillerie et d'une implacable rancune... Il est temps, plus que temps d'en finir... Qu'est-ce que la vie pour une femme surtout si ce n'est le bonheur de l'être aimé? Sans ce but ce n'est plus qu'un fardeau accablant, un cauchemar horrible dont il faut se débarrasser au plus vite...Allons, point de faiblesse!... Un éclair de souffrance et puis le repos sans fin, le repos pour lui, pour moi...

(Elle tire de sa robe de chambre un rasoir qu'elle ouvre et regarde.)

J'éprouve une certaine volupté à tenir dans mes mains cet instrument de mort; car il lui appartient. Je le lui ai pris en cachette, il a été touché souvent

par ses doigts sublimes et je lui devrai le secours suprême.....

(Elle se lève et fait lentement le tour de son atelier.)

Adieu, ma palette, mes pinceaux, mes toiles inachevées, adieu, chères œuvres où les traces de sa main sont encore visibles! Adieu, bel art dans lequel j'étais si heureuse de mériter ses louanges, lui le dieu de la peinture... je vous aimais, oui, je vous adorais, mais surtout à cause de lui, pour mieux le comprendre, pour mieux pénétrer dans son âme... Oh! je connais trop bien la valeur de mes œuvres: elles n'étaient qu'un faible reflet de son génie... Si vantée, si flattée que je fusse, comme artiste, je n'étais à vrai dire qu'une bien petite barque entraînée dans le sillage de ce puissant navire. Aujourd'hui la tempête me détache de ses flancs... Qui s'apercevra de ma disparition dans l'immensité des flots?... personne. Lui, au contraire, il continuera sa marche glorieuse et courra de plus belle à la fortune, à la gloire... Laissons-le accomplir ses hautes destinées et nous, sortons sans bruit du monde et de la vie... (*On frappe à la porte.*) Mais quelqu'un vient... si c'était lui, mon Dieu! Ah! c'est toi, Sophie.

(Elle cache son rasoir dans sa poche et ouvre.)

LA JEUNE FILLE. — Oui, mademoiselle.

CONSTANCE. — Que veux-tu?

LA JEUNE FILLE. — Je viens comme à l'ordinaire pour travailler.

CONSTANCE. — Oh! c'est vrai, je n'y pensais plus.

LA JEUNE FILLE. — Cela vous gêne peut-être?

CONSTANCE. — Non, mais aujourd'hui je suis souffrante.

LA JEUNE FILLE. — Oh! mademoiselle, je vais m'en aller... je reviendrai demain.

CONSTANCE. — Eh! bien, oui, demain... Tiens, Sophie, embrasse-moi.

(Elle se jette sur l'enfant et l'embrasse avec une effusion passionnée et pleine de larmes.)

LA JEUNE FILLE. — Est-ce que vous avez du chagrin, mademoiselle?

CONSTANCE. — Non, non, adieu!

LA JEUNE FILLE. — Adieu, mademoiselle.

(Elle se dirige vers la porte.)

CONSTANCE (*la rappelant*). — Sophie, Sophie!

LA JEUNE FILLE. — Que voulez-vous, mademoiselle?

CONSTANCE. — (*Elle ôte une bague de ses doigts.*) Voici une bague que je te donne.

LA JEUNE FILLE (*étonnée*). — Mademoiselle est bien bonne... mais...

CONSTANCE. — Prends... c'est pour toi, ma petite élève... tu la porteras en souvenir de moi.

LA JEUNE FILLE. — Vous allez donc partir en voyage?

CONSTANCE. — Peut-être... Sophie, garde bien ma bague... adieu.

LA JEUNE FILLE. — Comme mademoiselle est pâle!... je vais appeler la domestique.

CONSTANCE. — Enfin, la voilà dehors. (*Elle tire son rasoir et l'ouvre.*) A nous deux maintenant... (*Elle se fait une estafilade à la main.*) C'est bon... tu coupes comme il faut... Et toi, ma main, sois ferme! ne me manque pas au moins. Voyons! où le poserais-je? Là, là, à l'endroit de la grosse veine. (*Elle s'ap-*

proche d'une psyché et s'y regarde un moment comme avec effroi.) Et c'est avec cette figure-là dévorée, ravagée, vieillie de vingt ans, que je voudrais le charmer, le captiver, régner sur ses sens et sur son cœur!... mais je suis affreuse!

(Elle se frappe et tombe lourdement sans vie sur le parquet au milieu d'un flot de sang.)

LA DOMESTIQUE (*entrant et toute stupéfaite*). — Ah! mon Dieu! que vois-je? Au secours, au secours! Mademoiselle se meurt.

UN VOISIN. — Quel malheur! ce flot de sang... elle a voulu se tuer... vite, vite, un médecin!... j'y cours, ne laissez pas entrer M. Prud'hon!

PRUD'HON (*poussant la porte et entendant les derniers mots*). — Me voilà!... Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

LA DOMESTIQUE. — N'entrez pas, monsieur, n'entrez pas!

PRUD'HON (*avançant malgré les efforts de la bonne, et apercevant à terre son amie étendue*). — Constance! grand Dieu!

(Il se jette sur le corps de mademoiselle Mayer, la presse dans ses bras et s'évanouit.)

LES MISÈRES DU TEMPS

DRAME MODERNE

ARGUMENT ET PLAN D'UN DRAME CONTEMPORAIN

Dans un mouvement populaire survenu à Valence à la mort de Ferdinand VII, et par suite du change-

ment de l'ordre dynastique en Espagne, le comte d'Olighiera, gouverneur de la province, a été en butte à la fureur des basses classes de la ville. Son hôtel a été envahi, saccagé, sa vie mise en danger, et il n'a dû son salut qu'au chef de la junte, Don Manoel Navarro, jeune avocat distingué, et une des têtes du parti libéral. Depuis ce jour, l'ancien fonctionnaire habite la maison même du jeune orateur et y vit sous sa protection. Il n'y demeure pas seul. Agé de près de quatre-vingts ans, malade et aveugle, il y est soutenu dans ses infirmités par sa petite-fille, Dona Clara d'Olighiera, orpheline de père et de mère et recueillie par lui. Le dévouement de don Manoël à son égard s'explique tout naturellement. Elevé, lui et son frère Don Christoval, dans la famille du jeune comte d'Olighiera, il ne pouvait manquer de sauvegarder les jours du père de son bienfaiteur. Sa bonne action avait en outre un mobile puissant, c'était son goût et son inclination pour la compagne de son enfance, la noble et belle Clara, sentiment qu'il n'avait pas encore osé découvrir, mais qui, malgré les ardeurs ambitieuses de son esprit, persistait dans son cœur. Quant à la jeune fille, reconnaissante des services rendus au vieux gentilhomme par Don Manoël, elle lui témoignait beaucoup d'amitié, mais rien de plus. Cependant le comte, se sentant près de sa fin et désireux d'assurer l'avenir de sa chère enfant, caressait l'idée de lui donner un protecteur énergique dans la personne même de son hôte, et pour mettre au jour cette pensée il attendait un peu de calme dans les esprits et dans les affaires. Malheureusement les choses n'allaient pas vers l'apaisement. La fortune était peu

favorable aux armes de la reine Christine et la guerre civile gagnait le sud de l'Espagne.

Un jour on annonce que les bandes de Cabrera sont en marche sur Valence. Grande émotion dans la cité. Le peuple excité et travaillé par ses meneurs, Boquiduro, Muscicapa, Gil Perez et surtout le Français Timoléon Charrier, propagandiste républicain et agitateur cosmopolite, demande des armes et veut aller à la rencontre des Carlistes. Le chef de la junte se refuse à armer la population et laisse à la garde nationale le soin de les repousser. Le peuple se soumet à la parole de Don Manoël, mais bientôt l'on apprend que l'ennemi est à une lieue de la ville. Alors ce ne sont plus seulement des armes que les masses demandent, mais un changement de gouvernement, la proclamation de la constitution de 1812. Cette fois la junte elle-même entre dans le mouvement et semble croire qu'en souscrivant au vœu de la population, on redoublera son énergie pour la défense de la ville et de la liberté. Timoléon vient donc essayer d'enlever à cette détermination l'avocat Navarro. Le jeune chef résiste. Ayant prêté serment à la reine, il ne peut concourir à son renversement... Alors il faut qu'il donne sa démission. Douloureuse perplexité ! Le tumulte grossit : les cris par lesquels il est proclamé sauveur de Valence le décident, et il promet au peuple ce qu'il demande ; aussitôt que les Carlistes seront repoussés, il aura la constitution des Cortès. Le peuple satisfait s'exalte, sort avec la garde nationale, bat les troupes de Cabrera et rentre en triomphe avec un certain nombre de prisonniers parmi lesquels se trouve le frère de Don Manoël. Don Christoval, ne partageant pas

les opinions de Navarro, avait pris du service dans l'armée de Don Carlos dès le commencement de la guerre, et s'y était élevé à un grade supérieur. Coup terrible pour Don Manoël! Craignant que la fureur populaire ne se tourne contre le malheureux vaincu, il obtient à grand'peine et au prix de sa tête de le garder dans sa maison. Mais là, nouvelle angoisse! Clara revoit celui qui fut, comme Navarro, le compagnon et l'ami de son enfance. L'infortune, la bonne grâce et l'attachement du jeune officier à une cause qui a ses préférences lui arrachent des paroles de sympathie et d'attendrissement. Elles retentissent douloureusement dans le cœur de Don Manoël et lui font soupçonner un rival redoutable en son frère. Les services qu'il a rendus à ses hôtes chéris, la protection dont il ne cesse de les couvrir militent en sa faveur et éloignent ses craintes. Cependant, il se sent malheureux, accablé de soucis, d'inquiétudes et même de remords. N'a-t-il pas violé son serment? Dans un moment de tristesse et de découragement il cherche la vue et l'entretien de Dona Clara, pensant que les bonnes paroles de la jeune fille adouciront l'amertume de ses pensées. Il entre dans le salon où il la suppose retirée, mais que voit-il? Son frère assis à ses pieds sur un tabouret et chantant, en s'accompagnant d'une guitare, une vieille chanson jacobite, qu'il a apprise d'un officier anglais, son compagnon de guerre, et qui s'adapte à la situation du prétendant actuel. Il s'arrête fort ému sur le seuil de la porte et laisse son frère achever sa romance aux applaudissements de Dona Clara, puis il apparaît. « Je suis heureux de voir, mon frère, dit-il, que les inquiétudes de

votre position ne vous empêchent pas de charmer les dames par votre talent musical. » — Ce à quoi le jeune officier répond : « Que voulez-vous, mon frère, que fasse l'oiseau lorsqu'il est en cage, si ce n'est de chanter? Je regrette seulement que ma voix soit insuffisante à rendre les nobles paroles du poëte écossais. — Vous êtes trop modeste, señor Christoval, ajoute la jeune fille, votre voix fait très bien valoir cette romance, et je la trouve si belle et si vraie que je désire l'apprendre. — A votre aise, Dona Clara; vous pouvez commencer tout de suite la leçon... je me retire. — Je vous prie, señor Manoël, de ne point voir dans mes paroles un regret de votre présence; au contraire, je suis satisfaite de vous rencontrer, car j'ai beaucoup à parler avec vous de notre situation. — Je vous remercie, Dona Clara, de votre gracieuseté et vous prie de remettre à un autre moment notre entretien; des affaires impérieuses me réclament. — Nous oublions un peu trop que mon frère est homme d'État et qu'il n'a guère de temps à donner à nos distractions. — Ce n'est que trop vrai, » ajoute tristement Don Manoël. Au même instant Pedrillo entre, une lettre à la main, et dit qu'on demande sur le champ une réponse. « C'est bien, je vais la faire. Vous voyez, Dona Clara, que je ne m'appartiens pas.— C'est donc à nous de nous retirer. Señor Christoval, veuillez m'accompagner chez mon père. » Aussitôt qu'ils ont disparu, Don Manoël ouvre le billet, le lit et se laisse tomber tout tremblant sur une chaise. « Les insensés, les insensés! s'écrie-t-il, ils chantent et un de mes collègues m'annonce qu'en retour d'un massacre de Christinos par les Carlistes, on demande à titre

de représailles la tête de mon frère... Suis-je assez malheureux! » Et il se cache la figure dans les mains. Après quelques secondes d'absorption il se relève en disant... « O mon frère, tu me tues... mais je ne te tuerai pas. »

Sous le coup de la terrible menace, Don Manoël reprend toute son énergie. Ses instincts généreux triomphent des mauvaises pensées de la jalousie et il se dispose à sauver son frère par tous les moyens possibles. Le plus sûr, c'est une évasion; mais comment la tenter, exposé aux regards et surveillé comme il l'est? Puebla, la servante de Dona Clara, lui vient en aide. Courtisée par Muscicapa, elle lui promettra mariage avec apport d'une jolie dot, s'il veut bien procurer à Don Christoval des vêtements de paysan valençais et s'il lui fait passer les portes de la ville. Muscicapa consent à tout, et, comme les moments sont précieux, il court chercher le déguisement. Bientôt revenu, et Don Christoval instruit par son frère du danger qu'il court, et résolu à ne pas laisser peser sur lui une si lourde responsabilité, on organise le départ. Les adieux entre les deux frères et avec Dona Clara sont déchirants, et là encore Don Manoël voit éclater le profond et secret penchant de la jeune comtesse pour Don Christoval. — N'importe! il maîtrise son cœur et, resté seul un moment avec Dona Clara, il reçoit d'elle, dans un élan de reconnaissance, un serrement de main et l'appellation de frère.

Le lendemain la famille rassemblée dans le salon rouvre son âme à l'espérance. Don Manoël a obtenu la suspension de l'exécution des prisonniers carlistes, et l'on attend le retour de Muscicapa qui a pro-

mis de donner des nouvelles de l'évasion. Cependant le jeune politique se sent compromis dans l'esprit de la population. Le terrain ne lui semble plus solide sous les pieds. Eclairé sur le néant de son amour, dégoûté des passions mobiles et féroces de la multitude, il songe à se retirer de la junte aussitôt que les bandes carlistes se seront éloignées des environs de Valence, et à gagner avec le vieux comte et sa fille le plus prochain port et à s'embarquer ensemble pour la France ou l'Angleterre. Malheureusement ses projets ne se réaliseront pas. Muscicapa est un traître jaloux de Pedrillo, qu'il croit mieux que lui dans les bonnes grâces de Puebla, et comptant sur un fort paiement de sa gredinerie, il a livré lui-même le pauvre Christoval au chef de la milice. La conséquence de son infâme action ne se fait pas attendre. Gil Perez et Boquiduro se présentent à l'hôtel avec un détachement de gardes nationaux pour arrêter Don Manoël. Pedrillo épouvanté annonce leur venue; ils montent l'escalier. Don Manoël prie le vieillard et sa fille de se retirer un moment pour s'entendre avec ces gens et savoir ce qu'ils veulent; il croit à une visite domiciliaire. Gil Perez et Boquiduro armés jusqu'aux dents apparaissent. Le premier apprend au jeune avocat que sur la dénonciation de Muscicapa qui a livré Don Christoval au chef de la milice, la junte s'est assemblée, a destitué, comme complice de l'évasion, Don Manoël de la présidence et décrété son arrestation. — Quoi, sans m'entendre? s'écrie Navarro. — A quoi bon? Le fait de l'évasion, répond Gil Perez, ne parlait-il pas assez haut de votre connivence avec l'ennemi? — Mais ce n'est point possible, je vais... —

Ce n'est point la peine, voici le décret. — Don Manoël jette les yeux sur le papier et reste atterré. — Mon frère est perdu, s'écrie-t-il, et moi aussi. Señores, voulez-vous bien me laisser le temps d'écrire une lettre, là, dans mon cabinet ?— Il n'y a pas de seconde porte ? — Voyez vous-même. — Boquiduro entre et ressort bientôt. — Non, dit-il. C'est bien, ajoute Gil Perez, à votre aise, señor. — Don Manoël trace en quelques lignes son testament. Il laisse tous ses biens au comte d'Olighiera et à Dona Clara, sa fille, en les chargeant d'un legs pour le fidèle Pedrillo; il l'enferme dans une enveloppe cachetée et reparaît. — Pedrillo, dit-il, tu remettras sans faute cette lettre au comte ou à la comtesse. —Oui, Excellence. — Tu n'y manqueras pas? — Non, Excellence! — Maintenant, adieu Pedrillo, mon fidèle et bon Pedrillo! adieu... dans mes bras... tu le mérites bien... adieu. — O mon cher maître! —(*Ils s'embrassent.*) — Tu diras au comte et à Dona Clara que je suis sorti pour quelques instants et que je vais rentrer. — Je l'espère bien... oui, Excellence. — Señores, permettez-moi de prendre, à tout événement, un sac d'effets dans mon cabinet. — Comme il vous plaira, mais ne soyez pas long, dit Boquiduro. — Soyez tranquille. Don Manoël entre dans le cabinet... Silence... silence prolongé. Tout à coup Boquiduro impatienté s'écrie : — Señor, avez-vous fini ?— Oui, répond la voix de l'ex-président, et une détonation se fait entendre. On se précipite dans la chambre et on y trouve le cadavre de Don Manoël qui s'est fait sauter la cervelle. Au bruit du coup de pistolet, le comte, sa fille et Puebla apparaissent. En vain Pedrillo les supplie de regagner leur appar-

tement, ils veulent savoir ce qui s'est passé. Gil Perez leur apprend le suicide de Navarro. Effroi, désolation des malheureuses gens. — En voilà un, s'écrie Boquiduro, que nous n'aurons pas la peine d'emmener. — Ah ! pauvre ami, pauvre ami, s'écrie Dona Clara, tout en pleurs, que ne s'est-il sauvé avec son frère ! — Ça ne l'aurait pas conduit loin. — Que voulez-vous dire? Le bruit sourd et lointain d'une fusillade arrive tout à coup à l'oreille des spectateurs... — Je veux dire que l'on vient de signer la feuille de route de Don Christoval pour le paradis. — Don Christoval ! — Oui, fusillé ! Dona Clara tombe évanouie. Quant au comte d'Olighiera, qui est assis dans un fauteuil et qui a entendu le cri de sa fille, il marche à tâtons vers elle et se précipite sur son corps. On s'empresse autour d'eux, on ranime la jeune fille, on relève le vieillard... Partons... viens mon enfant ! Ne restons pas une seule minute dans cette maison. — Mais où aller, mon père?... — Chez les pères de la Miséricorde, leur couvent est tout près. — Le couvent est fermé et les pères chassés... ils conspiraient, répond Boquiduro. — O mon Dieu! s'écrie le vieillard en retombant dans son fauteuil et en joignant les mains, ô mon Dieu! plus même ton saint asile !

LES MISÈRES DU TEMPS

SCÈNES D'UN DRAME CONTEMPORAIN

L'action se passe en Espagne en 1835. — Un cabinet de travail dans une noble maison de Valence. Don Manoël Navarro écrit à son bureau. — Un domestique entre.

DON MANOEL. — Que me veux-tu?

PEDRILLO. — Excellence, quelqu'un vous demande; voulez-vous le recevoir ?

DON MANOEL. — Qui ?

PEDRILLO. — Ce monsieur Français... un grand maigre à longues moustaches, au nez d'aigle et qui ressemble comme deux gouttes d'eau au señor chevalier Don Quixote.

DON MANOEL. — Je sais qui tu veux dire.

PEDRILLO. — Eh bien, Excellence, faut-il qu'il entre?

DON MANOEL, *avec mauvaise humeur*. — Dis-lui que je suis occupé, (*puis se ravisant*) non, non, fais le entrer.

PEDRILLO (*annonçant*). — Le seigneur Timoléon Charrier.

DON MANOEL. — C'est bien, laisse-nous.

(Pédrillo sort.)

Monsieur Charrier, soyez le bienvenu et veuillez vous asseoir.

TIMOLÉON. — Citoyen président, excusez-moi si je

vous dérange, mais les moments sont précieux. La situation devient de plus en plus grave.

DON MANOEL. — Auriez-vous quelque chose de nouveau à m'annoncer?

TIMOLÉON. — Certainement... Les Carlistes sont à une lieue de Valence.

DON MANOEL. — Mes rapports ne me les disent point aussi proches.

TIMOLÉON. — Les miens sont plus véridiques... La ville commence à s'agiter.... dans certains quartiers on demande des armes et l'on veut sortir pour se battre.

DON MANOEL. — Eh bien, ceux qui veulent des armes en auront et sortiront.

TIMOLÉON. — Cela n'est pas suffisant!

DON MANOEL. — Que faut-il de plus?

TIMOLÉON. — Il faut assembler aujourd'hui la junte et proclamer la constitution de 1812.

DON MANOEL. — Proclamer la constitution des Cortès!... mais c'est proclamer la république.

TIMOLÉON. — Eh bien!...

DON MANOEL. — Je ne le puis.

TIMOLÉON. — Et pourquoi?

DON MANOEL. — Parce que j'ai prêté serment à la reine et que je veux tenir mon serment.

TIMOLÉON. — Vous êtes bien timoré, citoyen président. Qu'importe le serment prêté à une reine quand il s'agit de la sainte cause du peuple!

DON MANOEL. — Cela importe beaucoup à ma conscience.

TIMOLÉON. — Votre conscience n'a et ne peut avoir de devoirs que vis-à-vis de la république, cette forme éternelle du droit et de la justice. Vous avez

fait un pas vers elle en servant l'usurpatrice, le moment est venu d'en faire un autre.

DON MANOEL. — Est-ce que je ne suis pas libre de m'arrêter?

TIMOLÉON. — Non, citoyen président, une fois entré dans les voies de l'idée suprême, vous ne vous appartenez plus.

DON MANOEL. — En vérité! Je voudrais bien savoir qui est mon maître?

TIMOLÉON. — L'idée.

DON MANOEL. — Comment l'idée!... de qui, de quoi... expliquez-vous?

TIMOLÉON. — En quittant le principe de la légitimité, vous êtes entré dans celui de la souveraineté du peuple. Tout principe a des conséquences qui s'imposent absolument. La politique est comme l'engrenage d'une machine : y met-on le bout du doigt, il faut que le corps y passe.

DON MANOEL. — Voilà une théorie que je n'accepte pas.

TIMOLÉON. — Libre à vous,... bien entendu de vous retirer aussi; mais si vous persistez à vouloir être un politique actif, il faut subir les conséquences de votre principe.

DON MANOEL. — Ce qui signifie...

TIMOLÉON. — Qu'il faut proclamer la constitution des Cortès ou donner votre démission de président de la junte.

DON MANOEL. — Je ne ferai ni l'un ni l'autre... J'ai la confiance de mes concitoyens et la certitude de pouvoir être utile à la cause de la véritable liberté en servant le gouvernement de la reine.

TIMOLÉON. — Autre temps, autres soins. Aujour-

d'hui l'opinion publique a fait un pas ; il faut la suivre. Si, au contraire, vous ne voulez pas marcher avec elle, vous devez donner votre démission... On vous y forcera bien.

DON MANOEL. — Qui on ?... Veuillez vous mieux faire comprendre, monsieur.

TIMOLÉON. — On veut dire les partisans de l'idée dans laquelle vous êtes engagé et de laquelle vous vous retirez,... et ils sont nombreux à Valence.

DON MANOEL. — Vous oubliez, monsieur, que vous êtes Français et que vous parlez à un Espagnol.

TIMOLÉON. — Citoyen président, il n'y a aux yeux d'un républicain ni Français ni Espagnol. Nous sommes tous, quelle que soit notre nationalité, frères et concitoyens en l'idée. J'ai passé les monts pour combattre ici l'hydre monarchique sous ses diverses formes. L'attentat de Christine contre l'ancienne constitution du pays a été un commencement de destruction du principe ennemi. J'ai dû soutenir ses adhérents de tous mes efforts. Vous ayant connu et appréciant vos talents, votre vive ardeur pour la liberté, j'ai contribué autant que je l'ai pu à votre nomination comme chef de la junte. Je croyais trouver en vous un partisan de notre sainte cause. Je me suis trompé, et je ne vous le cache pas, j'en éprouve un grand désappointement.

DON MANOEL, *avec fierté.* — Merci, monsieur, de votre protection ! Je connais mon pays, je sais ce qui lui convient. Je sais aussi que je vous suis quelque peu redevable de mon élévation au pouvoir et je vous en suis reconnaissant, mais je n'irai point jusqu'où vous me conseillez d'aller.

TIMOLÉON. — C'est bien votre détermination ?

DON MANOEL. — Parfaitement.

TIMOLÉON. — Vous avez tort, grand tort; vous auriez pu jouer un beau rôle... Avec vos talents, votre jeunesse, quel avenir ! Peut-être la présidence de la république espagnole.

DON MANOEL. -- Je n'ai d'autre ambition que de servir utilement mon pays et la cause libérale au milieu de la guerre épouvantable qui le déchire.

TIMOLÉON. — Soit : mais cela ne fait pas les affaires du parti, et je dois vous avertir qu'il ne vous épargnera pas. Un homme lui manquant, un autre le doit remplacer. Je le répète, ou votre démission ou la proclamation de la Constitution.

DON MANOEL. — Vous pouvez annoncer à vos amis que je resterai au pouvoir jusqu'à ce que la junte me destitue, et que je ne proclamerai pas la constitution de 1812.

TIMOLÉON. — Eh bien, citoyen, attendez-vous à ce qu'on dise demain dans tout Valence que vous êtes vendu au carlisme.

DON MANOEL. — C'est une arme bien infâme que celle du mensonge et de la calomnie !... Etes-vous certain qu'elle porte coup ?

TIMOLÉON. — Immanquablement.

DON MANOEL. — En vérité, comme chef de la police, je ne sais ce qui m'empêche de vous faire expulser sur le champ de notre ville.

TIMOLÉON. — Calmez-vous, citoyen, ne vous emportez pas. Quand vous voudriez vous débarrasser de moi, vous ne le pourriez pas. Je suis peut-être à l'heure actuelle plus maître ici que vous-même.

DON MANOEL. — C'est ce qu'il faudra voir.

TIMOLÉON. — Cela est facile à comprendre,... vous

avez la science des choses, mais peu celle des hommes. Vous aimez les classes populaires, mais vous ne les hantez et pratiquez guère. Pour moi, c'est différent. Je vis avec elles, je connais leurs passions, leurs souffrances, et elles m'affectionnent. Dans ce moment elles sont fort excitées par les victoires des Carlistes; fort irritées des faiblesses et de l'incapacité du gouvernement de la reine. Elles ne voient qu'un remède au mal de la situation, la république, et elles la désirent. Ne point marcher avec elles ce serait trahir leurs espérances, peut-être même attirer sur vous leur colère.

DON MANOEL. — Leur colère... Si vous parlez ainsi pour m'effrayer, vous vous trompez fort, monsieur Charrier.

TIMOLÉON. — Je ne parle ainsi, croyez-le bien, que pour vous donner une idée nette de l'état des choses. Je sais que votre courage est à la hauteur de votre esprit; mais la crise est grave et demande une prompte résolution. Je ne vous importunerai pas plus longtemps et je me retire. (*Il se lève.*) Adieu, citoyen président, pensez à ce que je vous conseille de faire ; il y va de votre gloire et du salut de l'Espagne.

DON MANOEL. (*Il se lève et reconduit Timoléon.*) J'y penserai, monsieur, j'y penserai. — Votre serviteur.

Timoléon sort. Don Manoël agite sa sonnette. Pedrillo paraît.

PEDRILLO. — Que veut son Excellence ?

DON MANOEL. — Pedrillo, quand ce Français se représentera chez moi, tu lui diras que je ne puis le recevoir.

PEDRILLO. — Oui, Excellence.

DON MANOEL. — C'est bien, laisse-moi.

(Il se rassied à sa table.)

Ouf! je respire... Il me tardait de voir hors de ma présence ce propagandiste étranger avec ses paroles protectrices et menaçantes. Pourtant, si je ne fais pas ce qu'il me conseille de faire, on dira que je suis vendu aux Carlistes... Vendu aux Carlistes! Ces trois mots me brûlent le cœur comme un fer chaud... Vendu aux Carlistes!... Don Manoël Navarro, moi qui ai consacré mes veilles, ma plume, ma parole à combattre l'absolutisme... Serait-il possible qu'une pareille calomnie, une telle absurdité prît racine dans l'esprit du peuple?... Non, non... (*Il se lève.*) Valence me connaît, non pas depuis un jour, mais depuis des années. Laissons donc tomber ces lâches soupçons; dédaignons les cris de quelques gazetiers faméliques et marchons d'un pied ferme dans la voie où nous poussent le bon sens et le patriotisme. Je me suis rangé du côté de la reine parce qu'elle représentait pour moi la liberté raisonnable. En deçà et au delà est l'abaissement de l'Espagne et sa ruine, au delà surtout c'est l'abîme... et je ne m'y laisserai pas entraîner par les anarchistes et les aventuriers. (*Il se rassied et se remet à écrire.*) Les moments sont précieux, prompte convocation de la junte... (*Grand bruit de musique au dehors*)... Quel est ce bruit, quels sont ces chants? C'est l'hymne de Riego qu'on exécute sous mes fenêtres.

PEDRILLO (*Il entre précipitamment*). — Excellence! le peuple arrive en masse devant l'hôtel. Il crie : A mort les Carlistes! Vive Navarro! La constitution des Cortès!

DON MANOEL. — Pédrillo, retourne vite aux portes et fais-les fermer solidement, barricader même.

PEDRILLO. — Oui, Excellence. (*Il sort.*)

DON MANOEL. — Ce bon M. Charrier n'a pas perdu de temps, et je vois là l'effet de ses paroles... Il veut me pousser à son plan par les moyens habituels, la manifestation, l'émeute... Ne point paraître... est ce qu'il faut faire,... mais c'est peut-être légitimer le cri de la calomnie prête à s'élancer des lèvres... N'ai-je pas un frère qui sert de son épée Don Carlos?... Ne sait-on pas que mes plus chers amis, partisans de cette cause, vivent dans cet hôtel sous la protection de ma popularité?.. Et ma conscience, et mes idées, et mon serment!... que faire?

PEDRILLO. — Excellence! la foule augmente; elle veut vous voir, elle vous demande. Paraissez au balcon, je vous en conjure, montrez-vous, parlez, ou elle est capable de forcer les portes et d'envahir l'hôtel.

DON MANOEL (*dans la plus grande agitation*). — O Clara, ô mon frère! ô affreuse position! Impasse terrible de la politique! Timoléon, tu as dit vrai : un doigt pris dans l'engrenage, il faut que le corps y passe... Ah! s'il ne s'agissait que de ma vie,... mais mon honneur... Non! je ne puis,... j'étoufferai mon cœur,... je resterai ce que je suis.

Cris du dehors redoublant de force.

A mort les Carlistes! la constitution des Cortès! vive Navarro,... notre sauveur!

PEDRILLO. — Excellence! je vous en supplie, montrez-vous,... dites ce que vous voudrez, mais montrez-vous!

DON MANOEL. — Allons, malheureux esclave, obéis à ton maître et tâche de le dompter, si tu peux! Pedrillo, ouvre la fenêtre.

BERKELEY-HOUSE

CAUSERIE

Fête d'automne dans un château de Yorkshire.
Un boudoir près d'un grand salon où l'on danse.

PERSONNAGES

LADY BERKELEY.
MISS LYDIA FELTON.
M. HENRI D'HERVILLÉ.
JOHN, domestique.

SCÈNE I

LADY BERKELEY, *s'entretenant avec un domestique.* — John, mon garçon, vous allez servir des glaces et du sirop, puis à dix heures le punch, les babas et les sandwichs... vous entendez bien?

JOHN. — Oui, milady.

(Il sort.)

SCÈNE II

MISS FELTON, *en toilette de bal et un bouquet à la main.* — Bonsoir, bonne et chère milady, me voilà enfin et ce n'est pas sans peine.

LADY BERKELEY. — Que vous arrivez tard, ma belle ! on danse depuis une heure.

MISS FELTON. — Excusez-moi .. mon frère m'a fait perdre du temps..., il m'amenait ici, mais il a voulu s'arrêter à mi-route chez son cousin sir Richard Overtree, qui avait du monde à dîner, et il est resté... dans deux heures il viendra me reprendre.

LADY BERKELEY. — Allons, puisque vous voilà, tout est pardonné, oublié... Je n'ai plus qu'à vous présenter un aimableFrançais de mes amis, qui sera votre partner,... si vous le voulez bien.

MISS FELTON. — Comme il vous plaira, milady.

LADY BERKELEY. — Je le vois justement qui se dirige vers nous...

SCÈNE III

LADY BERKELEY. — Mon cher Henri, vous venez fort à propos... Je veux vous présenter à une des plus jolies femmes de ma société.

HENRI D'HERVILLÉ. — Milady, je suis tout à vos ordres.

LADY BERKELEY. — Ma chère Lydia, M. d'Hervillé, attaché à l'ambassade de France ; mon cher Henri, miss Felton, fille de lord Felton. (*Salutations réciproques.*) Maintenant, mes bons amis, que vous savez qui vous êtes, je vous abandonne à la protection de la bonne fée de la jeunesse ; puisse-t-elle vous faire passer agréablement les quelques instants que vous voulez bien me donner ! Quant à moi, qui joue un peu ce soir le rôle de la reine Titania, je vais jeter un coup d'œil sur ma fête.

(*Elle sort.*)



SCÈNE IV

Miss Felton s'assied sur le canapé du boudoir, où elle dépose son écharpe et son bouquet.

HENRI, *un peu embarrassé.* — Mademoiselle, voulez-vous bien m'accorder un tour de valse?

MISS FELTON. — Je vous remercie, monsieur. Je me sens fatiguée. Je voudrais me reposer un moment.

HENRI. — A votre volonté, mademoiselle. (*Il approche un siège du canapé, s'y installe et après quelques secondes de silence reprend.*) Mademoiselle... je ne m'attendais guère au bonheur que j'éprouve.

MISS FELTON. — Et lequel, monsieur?

HENRI. — Mademoiselle, celui de vous retrouver ici.

MISS FELTON, *très étonnée.* — Où donc m'avez-vous vue, monsieur? je ne me rappelle pas vous avoir jamais rencontré dans le monde.

HENRI. — Il est vrai qu'arrivé depuis six mois en Angleterre je m'y suis fort peu montré. Cependant j'ai déjà eu l'honneur de vous voir.

MISS FELTON. — Mais où donc, monsieur ?

HENRI. — Dans Hyde Park, mademoiselle, ce printemps.

MISS FELTON. — Hyde Park,... c'est possible.

HENRI. — A vos promenades équestres de l'après-midi.

MISS FELTON. — Vous vous y promeniez aussi?

HENRI. — Oui, mademoiselle, tous les jours aux mêmes heures.

MISS FELTON. — Mais comment avez-vous su qui j'étais?

HENRI. — Rien de plus simple... Dans le nombre des personnes qui s'y promenaient je vous avais particulièrement distinguée. Un de mes amis eut l'amabilité de m'instruire de votre nom et de votre qualité, et je bénis, ce soir, le hasard qui me rapproche de vous, le hasard qui me permet de vous parler et de vous dire...

MISS FELTON, *assez vivement*. — Que je ne monte pas trop mal à cheval.

HENRI. — Il est, en effet, impossible de s'y mieux tenir et de manœuvrer sa monture avec plus d'adresse et de bonne grâce.

MISS FELTON. — Ah! pour nous autres Anglaises il n'y a pas là un grand mérite; nous sommes habituées presque dès l'enfance à l'exercice du cheval.

HENRI. — C'est toujours un mérite que de faire bien ce que l'on fait. Cela n'est pas donné à tout le monde.

MISS FELTON. — C'est fort aimable à vous de parler ainsi, et je reconnais bien là votre esprit national; des compliments tout de suite, à première vue et à perte de vue.

HENRI. — A première vue! Pas tout à fait, mademoiselle.

MISS FELTON. — C'est vrai, j'oubliais que nous étions de vieilles connaissances, de six mois au plus et à deux cents pas de distance.

HENRI. — O mademoiselle! Pourquoi nous repro-

cher d'être plus sensibles que d'autres à l'intelligence, à la grâce et à la beauté?

MISS FELTON. — Je ne vous blâme pas, monsieur, d'une telle disposition de caractère. Je crains seulement que l'habitude de dire des choses aimables provienne d'un fond peu sérieux.

HENRI. — En d'autres termes, je penserais fort peu ce qui sort de mes lèvres.

MISS FELTON. — Je suis loin de le croire.

HENRI. — Je m'aperçois, mademoiselle, que vous avez de fortes préventions au sujet de mes compatriotes.

MISS FELTON. — A dire vrai, monsieur, je les tiens pour des gens aimables, séduisants, sincères même dans leurs sentiments, si vous voulez, mais d'un naturel mobile, changeant et léger.

HENRI.— Des girouettes, n'est-ce pas? tournant au moindre vent.

MISS FELTON. — Je ne dis pas cela.

HENRI. — Des papillons volant à toutes les fleurs, ne se fixant à aucune.

MISS FELTON. — Je ne dis pas cela.

HENRI. — Ah, mon Dieu! je ne m'effarouche point des mots; je connais les défauts de ma race, mais je sais aussi quelles sont ses qualités, et elles me paraissent grandement compenser les défauts.

MISS FELTON. — Je n'en doute pas... Vous avez un renom bien acquis d'esprit, de courtoisie et de bravoure... Le monde est plein de vos livres et de vos exploits, mais votre constance en amitié, votre fidélité en amour...

HENRI. — Plus réelles que vous ne l'imaginez.

MISS FELTON. — J'en voudrais bien connaître des exemples.

HENRI. — Je n'ai point d'Orestes et de Pylades, ni de Pyrames et de Thisbés à vous offrir dans notre nationalité; cependant, je puis vous citer un de Thou mourant pour son ami, une Lavalette sauvant son mari de l'échafaud.

MISS FELTON. — L'amour et l'amitié ont partout fait de grandes choses, mais sans aller chercher des figures héroïques dans l'histoire, voit-on chez vous, comme en Angleterre, et cela très communément, des jeunes gens sans fortune se fiancer, rester des années loin les uns des autres à travailler à leur bien-être, et se retrouver avec les mêmes sentiments d'affection quand la fortune a souri à leurs efforts?

HENRI. — Il est possible que cette constance, cette fidélité de cœur soit moins commune dans mon pays que dans le vôtre, mais cela provient moins de la faiblesse de caractère que de la façon dont on s'y marie. En France nous n'avons pas d'engagements préalables, de fiançailles, comme vous le dites. Dès que l'on se plaît et se convient, on s'épouse parce que la vie est assurée.

MISS FELTON. — Oh! je le sais. Les jeunes Françaises ne se marient point sans dot. Tel n'est point l'usage en Angleterre. En revanche, si l'argent nous fait défaut, nous avons la complète liberté du cœur.

HENRI. — Elle ne manque pas non plus à nos sœurs, croyez-le bien, mademoiselle.

MISS FELTON. — Permettez-moi un peu d'en douter. La dot est une intervention des parents dans la liberté des sentiments, et cela est fort naturel;

puisqu'ils se dépouillent de leur vivant d'une partie de leur fortune, il faut bien qu'ils sachent en quelles mains elle tombe.

HENRI. — C'est juste, mais ce n'est pas une raison pour contrarier le choix de leurs enfants. Généralement ils le respectent, et ce n'est que par exception qu'ils refusent leur consentement à l'union que ces derniers projettent.

MISS FELTON. — Je crois que nous avons la bonne coutume, celle qui s'accorde le plus avec la nature et la volonté de Dieu, celle avec laquelle une femme est vraiment aimée pour elle-même.

HENRI. — Certainement la libre inclination des âmes est la première condition du bonheur en ménage; toutefois, comme le mariage est un acte des plus sérieux et qui embrasse la vie entière, nous estimons en France qu'une dot est non seulement un avantage matériel, mais encore une garantie morale, une élévation de la femme à un rôle moins subordonné et plus digne d'elle dans la société conjugale. La dot lui crée des droits égaux à ceux du mari.

MISS FELTON. — C'est possible, mais avec ces droits égaux il y a deux volontés au sein du ménage, et alors où sont la paix et l'union?

HENRI. — Dans l'affection et dans la raison.

MISS FELTON. — Voilà de beaux mots qui demandent un commentaire.

HENRI. — Je vais essayer de vous le donner si vous le permettez.

MISS FELTON. — Très volontiers.

HENRI. — Je commence par dire, mademoiselle, que je condamne absolument les mariages d'argent.

Tout ce qui est calcul et intérêt dans l'union des cœurs me paraît faux, méprisable et dangereux. Lorsque le cœur, dans ces sortes de mariages ne trouve pas ses satisfactions, il faut qu'il les obtienne plus tard et en dehors d'eux, car sa loi est d'aimer et d'être aimé. Rien n'est donc plus naturel, plus vrai, plus charmant, j'ajouterai même plus divin, que deux cœurs qui se cherchent, se trouvent et se donnent librement l'un à l'autre par l'effet d'une mutuelle sympathie. Quels que soient les événements ultérieurs de la vie, ils ne perdront jamais le souvenir de leur premier bonheur, et cette mémoire sera en quelque sorte la sauvegarde de leur avenir.

MISS FELTON. — Ah! l'avenir, l'avenir, cet épais brouillard où les yeux se perdent, voilà toujours ce qui m'effraie.

HENRI. — Il est si loin de vous!

MISS FELTON. — Hélas! nous autres femmes, ne sommes-nous pas un peu comme ces jolies fleurs que je tiens à la main... vives et fraîches, on nous aime... mais, languissantes et flétries...

HENRI. — Un amour véritable ne s'en aperçoit pas.

MISS FELTON. — Je le pense... mais cet amour éternellement aveugle, où le trouver?

HENRI. — Dans l'âme de celui qui se souvient toujours et ne croit pas avoir tout obtenu, même avec le bonheur.

MISS FELTON. — Veuillez vous expliquer.

HENRI. — Je dis qu'un amant au comble de ses vœux, un heureux époux enfin, ne doit jamais cesser d'être aimable, empressé, délicat à l'égard de celle qu'il a unie à son sort, et que plus l'âge arrive

avec le triste cortège des faiblesses et des désillusions, plus son affection doit croître et venir en aide aux souffrances de l'être qu'il a choisi pour compagne dans le voyage souvent long et pénible de la vie.

MISS FELTON. — Ah! c'est bien ainsi que pensaient nos pères au bon vieux temps chevaleresque.

HENRI. — Et ils avaient raison. La tendresse au cœur d'un mari est la source infinie des bonnes heures conjugales.

MISS FELTON. — Et à sa compagne, que demandez-vous?

HENRI. — De la confiance, toujours de la confiance. Dans mon opinion, tendresse et confiance sont les suprêmes garanties du bonheur conjugal. Sur ces deux bases s'établit facilement l'harmonie, et qui dit harmonie, dit tranquillité des âmes, commandement sans rigueur, soumission sans peine, accord parfait, union complète dans le but de la vie, l'éducation et la direction des enfants si Dieu vous en accorde.

MISS FELTON. — Tout ce que vous me dites là, monsieur, je le trouve juste et j'y adhère entièrement, mais une telle harmonie facile à obtenir et à conserver dans notre chère Angleterre avec sa vie solitaire et d'intérieur, l'est-elle également en France?

HENRI. — Et pourquoi pas, mademoiselle?

MISS FELTON. — Parce que votre extrême besoin de société, votre désir incessant d'aller dans le monde me paraît un véritable péril pour la durée d'une telle harmonie.

HENRI. — Il est possible que votre vie de famille et de campagne soit plus favorable à son maintien que la nôtre. Cependant notre mondanité, si je puis

m'exprimer ainsi, n'est pas aussi dangereuse que vous pouvez le penser.

MISS FELTON. — Ce n'est guère que par ouï-dire que j'en parle, car je connais peu la France et ses mœurs.

HENRI. — Eh bien, vous saurez, mademoiselle, que nos mœurs ont bien changé depuis soixante ans. L'esprit de galanterie est aujourd'hui moins banal et moins frivole qu'autrefois. Quant à notre goût pour la société, il est toujours le même, mais plus sérieux et se renfermant davantage dans le cercle de la famille et des amitiés.

MISS FELTON. — Je suis charmée d'apprendre cet heureux progrès. Il me réconcilie avec votre nation.

HENRI. — Vous auriez vraiment tort de ne pas l'aimer. Après tout, ce goût de la société qui vous fait tant peur est un des grands charmes de la vie. Si vous vous rendiez bien compte de tout ce qu'il ajoute au bienfait de l'existence, vous ne le craindriez pas autant.

MISS FELTON. — Vraiment!

HENRI. — Toute existence, si heureusement renfermée qu'elle soit entre deux êtres qui s'aiment, peut devenir à la longue pesante et monotone. Il est bon que quelques nouvelles figures y apportent du mouvement et de la variété. En résumé, la distraction est salutaire, je dirai même nécessaire au bonheur de la vie conjugale.

MISS FELTON. — Mais nous avons les voyages.

HENRI. — Sans doute,... cependant on n'est pas toujours en état de les entreprendre,.... puis ils fatiguent et coûtent cher,... tandis que le plaisir de la société est de tous les temps, de tous les âges et de

toutes les fortunes. En France, il produit de véritables miracles; il y donne aux hommes une politesse extrême, il fait que les femmes n'y vieillissent pas.

MISS FELTON. — Comment, monsieur, les femmes en France ne vieillissent pas!

HENRI. — D'une certaine façon, et dans les rangs élevés, on peut l'affirmer réellement.

MISS FELTON. — Je suis curieuse de savoir comment un pareil privilège peut être acquis aux dames de votre pays.

HENRI. — Rien de plus facile. Quand une femme, je parle des classes supérieures, est bonne, spirituelle, gracieuse et instruite, son rôle dans notre société n'est jamais fini. Après avoir rempli les devoirs de la maternité, élevé ses fils, marié ses filles, elle est toute à l'amitié des personnes qui, dans sa traversée de la vie, lui ont témoigné du goût, de la sympathie et de l'affection. Elle devient alors le centre d'un petit monde lettré, savant, politique ou artiste dans lequel elle est écoutée, aimée et souvent même adorée... en un mot elle a un salon et elle en est la reine.

MISS FELTON. — Je comprends...

HENRI. — Oui, mademoiselle, le temps peut diminuer les charmes de sa personne, il ne lui enlève rien de son cœur et de son esprit. Elle règne toujours, et cette prolongation d'empire va jusqu'à ce que la main de Dieu la termine.

MISS FELTON. — Et le mari, quel rôle joue-t-il dans cette royauté?

HENRI. — Généralement celui de premier ministre. Il est heureux des hommages rendus à sa femme

et, loin d'en être jaloux, le premier à lui en conquérir. Si les affaires ou la politique l'occupent, il use et profite de l'influence que sa femme exerce sur ses relations. S'il n'est rien et ne veut rien être, il trouve dans la société formée autour d'elle un agrément, une distraction spirituelle et élégante que ne lui offriraient pas les plaisirs matériels égoïstes et souvent nuisibles de la chasse et des clubs.

MISS FELTON. — Je n'avais pas l'idée de pareilles existences.

HENRI. — Il est vrai que nos mœurs sont si différentes des vôtres !

SCÈNE V

LADY BERKELEY. — Eh bien ! eh bien ! chère amie, que faites-vous donc ? le bal est terminé, tout le monde se retire.

MISS FELTON. — Est-ce possible ?

LADY BERKELEY. — Parfaitement vrai, chère belle... Plus de musique ; est-ce que vous ne vous en aperceviez pas ?

MISS FELTON. — Et moi qui étais venue pour danser !

LADY BERKELEY. — Vous n'avez fait que causer, petite babillarde.

HENRI, *se levant*. — Madame, je vous prie de croire qu'il n'y a pas de ma faute. J'ai proposé à mademoiselle dès son arrivée un tour de valse.

LADY BERKELEY. — Mon cher Henri, je ne vous

rends nullement responsable de l'inaction de miss Felton. S'il a plu à ma chère Lydia de passer ainsi sa soirée, elle a fort bien agi. Veuillez seulement me dire si monsieur Robert Felton est dans le salon.

HENRI. — Avec empressement, milady.

(Il sort.)

SCÈNE VI

LADY BERKELEY. — Ma chère belle, comment trouvez-vous mon jeune ami, M. d'Hervillé?

MISS FELTON. — Mais comme tous ces messieurs de France, très amusant.

LADY BERKELEY. — Je ne regrette pas alors de vous l'avoir présenté.

MISS FELTON. — Il ne paraît manquer ni d'esprit ni de distinction.

LADY BERKELEY. — On le dit instruit, fort capable... Puis, comme tous ses compatriotes, c'est un excellent danseur. J'aurais bien désiré vous voir tous les deux figurer dans le bal... C'est dommage !

MISS FELTON. — Que voulez vous, milady, on ne fait pas toujours ce que l'on veut... même pour s'amuser.

LADY BERKELEY. — Eh bien, Henri ?

SCÈNE VII

HENRI. — Milady, M. Robert Felton n'est ni dans

le salon ni dans la galerie de jeu... on ne l'a pas vu de la soirée à Berkeley-House.

MISS FELTON. — Ah ! mon Dieu, mon frère qui ne vient pas, et il est plus de minuit.

LADY BERKELEY. — Si vous voulez rester chez moi.

MISS FELTON. — Je vous remercie ; j'ai la voiture de mon père et ses gens.

LADY BERKELEY. — Mais vous avez une grande heure de chemin.

HENRI. — Et la nuit est bien noire,... et par extraordinaire il tonne.

MISS FELTON. — Il tonne?

HENRI. — Oui, mademoiselle, il a fait si chaud aujourd'hui, le ciel est des plus menaçants... Si vous voulez me permettre de vous accompagner, je vous ferai escorte jusqu'au château.

LADY BERKELEY. — Certainement,... cette chère enfant se mourrait de peur... Puis, en cas d'accident, il est bon que vous soyez là.

MISS FELTON. — Mais, milady, je puis bien m'en aller toute seule.

LADY BERKELEY. — Non, chère amie, M. Henri sera votre chevalier... C'est entendu... mon cher Henri, préparez-vous.

(Henri sort.)

SCÈNE VIII

MISS FELTON. — Y pensez-vous, milady, ce monsieur que je connais à peine.

LADY BERKELEY. — C'est un charmant garçon, un parfait gentleman... Et puis, chère enfant, si cela ne

vous agrée pas,... il est bien facile de lui dire que vous restez ici.

MISS FELTON. — Ne venez-vous pas, milady, de m'engager vis-à-vis de M. d'Hervillé?

LADY BERKELEY. — N'en soyez pas embarrassée... je saurai bien vous dégager.

SCÈNE IX

JOHN ET M. D'HERVILLÉ

JOHN. — La voiture de miss Felton est prête.

HENRI. — Et mon cheval aussi?

JOHN. — Oui, monsieur.

LADY BERKELEY. — Eh bien ! quel parti prenez-vous, Lydia?

MISS FELTON. — Mon père serait trop inquiet si je restais,... je pars... Votre offre, monsieur, est vraiment trop généreuse par le temps qu'il fait et je ne veux pas abuser de cette complaisance.

HENRI. — Oh ! mademoiselle, je serai on ne peut plus heureux de vous être de quelque utilité. Veuillez au contraire m'accorder le plaisir... de rassurer madame.

MISS FELTON. — Eh bien ! soit.

LADY BERKELEY. — Allons, voilà qui va bien !... je suis toute tranquille.

MISS FELTON. — Adieu, bonne milady.

LADY BERKELEY. —Adieu, Lydia, mes compliments à votre père, et vous, Henri, revenez vite me donner des nouvelles de cette chère enfant.

HENRI. — Oui, milady, soyez sans crainte.

(Il offre son bras à miss Felton et sort avec elle; John les suit.)

SCÈNE X

Lady Berkeley, seule dans le boudoir, s'approche de la fenêtre dont elle écarte les rideaux.

LADY BERKELEY. — Bon, voici Lydia en voiture et Henri à cheval près de la portière... Mais l'orage redouble... que d'éclairs! Pauvre garçon, comme il sera trempé! Bah! à son âge et à côté d'une jolie femme, que font la pluie, le vent et le tonnerre!

On entend un roulement de voiture.

Partis... (*Elle pousse un soupir.*) C'était en 1820, oui en 1820, par une nuit semblable et à la même heure que lord Berkeley vint enlever en chaise de poste celle qu'il aimait. Nuit terrible mais délicieuse, tu vis toujours au fond de ma mémoire. Hélas! bien des événements, bien des jours tristes se sont passés depuis, et pourtant ils n'ont point effacé du cœur le beau temps de la jeunesse..... Ah! la jeunesse, la jeunesse!..... Allons, résignons-nous et disons en sage et bonne vieille femme : à chacun son tour.

DANS LA MONTAGNE

IDYLLE TYROLIENNE

PERSONNAGES

Max, jeune paysan.
Gertrude, sa mère.
Bœtly, jeune fille amie de Gertrude.

La scène est en plein Tyrol allemand, dans le Zillerthal ou vallée de Zill. — Intérieur d'une chaumière. — Fin d'été.

SCÈNE I

Gertrude range des meubles et dresse une table.
Une horloge de bois placée dans le fond sonne six heures.

GERTRUDE. — Six heures et pas encore rentré... Que peut-il faire ? Le souper est sur le feu, mais s'il tarde à venir le sauerkraut brûlera et ne vaudra plus rien. Terrible enfant ! Quand il me quitte je suis toujours en transes, je crains toujours qu'il ne revienne plus....

(On frappe.)

Qui est là ?

UNE VOIX AU DEHORS. — Moi, Bœtly.

GERTRUDE, *ouvrant*. — Bonsoir, ma chère Bœtly... Auriez-vous besoin de quelque chose ?

BŒTLY. — Non, dame Gertrude, mon père est couché et endormi... Je viens passer quelques moments de soirée avec vous. J'ai apporté mon ouvrage. .

GERTRUDE. — C'est bien aimable à vous,... asseyez-vous, mon enfant.

BŒTLY. — Vous êtes occupée.

GERTRUDE. — Je préparais le souper de Max.

BŒTLY. — Il n'est pas encore rentré?

GERTRUDE. — Non, je ne l'ai point vu de la journée. Je suis inquiète,... je n'aime pas qu'il coure la montagne aussi longtemps.

BŒTLY. — C'est donc aujourd'hui comme hier, comme avant-hier....

GERTRUDE. — Hélas! oui.

BŒTLY. — Et voilà pas mal de temps que cela dure?

GERTRUDE. — Voilà bien deux mois qu'il a pris l'habitude de sortir tous les jours.

BŒTLY. — Il aime la chasse comme feu son père.

GERTRUDE. — Mon Dieu! je voudrais qu'il lui ressemblât moins.

BŒTLY. — Que voulez-vous, bon sang ne peut mentir.

GERTRUDE. — Sans doute; mais il me plairait qu'il fût autrement,... moins ardent, plus sédentaire.

BŒTLY. — Cela est très difficile à vingt ans et quand on est une des meilleures carabines du canton.

GERTRUDE. — Et pourtant il ne rapporte guère de gibier.

BŒTLY. — On n'est pas toujours heureux.

GERTRUDE, *soupirant.* — Ah! Bœtly, ma chère Bœtly!

BŒTLY. — Pourquoi prononcer mon nom avec un soupir, dame Gertrude?

GERTRUDE. — C'est qu'en vous nommant je pense à bien des choses.

BŒTLY. — Est-ce quo ma présence vous causerait quelque peine?

GERTRUDE. — Tout au contraire, Bœtly, car je vous aime et beaucoup.

BŒTLY. — Et moi de même, dame Gertrude, autant que si vous étiez ma mère.

GERTRUDE. — Ah! chère enfant, que je voudrais l'être!

(Elle l'embrasse.)

BŒTLY. — Hélas! cela ne se peut point.

GERTRUDE. — Peut-être...

BŒTLY. — Comment, dame Gertrude?

GERTRUDE. — En devenant ma bru, la femme de Max.

BŒTLY. — La femme de Max?

GERTRUDE. — Oui, la femme de Max... Est-ce que vous n'y avez jamais pensé?

BŒTLY. — Jamais.

GERTRUDE. — Bien sûr...

BŒTLY. — En vérité.

GERTRUDE. — Peut-être auriez-vous de la répugnance?

BŒTLY. — Oh non!... mais je n'y ai pas pensé.

GERTRUDE. — Max est beau garçon et aussi bon que beau, je puis m'en vanter. Il est en outre chasseur adroit et bon sculpteur.

BŒTLY. — C'est vrai, il fait en bois des choses charmantes, il fait tout ce qu'il veut de ses mains.

GERTRUDE. — Et vous, Bœtly, vous êtes une bonne

et jolie fille, une femme travailleuse et raisonnable.

BŒTLY. — Je ne sais.

GERTRUDE. — Je le sais moi,... je vous connais dès l'enfance. Votre père n'était-il pas le camarade de mon cher homme, et votre pauvre mère n'était-elle pas ma meilleure amie?

BŒTLY. — C'est vrai.

GERTRUDE. — Max a vingt ans et vous en avez seize,... c'est le bon âge pour entrer en ménage... Hem! est-ce que cela ne pourrait pas s'arranger?

BŒTLY, *baissant la voix.* — Oh non!

GERTRUDE. — Et pourquoi?

BŒTLY. — Parce que,... je ne sais pas seulement si je suis du goût de M. Max.

GERTRUDE. — Il serait bien difficile vraiment!... Je n'ai jamais vu que votre présence l'ait importuné.

BŒTLY. — Je ne m'en suis pas aperçue... Il est même affectueux pour moi,... il ne me traite pas du tout en étrangère.

GERTRUDE. — Je le crois bien,... vous avez été élevée auprès de lui, presque sous le même toit.

BŒTLY. — Peut-être est-ce pour cela?...

GERTRUDE. — Que voulez-vous dire?

BŒTLY. — Je veux dire qu'habitué à voir en moi une enfant de la maison, il ne me regarde pas d'un autre œil.

GERTRUDE. — Vous croyez...

BŒTLY: — Oui, je crois qu'il a de la bienveillance, de l'amitié même pour moi, mais pas autre chose.

GERTRUDE. — Qui sait?... Il faudrait voir.

BŒTLY. — Comment?

GERTRUDE. — Tenez, j'ai une idée.... il va rentrer souper...

BŒTLY. — Ensuite?

GERTRUDE. — Vous resterez ici pour le servir, tandis que moi, sur un motif quelconque, je passerai dans ma chambre.

BŒTLY. — Et après, dame Gertrude?

GERTRUDE. — Vous causerez avec lui.

BŒTLY. — Eh bien!

GERTRUDE. — S'il reste à la maison après son souper, c'est que votre conversation lui aura plu et qu'il aura mieux aimé votre compagnie que celle des chamois et de leurs glaciers.

BŒTLY. — C'est une épreuve bien forte pour une petite sotte comme moi. J'ai bien peur au contraire de l'ennuyer et de le faire plus vite déguerpir.

GERTRUDE. — Par amitié pour moi, faites ce que je vous demande... J'ai mon idée,... je suis sûre qu'elle est bonne. — Mais le voilà, j'entends ses pas,... il ne chante point, il siffle... Oh! oh! Max n'a pas le cœur gai... Entrons vite à la cuisine; vous viendrez ensuite le servir.

(Elles sortent.)

SCÈNE II

MAX, seul.

(Il pose sa carabine dans un coin, se débarrasse de son carnier et jette avec dépit son chapeau sur la table.)

La coquette, la coquette! Depuis ce matin je fais le pied de grue autour du chalet du Brünen,... et

pas un bout de coiffe, pas un pan de jupe n'est apparu... Qu'est-ce qui l'a empêchée de venir, où était-elle, que faisait-elle? Et dire que, par dessus le désagrément de ne l'avoir point trouvée, j'ai quatre grandes heures de chemin dans les jambes, deux pour aller, deux pour revenir; voilà ce qui s'appelle du guignon. Je suis harassé,.:. j'ai une faim d'enfer,... mère, où êtes-vous?

GERTRUDE, *au dedans.* — Me voilà, me voilà, mon enfant, j'apporte la soupe. (*Elle entre avec Bœtly qui porte des assiettes.*) Que tu arrives tard, mauvais sujet! Je commençais à être inquiète.

MAX (*il embrasse sa mère*). — Remettez-vous, ma mère; je n'ai pas eu d'accidents. (*Apercevant Bœtly*). Ah! c'est vous! Bœtly!..... cela va bien?.....

BŒTLY. — Mais oui, monsieur Max, cela ne va pas mal.

GERTRUDE. — Bœtly était venue passer la soirée avec moi; mais, comme j'ai une forte migraine, elle te servira à ma place, si tu le veux bien.

MAX. — Très volontiers, mère; ne vous gênez pas.

GERTRUDE. — Bonsoir, Max; bonsoir, Bœtly. Je vais me coucher. Bœtly, vous ne laisserez pas trop cuire le sauerkraut,... veillez-y bien.

BŒTLY, *la reconduisant.* — Oui, dame Gertrude.

MAX. — Bonsoir, mère, bonne nuit.

(Tandis que Bœtly passe à la cuisine, Max se met à table et entame la soupe.)

MAX, *seul.* — Elle m'avait pourtant avant-hier serré la main en valsant et dit à l'oreille : A après-demain quatre heures du soir, devant le chalet de Brünen, et elle n'y était pas... J'ai vu le soleil bais-

ser et les bêtes rentrer, mais point de Lott.... Est-elle rentrée en bas pour quelque affaire de ménage, ou a-t-elle voulu me piquer au jeu,... faire la renchérie,... ne point se montrer ? Toutes ces pensées me brûlent la tête, me tournent le cœur..... Oh ! j'aurai le mot de ce manège! Je saurai d'abord si réellement elle est venue au chalet. Demain matin, avant que les animaux sortent, je serai tout près à l'affût et je verrai bien alors si elle s'est moquée de moi... mais j'ai les jambes joliment raides,... allons, un bon coup de vin pour nous remettre.

(Il se verse à boire.)

BŒTLY, *un plat à la main.* — Monsieur Max, voici le sauerkraut; il a peut être un peu trop cuit.

MAX. — Ah ! donnez-le tout de même. (*Le goûtant.*) Mais non, il est cuit à point; il est très bon,... merci, Bœtly.

BŒTLY, *se tenant en servante près de la table.* — Vous paraissez fatigué, monsieur Max.

MAX. — Pas mal, en vérité !... Ces diables de chamois vous font tant courir, je veux dire monter,... monter raide. C'est égal, je sais où la bande a pris gîte et je la retrouverai.

BŒTLY. — Est-ce que vous allez encore vous mettre à la poursuite de ces pauvres bêtes ?

MAX. — Mais oui, Bœtly, c'est le plaisir de la chasse.

BŒTLY. — Un beau plaisir, vraiment! que celui de s'éreinter pour rien ou pour faire du mal à des animaux qui ne vous en font pas.

MAX. — On voit bien que vous parlez de la chasse en personne qui ne la connaît guère. Ah ! si vous sa-

viez comme il est bon, le matin, au lever du soleil, de respirer l'air vif et pur de la montagne. Si vous saviez comme, après une longue attente, le bruit des pas d'un chamois qui s'approche ou le son lointain de son appel vous émeut. Si vous saviez comme à suivre de cime en cime la bête qui vous trompe et vous promène, on voit rapidement passer les heures. Si vous saviez enfin comme au coup de la balle frappant le but on éprouve un fort battement de cœur,... vous comprendriez la passion du chasseur.

BŒTLY. — Ma foi, non !... Je ne comprendrai jamais surtout que le cœur soit aussi pour quelque chose dans ce plaisir-là. Tuer de vilains animaux qui vous attaquent et vous nuisent, des loups, des ours, des aigles, des vautours, c'est peut-être nécessaire, mais de jolies bêtes, comme les chamois, qui sont très innocentes et ne demandent qu'à vivre tranquillement dans leurs neiges, je trouve cela injuste et cruel.

MAX. — Penser ainsi fait honneur à votre sensibilité, Bœtly ! Mais, voyez-vous, les hommes sont autrement organisés que les femmes. Ce qui nous plaît c'est moins la prise du gibier que la peine que nous avons à l'avoir.

BŒTLY, *souriant.* — Les hommes sont bien drôles.

MAX. — Vous trouvez...

BŒTLY. — Oui, puisque leur plaisir est d'avoir de la peine... Passe encore si cette peine n'était que pour eux, mais elle est aussi pour d'autres.

MAX. — Que voulez-vous dire ?

BŒTLY. — Je dis qu'en voulant se donner le plaisir de tuer de bonnes petites bêtes, les hommes courent le risque de se tuer eux-mêmes, car, si la tête leur

tourne ou si le pied leur manque au-dessus des abîmes,... alors...

MAX. — C'en est fait d'eux, ils périssent... C'est vrai; mais que voulez-vous, Bœtly, tel est le sort des enfants de la montagne et leur gloire aussi... Ce fut celle de mon brave et digne père.

BŒTLY. — Et c'est aussi le sort des pauvres femmes de pleurer en attendant le retour de leurs époux et de leurs fils et de pleurer éternellement quand ils ne reviennent pas...

MAX. — Et votre conclusion, Bœtly, est que je ne sorte plus et que je reste pendu aux jupons de ma mère.

BŒTLY. — Je ne demande pas cela, monsieur Max. Je sais qu'un homme est un homme, qu'il doit être brave, capable de défendre sa femme, ses enfants, son pays si jamais ils sont attaqués, mais je ne veux pas qu'il expose inutilement sa vie.

MAX. — Sa vie... Bah! il y a des moments où on la donnerait pour rien.

BŒTLY. — On aurait tort, car en sacrifiant sa vie on peut immoler ceux qui vous sont attachés.

MAX. — Vous avez raison, Bœtly. Lorsqu'on a le bonheur d'avoir une mère aussi tendre que la mienne, on doit être prudent... Pourtant, si un malheur m'arrivait, excepté elle, qui me regretterait?

BŒTLY. — Vos amis.

MAX. — Mes amis!... Je n'ai que des rivaux, des jaloux, des envieux.

BŒTLY. — Ah! dans le nombre vous avez bien quelques vrais amis.

MAX. — Et qui donc?

BŒTLY. — Mais votre humble servante, monsieur Max, si vous voulez bien le permettre.

MAX. — Oh vous, Bœtly, je le crois; nous nous connaissons depuis si longtemps.

BŒTLY. — Oui, depuis bien longtemps; et, aimant votre mère comme je l'aime, comment ne serais-je pas de vos amis?

MAX. — Merci, Bœtly; vous êtes une brave fille et vos paroles me font du bien. Mais allez, je vous prie, chercher le reste du souper, un peu de fromage et quelques fruits.

(Bœtly sort.)

MAX, *seul*. — C'est singulier,... cette gentille enfant à laquelle je ne faisais guère attention, quoique je la visse presque tous les jours, raisonne comme un sage et parle comme un ange. Elle vient de se révéler à mes yeux tout autre qu'elle me semblait être. L'enfant est devenue femme et femme très sensée avec un accent de tendresse qui m'a pénétré l'âme.... Oh! Lott, Lottchen, que n'avez-vous dans le cœur le quart de cette bonté!

BŒTLY, *revenant, une assiette à la main*. — Je n'ai trouvé que ce morceau de fromage un peu vieux, monsieur Max. Voulez-vous que je coure à la maison vous en chercher de plus frais?

MAX. — Non, Bœtly, non, ce n'est point la peine. Donnez-moi ce morceau que je finisse de souper et que je m'en aille.

BŒTLY. — Comment, monsieur Max, vous repartez tout de suite, ce soir?

MAX. — Sans doute; la chasse n'est pas terminée... J'ai reconnu dans la journée les lieux que les cha-

mois hantent de préférence. Maintenant il faut aller me mettre à l'affût pour le moment de leur passage.

BŒTLY. — Mais voici la nuit qui s'approche.

MAX. — Ah! je connais les endroits et les sentiers.

BŒTLY. — Et où allez vous, monsieur Max ?

MAX. — Sur le Hazemberg.

BŒTLY. — Sainte Vierge, est-ce possible ? au Hazemberg!

MAX. — Eh bien !

BŒTLY. — Le Hazemberg, séjour des fées et des démons, le Hazemberg, la plus terrible de nos montagnes, celle dont on raconte tant d'affreuses histoires !

MAX. — Ne craignez rien, Bœtly ! Je suis catholique.

BŒTLY. — Ah ! mon Dieu ! Si dame Gertrude le savait !

MAX. — Vous ne le lui direz pas, j'espère.

BŒTLY. — Non, je vous le promets, mais à une condition.

MAX. — Laquelle ?

BŒTLY. — C'est que ce ne sera pas de nuit que vous irez sur cette horrible montagne.

MAX. — Impossible, Bœtly, impossible!

BŒTLY. — Demain, de bon matin, au jour, vous pourrez y grimper.

MAX. — Demain, au jour, les chamois seront loin...

BŒTLY, *avec animation.* — Oh ! ne le faites pas, je vous en supplie !

MAX, *étonné.* — En vérité !

BŒTLY, *toute honteuse de sa hardiesse.* — Pardon-

nez-moi, monsieur Max, de parler ainsi.... Je sais que je n'ai nul droit sur votre volonté.

MAX. — Mais vous avez la voix émue et des larmes dans les yeux.

BŒTLY. — C'est que... c'est que j'ai si peur qu'il ne vous arrive du mal.

MAX (*il lui prend la main*). — Voyons, voyons, vous n'ètes plus une enfant et moi je ne suis pas un petit garçon; je sais mon métier de chasseur.

BŒTLY. — Certainement, mais le diable est si fort!

MAX. — N'ai-je pas toujours sur moi la médaille bénite de mon baptême? Allons, rassurez-vous et surtout ne parlez de rien à ma mère; vous me le promettez?

BŒTLY. — Oui, je vous le promets.

MAX. — C'est bien... le coup de l'étrier et en route. (*Il se lève, se verse un verre de vin et le boit...*) Voyez! la lune monte dans le ciel; il est pur, sans nuages. La nuit sera belle, claire comme en plein jour; ainsi, point de danger,... ma carabine et ma gibecière.

BŒTLY (*elle va les chercher, mais en les rapportant, le carnier glisse de ses mains*). — Ah! mon Dieu! voilà le carnier qui m'échappe.

MAX. — Mais qu'avez-vous, Bœtly? vous êtes toute tremblante, vous allez tomber...

BŒTLY. — Je ne sais... le cœur me manque.

MAX (*il saisit d'une main son fusil et de l'autre soutient la jeune fille*). — Ma mère, ma mère, venez vite!

GERTRUDE, *en dehors*. — Qu'est-ce? Que me veut-on?

MAX. — Venez, venez, Bœtly se trouve mal.

GERTRUDE, *paraissant.* — Eh bien ! Qu'y a-t-il ?

MAX. — Bœtly est tout indisposée, voyez comme elle est pâle.

GERTRUDE. — Il faut la faire asseoir.

MAX (*il dépose son fusil contre la table et, saisissant une chaise, la présente à Bœtly*). — Asseyez-vous, Bœtly, remettez-vous... Je vous soutiens.

GERTRUDE. — Maintenant un peu d'eau fraîche sur le visage.

MAX. — Oui, avec ma serviette. (*Il l'imbibe d'eau et la tend à sa mère qui en frotte les tempes de Bœtly.*)

GERTRUDE. — C'est cela... Eh bien, mon enfant, vous sentez-vous mieux ?

BŒTLY, *revenant à elle.* — Oh oui, un peu mieux. Merci, dame Gertrude,... ce ne sera rien,...c'était un étourdissement.

GERTRUDE. — Mon fils, avant de te coucher, tu reconduiras Bœtly chez elle.

MAX. — Oui, mère.

BŒTLY. — Je vous remercie, monsieur Max, mais ne prenez pas cette peine... Je m'en irai bien toute seule.

MAX. — Comme il vous plaira, mademoiselle.

GERTRUDE, *à part.* — Mademoiselle,... quel nouveau langage !... Où vas-tu, Max, avec ton fusil et ta gibecière ?

MAX. — Je vais... dans ma chambre ranger mes armes.

GERTRUDE. — C'est bien, mon fils. N'oublie pas de venir m'embrasser avant de te mettre au lit.

MAX. — Oui, mère.

(Il va à la porte et s'y arrête un moment pour regarder Bœtly à qui sa mère fait boire un peu de vin.)

Pauvre Bœtly, comme elle me suit des yeux! Elle tremble que je ne parte. Son inquiétude pour moi est vraiment touchante. Pouvais-je soupçonner qu'elle me portait tant d'intérêt? Ah, ma foi, tant pis! Je n'ai pas le cœur de courir après Lott... (*il revient sur ses pas*). Adieu, mère, je vais me coucher.

GERTRUDE. — Bonsoir, mon enfant.

(Ils s'embrassent.)

MAX. — Bonsoir, Bœtly, et bonne nuit, je l'espère.

BŒTLY. — Et pour vous aussi, monsieur Max.

(Il sort.)

GERTRUDE (*revenant avec joie*). — Allons, Bœtly, remettez-vous; nous avons la victoire.

BŒTLY. — En êtes-vous bien sûre, dame Gertrude?

GERTRUDE. — Vous le voyez,... il ne repart point.

BŒTLY. — Ce soir peut-être, mais demain.

GERTRUDE. — Ah! demain, il réfléchira,... à toute la peine inutile qu'il se donne.

BŒTLY. — Hélas! il est si fou de la chasse.

GERTRUDE. — Pas tant que vous le pensez.

BŒTLY. — Comment le savez-vous?

GERTRUDE. — Par lui-même... Je ne me suis pas couchée pendant le souper; j'ai entendu toutes vos paroles, les siennes surtout, tandis que vous étiez dans la cuisine.

BŒTLY. — Eh bien!

GERTRUDE. — J'ai appris d'abord qu'il était horriblement fatigué et ensuite fort près de se dégoûter de la chasse.

BŒTLY. — En vérité !

GERTRUDE. — Oui, Bœtly, cette passion n'a pas grande racine en son cœur et bientôt il laissera les chamois courir tout seuls à travers la montagne.

BŒTLY. — Et il restera près de vous.

GERTRUDE. — Près de moi... pour apprécier de plus en plus le trésor qui est sous ses yeux et qu'il ne voit point,... en un mot, pour vous aimer, Bœtly.

BŒTLY. — M'aimer !

GERTRUDE. — Oui, Bœtly, vous aimer.

BŒTLY. — Comme une sœur, peut-être.

GERTRUDE. — Non, comme une femme, une bonne et jolie petite femme dont il sera glorieux d'être le mari.

BŒTLY. — Serait-ce possible, dame Gertrude ?

GERTRUDE. — Oui, Bœtly, crois-en mon cœur, tu seras ma fille.

BŒTLY. — Oh ! ma mère, que le ciel vous exauce.

(Elles tombent dans les bras l'une de l'autre et restent longtemps unies.)

UN REVENANT

SAYNÈTE

PERSONNAGES

Mme Estève.
Mme de Lucay, sa fille.
M. Charles Sainclair.
Un domestique.

La scène est à Paris, dans un salon du Faubourg St-Honoré.

SCÈNE I

madame estève (*elle est en négligé du matin et examine l'appartement*). — Tout ici est bien en ordre?... Oui, je puis recevoir convenablement mon nabab... Il faut avouer que la surprise est grande... Après plus de vingt-cinq ans d'éloignement, tout à coup apparaître et désirer me voir,.. ne dirait-on pas un revenant qui sort de la tombe?.. Je ne suis pas craintive,...non,... pourtant messieurs les revenants me font un peu peur... Est-ce réel souvenir, ou n'est-ce que curiosité? c'est ce que je ne tarderai pas à savoir... Peut-être aurais-je mieux fait de dire que j'étais à la campagne... Cependant, je ne pouvais

refuser la demande d'un ancien élève de mon père, élève aimé et apprécié par lui, d'un voyageur arrivant des grandes Indes,... oh non! cela n'était pas possible.

(Elle sonne.)

SCÈNE II

Un domestique paraît.

MADAME ESTÈVE. — Joseph, une personne doit venir me voir à deux heures, dites au concierge de laisser montrer.

JOSEPH. — Oui, madame.

(Il sort.)

MADAME ESTÈVE. — Vingt-huit ans de complète disparition,... oui, il y a bien ce nombre d'années... Que de choses arrivées depuis ce temps, et qu'un retour inattendu réveille de souvenirs qu'on aurait laissés volontiers dormir au fond de sa pensée! (*La pendule sonne.*) Mais mon Dieu, que fais-je à rêver ici? Deux heures déjà et ma toilette n'est point achevée... hâtons-nous!

(Coup de sonnette à la porte de l'appartement.)

JOSEPH, *ouvrant la porte du salon.* — Monsieur, donnez-vous la peine d'entrer, je vais prévenir madame que monsieur, monsieur?...

SINCLAIR. — Monsieur Charles Sinclair désire la voir. Voici ma carte.

JOSEPH. — Veuillez attendre, s'il vous plaît.

(Il sort.)

SINCLAIR.—Je me sens véritablement ému... Quelle

réception puis-je espérer ? Si madame Estève n'eût pas voulu me revoir, elle eût trouvé un prétexte pour le faire ;... il est si facile de dire aux gens qu'on est malade, en voyage ou à la campagne... (*Il se promène dans l'appartement.*) Ce salon est de très bon goût,... voici un élégant ameublement, de jolis paysages,... et ce portrait en pied !... Mais c'est bien elle, oui, c'est bien elle à dix-huit ans, telle qu'elle m'apparut le jour où je la vis pour la première fois chez son père... Quels traits délicats, quels beaux cheveux noirs, quelle charmante taille, quels pieds mignons, quelle grâce ! (*Il met la main sur ses yeux.*) O mes jours d'études ! O mon Dieu, qu'avez-vous fait de tant de charmes ?... C'est sans doute elle.

SCÈNE III

MADAME ESTÈVE. — Monsieur, soyez le bienvenu.

SINCLAIR (*après un grand salut*). — Mille pardons, madame, de ma lettre indiscrète et de la liberté que je prends de me présenter chez vous,... mais, me retrouvant à Paris après une si longue absence, pouvais-je ne pas chercher... ?

MADAME ESTÈVE. — C'est bien aimable à vous de vous souvenir de si loin... Me reconnaissez-vous ?

SINCLAIR. — Parfaitement.

MADAME ESTÈVE. — En vérité !

SINCLAIR. — Vos traits, vos yeux, votre voix, rien n'est changé.

MADAME ESTÈVE. — Et mes cheveux ?

SINCLAIR. — Vous êtes blonde cendrée.

MADAME ESTÈVE. — Le mot est galant, monsieur, mais hélas! il ne me trompe pas. Je suis grand'maman, et, en cette qualité, je dois avoir les cheveux blancs.

SINCLAIR. — Ce n'est pas toujours une raison. Et moi, madame, vous dirai-je aussi que je suis grand'père?

MADAME ESTÈVE. — Je l'ignorais,... mais veuillez vous asseoir, je vous prie.

(Ils s'assoient, l'une sur un canapé, l'autre sur un fauteuil devant elle.)

SINCLAIR. — Je conçois, madame, que vous ne sachiez rien de mon existence... Nous avons vécu si longtemps et si loin l'un de l'autre; vingt-huit ans et à trois mille lieues.

MADAME ESTÈVE. — A pareille distance il n'est pas étonnant qu'on se perde de vue,... et qu'on s'oublie.

SINCLAIR. — Pas tout à fait, madame.

MADAME ESTÈVE. — C'est juste et je vous en remercie,... mais vous rapprochez-vous de nous pour quelque temps seulement?

SINCLAIR. — Pour longtemps, très longtemps, madame.

MADAME ESTÈVE. — Ainsi, vous venez vous établir à Paris avec Mme Sinclair et ses enfants.

SINCLAIR. — Madame, je suis veuf depuis six ans.

MADAME ESTÈVE. — Ah!...

SINCLAIR. — Et mon fils, marié à la colonie, y est resté avec sa petite fille.

MADAME ESTÈVE. — Ah!...

SINCLAIR. — Libre de devoirs et d'affaires, j'ai voulu revoir la France et les personnes qui m'avaient

si gracieusement accueilli dans ma jeunesse... Je n'ose pas vous demander des nouvelles de M. Herbelin, votre père, l'excellent docteur.

MADAME ESTÈVE. — Il n'est plus, monsieur.

SINCLAIR. — Depuis longtemps?

MADAME ESTÈVE. — Depuis longtemps... Il me fut enlevé deux ans après mon mariage qui ne fut pas lui-même de longue durée.

SINCLAIR. — Ah!...

MADAME ESTÈVE. — Oui, j'ai eu aussi la douleur de perdre trop tôt mon mari, M. Estève, un aimable et très digne homme, qui m'a rendue fort heureuse.

SINCLAIR. — Ah!...

MADAME ESTÈVE. — Et qui m'a laissé une jeune fille charmante que j'ai mariée il y a deux ans à un des hommes les plus honorables de la capitale.

SINCLAIR. — C'est une félicité qui vous était bien due, madame.

(Un moment de silence.)

Quelle singulière chose que la vie! Voilà deux êtres, vous et moi, madame, qui nous rencontrons au printemps de l'âge et qui, séparés pendant près de trente ans, et après des fortunes diverses, nous retrouvons dans une situation tout à fait analogue... Ne pensez-vous pas que ces jeux du sort sont fort extraordinaires?

MADAME ESTÈVE. — Sans doute, ils le sont,... mais ne sommes-nous pas dans ces jeux pour une part plus grande qu'on ne l'imagine? N'aidons-nous pas le sort nous-mêmes à faire notre bonheur et notre malheur?

SINCLAIR. — Je ne dis pas le contraire.

MADAME ESTÈVE. — Nos déterminations n'en-

gendrent-elles pas souvent une série d'actes dont nous ne sommes plus les maîtres?

SINCLAIR. — Hélas! j'en suis un triste exemple.

MADAME ESTÈVE. — Vous, monsieur!

SINCLAIR.— Oui, madame,... oserai-je vous raconter le fait,... me le permettez-vous?

MADAME ESTÈVE. — Mais certainement.

SINCLAIR. — Eh bien, madame, il y a plus d'une vingtaine d'années, à Paris, pendant mes études de médecine, je devins fort épris d'une charmante jeune personne, pleine de grâce, de sensibilité et de raison, adorable, en un mot, puis tout à coup je quittai la France par des motifs impérieux, mais avec la ferme volonté d'y revenir, et cependant...

MADAME ESTÈVE, *à mi-voix et baissant les yeux.* — Vous ne revîntes pas.

SINCLAIR. — Hélas! non, je ne revins pas,...: je m'attachai même aux lieux où j'étais par des liens invincibles.

MADAME ESTÈVE. — C'est que vous n'aimiez pas réellement la personne que vous aviez quittée.

SINCLAIR. — Oh si! madame, je l'aimais et de toute mon âme. Mais, comme vous le disiez tout à l'heure, il est des situations qui vous maîtrisent et qui anéantissent toute volonté... Mon père était fort gêné dans ses affaires quand il me rappela à Bourbon. Il trouva heureusement un associé qui, par une forte mise de fonds, le sauva de la ruine. Cet associé avait une fille unique, et mon père, en reconnaissance de l'éminent service rendu et pour satisfaire à ses désirs, me contraignit à l'épouser... Vingt fois je fus tenté de me sauver de l'île, mais la désolation de mon père, la crainte d'une brouille avec

son ami, la perspective d'un nouvel embarras de fortune se représentaient à mes yeux et me fermaient la route. Il fallut donc renoncer à l'espoir d'un bonheur choisi, dépouiller mon avenir de tous ses rêves et enfin donner mon nom et ma main à une jeune fille honorable sans doute, mais qui ne possédait pas mon cœur.

MADAME ESTÈVE, *lentement.* — Et celle qui le possédait,... si elle vous aima...

SINCLAIR. — Si elle m'aima! Je n'en fus, hélas! jamais bien certain, mais enfin, si elle m'aima, elle dut beaucoup souffrir. Elle dut même me mépriser et me maudire, car ne pouvant connaître les motifs de mon absence, de ma fuite,... elle dut les attribuer à la légèreté et à l'inconstance. Aussi eut-elle grandement raison d'accorder sa main à une personne plus digne d'elle,... mais elle fut bien vengée.

MADAME ESTÈVE. — Comment?

SINCLAIR. — Par mes angoisses d'abord et ensuite par une incurable tristesse.

MADAME ESTÈVE. — Est-il possible?

SINCLAIR. — Oui, madame. La jeune fille que j'épousai était douce, aimante, elle me donna un fils et s'efforça de me rendre l'existence aussi agréable qu'elle put. Eh bien, malgré l'opulence, une habitation sous le plus beau ciel du monde, au sein d'une famille charmante, je n'étais pas heureux.

MADAME ESTÈVE. — Vous n'étiez pas heureux!

SINCLAIR. — Non, madame, l'image d'une autre personne me poursuivait sans cesse et je puis dire qu'elle ne m'a jamais quitté!

MADAME ESTÈVE, *un peu émue.* — Je croyais que

les hommes se consolaient plus facilement des peines du cœur.

SINCLAIR. — Il y en a, cela se voit, que les affaires, l'ambition, la légèreté de caractère guérissent bientôt des souffrances d'un amour manqué ou trompé, mais il y en a d'autres aussi qui ne peuvent jamais s'arracher du cœur le trait qui les a une fois frappés, et qui les suit même dans la tombe.

MADAME ESTÈVE. — Et vous seriez de ce nombre?

SINCLAIR. — Hélas! oui, madame.

MADAME ESTÈVE. — Je vous plains, monsieur.

SINCLAIR. — Oh! oui, madame, je suis bien à plaindre.

MADAME ESTÈVE. — Mais êtes-vous incurable?

SINCLAIR. — Incurable! je ne le pense pas, je ne crois même plus l'être depuis que je suis en France, depuis surtout que j'entends de si bonnes paroles sortir d'une bouche...

MADAME ESTÈVE. — Qui n'en saurait avoir d'autres à votre égard, monsieur.

SINCLAIR. — Je n'en doute pas et je vous en remercie. Quelle plus grande preuve de bienveillance en effet que celle d'écouter si patiemment les discours d'un pauvre cerveau tel que le mien,... car, bien que l'âge ait blanchi mon front, l'exaltation ne l'a pas abandonné.

MADAME ESTÈVE. — De fait, vous êtes toujours comme je vous ai connu, un vrai fils du soleil.

SINCLAIR. — Une tête volcanique, n'est-ce pas?

MADAME ESTÈVE. — Peut-être,.. mais elle se calmera sous notre ciel tempéré et dans le milieu de notre vie positive.

SINCLAIR. — Vous croyez...

MADAME ESTÈVE. — Oh! j'en suis sûre... Ne me disiez-vous pas que votre intention est de vous fixer à Paris?

SINCLAIR. — Oui, madame, après la mort de mon père j'ai liquidé mes affaires et laissé ma plantation à mon fils... Il est parfaitement en état de se conduire, et, attaché au sol natal par une jeune femme qu'il aime et une enfant qu'il adore, il n'a plus aucun besoin de moi; il peut se passer des avis paternels. Je compte donc vivre à Paris assez longtemps, peut-être le reste de ma vie, dans les douces occupations de la science et dans l'intimité des quelques personnes qui voudront bien me recevoir et me supporter.

MADAME ESTÈVE. — Le dernier mot est de trop.

SINCLAIR. — Hélas! non, je me connais.

MADAME ESTÈVE. — Et où comptez-vous demeurer?

SINCLAIR. — Dans ce quartier ou ses environs, le moins loin de vous, s'il est possible.

MADAME ESTÈVE. — C'est beaucoup trop d'amabilité pour moi, c'est m'attribuer un mérite d'attraction que je n'ai pas.

SINCLAIR (*s'animant*). — Ah! si, madame, vous le possédez, et plus que vous ne le pensez... Veuillez toutefois ne voir dans mes paroles que l'expression de la joie que je ressens de votre bon accueil et du désir que j'ai qu'il me soit toujours accordé... Sans lui, sais-je ce que je deviendrai?

MADAME ESTÈVE. — En vérité!

SINCLAIR. — En toute vérité! Et pourquoi ne l'avouerai-je pas? Lorsque je quittai la colonie, votre souvenir était l'étoile qui scintillait devant mes yeux. Vous étiez mon but, mon espérance. Si cette

espérance eût été trompée, si vous eussiez été perdue à jamais pour moi, j'aurais repris douloureusement et silencieusement la route des Indes. Mais maintenant que votre douce présence est venue ranimer mon cœur, que votre charmante parole a rejeté dans l'ombre les tristesses de mon passé, ne plus vous voir et vous entendre serait pour moi, croyez-le bien, le tourment de mes derniers jours.

MADAME ESTÈVE (*avec émotion*). — Rassurez-vous, monsieur,... et puisque le calme de votre vie tient à si peu de chose, nous ferons tout notre possible pour ne point vous le ravir.

SINCLAIR. — Que vous êtes bonne ! toujours indulgente, toujours la même !...

(Il saisit une des mains de Mme Estève et la porte à ses lèvres.)

MADAME ESTÈVE. — Et vous, toujours bien fou.

SINCLAIR (*s'exaltant de plus en plus*). — Non, laissez-moi, madame, vous remercier avec effusion de votre bienveillante réception... Pouvais-je espérer autant ? Après une fuite si rapide, une si longue absence, un mutisme si complet, après tant de lâcheté, il faut le dire, car j'ai été lâche, lâche de cœur, la plus abominable lâcheté, retrouver sur vos lèvres des paroles d'une si grande bonté, c'est une félicité dont je ne louerai jamais assez le ciel ! Grâce à vous, un poids de moins est sur ma vie, grâce à vous la mélancolie profonde qui l'enveloppait va se dissiper, et si votre indulgence continue à être pour moi ce qu'elle est aujourd'hui, je reprendrai les rêves de mes premières années, je ne croirai pas même que le temps ait marché...

MADAME ESTÈVE. — Hélas ! les illusions, pas plus

que les réalités, n'arrêtent le terrible vieillard dans sa course. (*On sonne.*) Entendez-vous ce coup de sonnette ?

SINCLAIR. — Certainement, madame.

MADAME ESTÈVE. — Eh bien, il me rappelle que le temps n'a pas été plus immobile pour moi que pour d'autres... Je ne m'en plains pas, car il m'amène ma charmante fille qui vient, selon son habitude de tous les jours, me visiter avec son cher petit garçon.

SINCLAIR. — Je me retire.

MADAME ESTÈVE. — Non, restez.... Je serai charmée de vous présenter à ma fille... En la voyant, peut-être retrouverez-vous, et mieux qu'elle n'était, Mlle Herbelin.

SINCLAIR. — Oh ! mieux, madame, ce n'est pas possible.

SCÈNE IV

JOSEPH, *annonçant.* — Madame de Lucay.

MADAME DE LUCAY. — Bonjour, ma mère, comment te portes-tu ?

MADAME ESTÈVE. — Doucement, et toi, et ton enfant ?

MADAME DE LUCAY. — Nous allons très bien, le petit est à la promenade.

(Elles s'embrassent.)

MADAME ESTÈVE. — Ma fille, je te présente M. Charles Sinclair, un de mes plus anciens amis.

MADAME DE LUCAY, *saluant.* — Monsieur.

SINCLAIR, *saluant.* — Madame.

MADAME ESTÈVE. — Monsieur est un riche planteur qui arrive de Bourbon où il était allé résider il y a trente ans et d'où il n'était pas revenu.

SINCLAIR. — Mais où il s'était toujours souvenu des bontés de votre famille, madame.

MADAME DE LUCAY. — Se souvenir trente ans,... c'est bien beau, ma mère !

MADAME ESTÈVE. — Oui, mon entant, surtout de nos jours, où tout passe si vite.

MADAME DE LUCAY. — N'y a-t-il pas un proverbe qui dit que se souvenir c'est toujours aimer.

SINCLAIR. — Certainement, madame, et, pour ma part, j'en garantis la vérité.

MADAME ESTÈVE. — Eh bien, cher monsieur, puisque vous nous avez toujours gardé au cœur de l'amitié, veuillez nous en donner une nouvelle preuve.

SINCLAIR. — Je suis tout à vos ordres, madame.

MADAME ESTÈVE. — C'est de venir dîner dimanche prochain ici avec mes enfants. Je vous présenterai à mon gendre, qui sera heureux de faire votre connaissance.

SINCLAIR. — Madame, comptez sur moi.

MADAME ESTÈVE. — A dimanche donc, à six heures.

SINCLAIR. — Au revoir, madame, et vous, madame, veuillez agréer mes saluts respectueux.

(Il salue et s'éloigne.)

SCÈNE V

MADAME DE LUCAY. — Il est bien, ce monsieur.

MADAME ESTÈVE. — Tu trouves ?

MADAME DE LUCAY. — Oui, très bien de façons et encore de figure.

MADAME ESTÈVE. — Il est pourtant de mon âge.

MADAME DE LUCAY. — De ton âge, oh non!... tu es bien plus jeune.

MADAME ESTÈVE. — De fort peu d'années,... son père était un ami du mien; ton grand-père l'aimait beaucoup et le dirigeait dans ses études.

MADAME DE LUCAY. — Il a été médecin?

MADAME ESTÈVE. — Je ne sais... Il avait travaillé pour l'être; puis de graves affaires l'ont détourné de cette carrière,... mais passons dans ma chambre,... je te conterai cela.

MADAME DE LUCAY, *se levant et entrant dans la chambre.* — Oui, tu me conteras cela.

MADAME ESTÈVE, *à part et en la suivant.* — Oh! les revenants, les revenants!... qu'ils feraient bien de rester toujours dans l'autre monde!



ESQUISSES

ET SUJETS DE COMPOSITIONS

1850 A 1880

> Je m'égaie en fantaisies et en songes pour détourner par ruse le chagrin de la vieillesse.
>
> MONTAIGNE.

LA FOLIE DU GRAND EMPEREUR

Pétrarque, dans un voyage qu'il fit en Flandre, y recueillit cette singulière légende au sujet de Charlemagne. Ce prince fut surpris par l'amour au point de négliger le soin de son gouvernement. Sa maîtresse meurt à Aix-la-Chapelle, mais son amour ne meurt pas. Il adore encore les restes inanimés de l'objet de sa passion, il couvre de riches étoffes et de pierres précieuses le corps de cette femme, veut la réchauffer par ses tendres caresses, ses baisers brûlants, et ne peut la quitter.

Cependant, l'évêque de Cologne, célébrant la messe, entend une voix qui lui dit : la cause de la folie de l'Empereur est sous la langue de la morte. Le prélat saisit un instant où le prince avait quitté son appartement, trouve, en effet, un anneau à l'endroit indiqué et s'en empare. L'Empereur bientôt revenu, recule d'horreur à la vue du cadavre qui l'attirait; mais sa passion change d'objet, et il ne peut plus se passer du prélat, le comble d'amitiés et l'accable tellement de faveurs que l'évêque fatigué, harassé de cet excès de bienveillance et lui préférant le repos, jette l'anneau fatal dans un marais voisin de la ville. Le charme opère encore. Charlemagne fait bâtir en ce lieu, sur pilotis, une église et un palais. Il y passe sa vie, il y veut être enterré

et ordonne que ses successeurs y recevront à l'avenir la couronne impériale. Quelle moralité tirer de cette légende, si ce n'est que l'amour est une possession souvent diabolique et qu'il faut s'en garer, surtout au dernier âge.

LE BUCHERON ET L'ARBRE

Il est arrivé de loin, le vieux coupeur de bois ! Le soleil était chaud... Fatigué de sa course, il s'étend sous l'ombre de l'arbre qu'il compte abattre. Quand il s'est bien reposé, il prend sa cognée et se met à l'ouvrage. L'arbre tremble, gémit et, au moment où il tombe sous les coups redoublés du bûcheron, il s'écrie : O homme ! tu me tues et je te protège ; apprends de moi, en mourant, ton devoir, le devoir céleste : rendre le bien à qui vous fait du mal.

LA HARPE DU PARIA

Un jour le grand Vallouvar de la caste des Parias, mais excellent musicien, se présente à la porte d'une ville de Brahmes. La nuit tombe, il est las, il a be-

soin d'un gîte; on lui refuse l'hospitalité. Alors il prend sa harpe et en tire des sons si mélodieux que la porte toute fascinée s'ouvre d'elle-même.

L'esprit de Dieu souffle où il veut, et le plus humble des hommes, quand il le possède, égale en force et en puissance les plus élevés et les plus glorieux.

LA CHARITÉ INDIENNE

Le solitaire est assis devant la porte de sa hutte à l'ombre du soleil de plomb qui brûle le désert. Ses jambes sont repliées sous son corps, ses mains croisées sur ses genoux et ses yeux baissés regardent fixement le milieu de son ventre. Il est depuis le lever du jour plongé dans une profonde méditation.

Ah ! quand viendra pour lui l'heure de la délivrance, quand, débarrassé des liens de la chair et des soins du corps pourra-t-il entrer dans l'air de la vie supérieure, dans cette existence qui ressemble à celle de l'être infini, goûter enfin les délices du Nirvana? O Bouddha,sept fois saint, inspire-moi les vertus qui font arriver les mortels à cet état bienheureux !

A peine a-t-il mentalement exhalé ce souhait qu'un rugissement de bête féroce se fait entendre près de lui; il lève les yeux et voit tomber d'un bond près de lui une jeune tigresse.

La bête a l'œil en feu, le poil hirsute, les flancs amaigris; elle porte à la gueule un petit gémissant qu'elle jette au pied du solitaire.

Le saint homme comprend que c'est une bête affamée, aux mamelles vides et pendantes, et qui, faute d'aliment, ne peut nourrir son enfant et va mourir peut-être avec lui.

Alors l'esprit de charité s'empare de son âme : loin de se retirer dans sa hutte, il reste en place, étend son bras nu vers l'animal et le laisse dévorer sans pousser un cri.

Il abandonne non seulement son bras, mais aussi tout son corps, et bientôt il reçoit le prix de sa grande charité, son entrée dans la mort.

La vie d'un *être*, quoique inférieur, était en péril; il a donné la sienne pour elle.

LA ROSE ARTIFICIELLE

Dans un riche salon, à la campagne, un beau vase de Chine contient, sur une table, un bouquet de jolies fleurs, ouvrage des jeunes filles du logis. Au milieu d'elles brille une magnifique rose également en fine mousseline, mais si bien faite, qu'on la prend souvent pour une fleur véritable.

Un matin, un jeune hôte de la maison entre et voit un superbe papillon couché, les ailes étendues, sur le calice de la rose. Il s'en approche, mais le papil-

lon ne bouge pas ; il le saisit, mais il ne prend qu'un insecte mort.— Ah ! dit-il, tu t'y es trompé, toi aussi, pauvre bête ! tu as prodigué tes caresses et ta vie à une fleur insensible et factice. — Hélas ! ton fait est celui de bien des cœurs brisés.

UN PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR

ESQUISSE

L'instinct des masses et des ignorants traduit souvent mieux que les philosophes les plus sagaces et les plus instruits le rôle des hommes devant les nécessités de la vie physique et morale. Sans avoir jamais lu Épictète ou l'Imitation, l'homme du peuple atteint souvent par sa réflexion naïve la règle de conduite sous la verge du mal et de la douleur, et l'exprime d'une manière énergique et brève.

J'ai depuis trente ans pour jardinier un brave homme qui se nomme ou que l'on nomme le père Miraut : ce brave homme a plus de quatre-vingts ans, et, sec et vigoureux, il travaille toujours avec ardeur et ponctualité. Toute sa vie se résume dans ces quatre mots « *travail de la terre* ». Pendant soixante ans, il n'a pas fait autre chose, et n'a point ambitionné de faire autre chose que de bécher, tailler, planter, écussonner, arroser, fumer le sol, semer, arracher les mauvaises herbes et le bois

mort. Pendant ce long travail il s'est marié, a eu femme, enfants, les a élevés, les a soutenus, et quand la mort les lui a enlevés, il n'en a pas perdu son calme et son sang-froid, disant à ceux qui le plaignaient et le voulaient consoler : « Que voulez-vous, monsieur ou madame, *c'est comme ça, faut ben !* » Et il reprenait sa bêche et ses râteaux. *C'est comme ça, faut ben :* jamais en tout événement, toute calamité, soit publique, soit privée, on n'entendit sortir de sa bouche d'autres paroles.

C'est comme ça, voulait dire, dans sa pensée : nous sommes sous la main d'une puissance infinie et dont nous ne pouvons pas éviter ou réformer les arrêts souverains ; nous sommes trop peu de chose pour lutter avec elle : *c'est comme ça.* Quant aux deux autres mots, *faut ben!* c'était l'expression de la plus complète soumission et résignation. Le *faut ben* équivalait pour lui à toutes les belles paroles de l'Évangile et de la philosophie stoïcienne. Point de soupirs, de regrets ; point de plaintes et d'imprécations contre le sort. Il faisait partie d'une machine où il se sentait le plus faible, et, au lieu de s'épuiser en paroles, il se remettait à vivre de son mieux tout le temps que Dieu voulait bien lui accorder encore.

Il ne m'étonnerait pas que lorsque l'heure fatale viendra sonner pour lui, il ne dît à ceux qui s'empresseront autour de son lit : *Que voulez-vous, c'est comme ça, faut ben!* Et il trépassera aussi tranquillement qu'un homme qui s'endort.

UNE MALICE D'ANIMAL

J'ai entendu parler dans les Vosges d'un renard qui dévorait toutes les volailles de cinq ou six fermes à une lieue à la ronde sans jamais toucher à celles de la ferme auprès de laquelle il avait placé son gîte. Il fut pris ; mais on fut longtemps sans le dépister. Qui pouvait se douter qu'il fût là ?

Voilà un trait d'astuce vraiment digne de l'homme et qu'il faut ajouter à tous les faits de raisonnement chez les animaux, déjà jetés au nez de Descartes.

Les bêtes ne sont pas si bêtes qu'on le pense.

LE LIERRE ET LE VIEUX CHÊNE

Je meurs où je m'attache, c'est ma devise, dit le lierre, et il enlace de ses rameaux nerveux et pressés le fût et les branches de l'arbre qui décline. Cependant, loin de lui être profitable et de le soutenir, il l'accable, le prive d'air et l'étouffe.

Les faux amis font de même et ne parlent pas autrement.

LE LIS DES EAUX

Dans la belle saison des amours, le lis s'élève à la surface des ondes pour y rencontrer la fleur qu'il doit féconder. Il aspire quelques moments les feux de la lumière, puis, le divin mystère accompli, il se retire doucement de la scène du monde et rentre silencieusement dans le fond de l'abîme.

SUJET DE TABLEAU ANTIQUE

INTÉRIEUR D'UNE MAISON A SPARTE

Une jeune mère lacédémonienne berce ses deux enfants jumeaux couchés dans un vaste bouclier posé à terre. Tandis qu'elle file et chante, son pied imprime un doux mouvement au lit de bronze où dorment les petits enfants, les bras enlacés.

UN SUJET DE TABLEAU SATIRIQUE

Si l'on avait l'énergie d'un Michel-Ange ou d'un Léonard, il y aurait un sombre tableau à faire des erreurs de la médecine. On verrait étendu sur un lit un homme embrassé par la Douleur, harpie hideuse enroulée autour de son corps et le déchirant de ses doigts crochus; puis l'Esculape, un bandeau sur les yeux et un bâton à la main, cherchant à en frapper le monstre et n'atteignant que le malade.

L'angoisse de l'homme, l'œil plein d'espérance, tourné vers le médecin, puis la tête ironique de la Douleur voyant tomber la main de l'aveugle sur le corps de l'homme et non sur le sien, serait certainement digne d'exercer un pinceau expressif et terrible.

SUJET D'UN TABLEAU DE LA RENAISSANCE

Le vieux Michel-Ange est au lit de mort de son amie, la princesse Victoria Colonna. L'illustre

femme est étendue sur sa couche, sans vie et sans mouvement, et le grand artiste, un genou en terre, soulève sa main inerte et la baise respectueusement.

UN CHARMANT SUJET DE TABLEAU ANTIQUE

Alcibiade entre au banquet de Platon, les bras sur les épaules de deux jolies joueuses de flûte qui le soutiennent : il a la tête couronnée de violettes et le corps à demi vêtu d'un long manteau de laine fine. Socrate pérore au milieu des convives et s'arrête un moment pour lui faire signe de la main qu'il est le bienvenu.

SUJET DE TABLEAU MODERNE GENRE HOLLANDAIS

VISITE DU POÈTE VENDEL A MARIE TESSELSCHADE

La jeune veuve aimée de Vendel, le grand poète, est assise auprès d'une fenêtre entr'ouverte au bord

de laquelle est un vase de fleurs; devant elle. s'allonge une table recouverte d'un riche tapis et où sont posées des plumes, des feuilles de papier et une écritoire. Elle tient entre ses bras sa petite fille, Marie Krambak, jolie enfant de sept ans. Vendel est un peu plus loin, assis dans un grand fauteuil sculpté et le bras posé sur la table... C'est une figure grave, d'une cinquantaine d'années, un peu amaigrie et avec quelques cheveux blancs. Il est entièrement vêtu de noir.

Il semble que l'on entende ce bout de conversation :

TESSELSCHADE. — Voilà maintenant la tâche de ma vie : ma chère enfant, et j'espère, avec la grâce de Dieu, arriver à l'élever dignement. Elle aura tous mes instants, tous mes soins afin qu'elle ait une compensation à la mort de son père.

VENDEL. — Excellente résolution, Eusébie ; et les amis ?

TESSELSCHADE. — Pour eux cordiale et sincère affection, qui ne se démentira jamais....

Vendel et Marie Tesselschade restèrent tous les deux dans le veuvage jusqu'à la fin de leurs jours, mais unis par les liens d'une vive et noble amitié.

LE COMTE DE LAËRTES

SUJET DE NOUVELLE

C'était un jeune gentilhomme arrogant, débauché, duelliste et incroyant. Un jour ennuyé, errant aux extrémités de la ville, il passe devant la porte d'une pauvre maison d'ouvriers. Dans l'allée étroite était exposé sur un tréteau la bière à peine recouverte d'une jeune fille qui venait de mourir. Il n'y avait personne pour la garder. Il entre et reste quelque temps en contemplation devant cet humble cercueil. Alors, sans trop savoir pourquoi, il sent une larme mouiller sa paupière; il prend le rameau de buis qui trempait dans une assiette et fait avec l'eau bénite un signe de croix sur le corps de la jeune morte,... puis il s'éloigne tout ému et tout rêveur. De ce jour un grand changement s'opère en lui, et il devient tout le contraire de ce qu'il était. Ses manières, son ton, ses vêtements se sont modifiés dans le sens d'une parfaite modestie; sa voix même est devenue singulièrement douce. Il rompt avec ses maîtresses, ses amis et leurs plaisirs; il refuse de se battre après une grossière insulte, paie toutes ses dettes et passe en Italie, où il entre dans un couvent de Barnabites. Là, il fait ses études cléricales, reçoit les ordres et se rend ensuite en Crimée

pour soigner les malades dans les hôpitaux. Partout il est signalé comme un modèle de douceur, de bonté et de courage; enfin il termine ses jours prématurément mais saintement dans la fatale expédition de Dobruscha, auprès du lit d'un vieil officier atteint de l'épidémie cholérique.

Qui aurait jamais pu reconnaître en lui le turbulent, l'audacieux, le libertin Laërtes, devenu une humble, bonne et douce sœur de charité!.... Qui sait?.... peut-être l'âme de la jeune morte du faubourg St-Marcel, flottante autour de sa bière, avait-elle passé en lui.

LE SCULPTEUR ET LA STATUE

Polyclète est monté sur le socle où se dresse la déesse de l'Amour et vient de lui briser un bras d'un coup de marteau.

LA STATUE. — Pourquoi me brises-tu, Polyclète, moi, l'enfant de tes veilles et de ton habile ciseau?

LE SCULPTEUR. — O Cypris! parce que tu ne réponds pas à ma pensée.

LA STATUE. — Ne suis-je pas une fidèle image de la nature féminine, ne suis-je pas belle?

LE SCULPTEUR. — Oui, tu es vivante, tu es belle, mais humaine, et je te veux divine.

LES DEUX CHEMINS

A côté l'un de l'autre ils s'allongent sur la terre. L'un est une rivière et l'autre une voie ferrée. L'une marche doucement au milieu d'une belle rangée d'arbres et reflétant dans la pureté de ses eaux la verdure de ses bords et l'azur du ciel; l'autre est un plan sablonneux, sec et aride, souvent encaissé dans le sol, souvent même s'engouffrant sous terre et sur lequel une force terrible, bruyante comme un tonnerre, vous pousse et vous emporte. Avec l'un on arrive lentement mais sûrement à son but; avec l'autre on atteint en quelques bonds le terme de ses désirs, mais on court sans rien voir, et au péril même de ses jours. Et pourtant c'est ce dernier chemin qui l'emporte dans l'estime des hommes, car il est le plus en rapport avec la fièvre qui les dévore.

Hélas! dans un si court espace de temps que celui où s'écoule notre existence, est-il besoin de vivre si vite?

LES DEUX NUAGES

Deux nuages se rencontrènt dans les champs de l'espace; l'un a la blancheur des lis et des neiges

immaculées des montagnes, l'autre est d'une couleur rouge sombre comme la rouille, ou la fumée qui sort d'une forge et des tuyaux d'une usine.

— D'où viens-tu, mon frère, dit le noir nuage?

— Des hauteurs du ciel, répond le nuage blanc, je descends porter à la terre la fraîcheur de mes eaux et de salubres éléments de fécondité. Et toi, où vas-tu?

— Moi, je monte chargé des vapeurs infectes des cités, et, tout puant de l'émanation morbide des détritus humains, épurer mes flancs aux feux d'un soleil sans voiles et à l'air vivifiant des altitudes, pour redevenir après pur et blanc comme toi et rendre à la nature le bienfait d'une pluie saine.

— Bon voyage, mon frère, et prompt retour! C'est d'en haut que toujours sort le bien. Que deviendrait la terre sans le ciel?

JEAN MODAS

ESQUISSE

C'était un homme d'une stature colossale, avec des mains et des pieds énormes, un véritable paysan des montagnes du Rouergue. Il était simple maître d'étude dans une pension assez connue de Paris, l'institution Verdeau.

Très fort en latin et en histoire, il en savait assez pour qu'on le mît au-dessus de tous les professeurs

de la maison. Les élèves le redoutaient et l'estimaient; jamais on ne tenta contre lui une de ces cruelles plaisanteries que les enfants se permettent envers les malheureux jeunes gens obligés de surveiller des classes pour subvenir aux dépenses de leur instruction dans l'étude du droit et de la médecine. Du reste, il n'abusait jamais de sa force envers eux; il les traitait rudement en paroles, mais avec justice. Les jours de sortie, il allait se promener sur les boulevards extérieurs ou aux barrières un livre à la main, dînait dans une gargote et rentrait ponctuellement aux heures voulues. On ne lui connaissait ni parents, ni amis. Il avait seulement de la bienveillance pour un ou deux de ses collègues. Il tenait en grand mépris les hommes, les appelait généralement des *cucurbites vides*, et quant aux femmes, elles lui étaient un sujet intarissable de moqueries dédaigneuses; ce n'étaient que des poupées fardées et qui *n'avaient que du son à la place du cœur*. Avait-il une religion? On ne le vit jamais à l'église que pour y conduire les élèves. Sa philosophie ressemblait assez à un stoïcisme humoristique. Foncièrement honnête, on n'avait à lui reprocher que de prendre quelquefois un petit verre de vin de trop, et même ne le trouva-t-on un peu monté que deux ou trois fois. Il ne sortait jamais de l'institution Verdeau. Pendant quarante ans *il fut pion*, et ne voulut pas être autre chose. Ami de l'ordre, il prit les armes en 1848 et se battit avec la troupe contre les socialistes. Il était d'une santé robuste; cependant, dans le haut de son âge, il fut affecté d'une hernie qu'il ne voulut jamais soigner. Un jour, en lisant un article du *Charivari*, il partit

d'un tel éclat de rire que sa hernie s'étrangla. A ses derniers instants on voulut lui faire faire un testament, car il avait quelque fortune à laquelle il ne touchait pas parce que, dans sa pensée, la source en était illégitime ; mais le temps manqua. Cette fortune, il l'eût laissée à un de ses collègues de la pension dont il aimait la compagnie. Elle retourna entièrement à l'État et se fondit dans la grande bourse commune, comme son possesseur qui, retournant à la terre, s'y absorba sans que personne se soit aperçu de sa venue et de sa disparition.

LE PREMIER PAS

Entendez-vous sur le parquet sonner un bruit de petits pieds? On dirait une souris qui trottine, ou un petit chat qui galope apès une boule de papier.

Mais non, ce n'est ni un chaton qui joue, ni une souris qui se promène, c'est un baby qui pouvant se tenir debout use de ses forces et court, la joie aux yeux et le rire sur les lèvres. Il va, il vient, passe de chambre en chambre, tourne et retourne, et fait claquer ses petits souliers comme le tic-tac d'un moulinet lointain ou le balancier d'une horloge; et ce bruit retentit doucement au cœur de sa mère, qui travaille silencieusement au coin du feu et qui de temps en temps s'écrie : Enfant, ne va pas si vite! enfant, prends garde de tomber!

O mère, tranquillise-toi ! la chute de ton mignon n'est pas encore à craindre; il est si près du sol que, s'il tombe, il se relèvera bien vite, et les petits pieds recommenceront de plus belle leurs mille tours.

Ah ! malheureux celui qui n'a jamais entendu, même une fois dans sa vie, le bruit des pas de l'enfance, ou qui, l'ayant entendu, n'a pas senti son cœur en défaillir d'aise ou de crainte !

L'OISEAU ET L'EAU BLEUE

Un petit moineau voit du haut d'un toit de Paris un baquet plein d'eau au milieu d'une cour. Le ciel clair y peignait son azur. Le pauvre petit, croyant peut-être y trouver un coin du ciel, s'y précipite à tire-d'aile et s'y noie... Hélas! ce ciel n'était pas le vrai, ni celui d'en haut. La mort lui a donné le véritable.

L'ANNEAU DE GYGÈS

Gygès, au dire de Platon, était un jeune berger au service d'un roi de Lydie, nommé Candaule. —

Après un grand orage où la terre avait éprouvé de violentes secousses, il aperçut avec une grande surprise une profonde excavation dans le champ où il faisait paître ses troupeaux; il y descendit et vit entre autres choses extraordinaires, un cheval d'airain creux et percé, à ses flancs, de petites fenêtres à travers lesquelles, passant la tête, il aperçut dans l'intérieur un cadavre en apparence plus qu'humain qui n'avait d'autre ornement qu'un anneau d'or à la main. Gygès prit cet anneau et se retira.

C'était la coutume des bergers de s'assembler tous les mois pour envoyer l'un d'eux rendre compte au roi de l'état des troupeaux. Le jour de l'assemblée venu, Gygès s'y rendit et s'assit parmi les bergers avec son anneau. Or, il arriva qu'ayant tourné par hasard le chaton en dedans, il devint aussitôt invisible à ses voisins, et l'on parla de lui comme d'un absent. Étonné, il toucha son anneau, ramena le chaton en dehors et redevint visible. Ce prodige éveilla son attention. Il voulut savoir s'il devait l'attribuer à une vertu de l'anneau; des expériences réitérées lui prouvèrent qu'il devenait invisible quand la bague était tournée en dedans et visible quand elle était tournée en dehors. Alors, certain du pouvoir dont il était maître, il parvint à se faire nommer parmi les bergers envoyés vers le roi. Son esprit, sa jeunesse, sa beauté le firent bien venir auprès du souverain. Il vit la reine, en fut épris et la séduisit, puis, marchant de crime en crime, il s'entendit avec elle pour tuer le roi, l'immola et s'empara du trône.

Quel enseignement, demandera-t-on, le grand philosophe a-t-il voulu tirer de cette étrange histoire?

Le voici : *C'est que l'âme humaine a besoin d'être contenue par une loi supérieure.* — Platon suppose que si l'on donne deux anneaux magiques pareils à celui de Gygès à deux hommes, l'un méchant et l'autre bon, le méchant ne manquera pas de s'en servir pour la satisfaction de ses désirs égoïstes, et le bon finira, quelle que soit son heureuse nature, par tomber dans le mal et commettre des injustices. Le don d'invisibilité assurant l'impunité, *pas vu, pas pris, pas pendu*, dit le peuple, deviendrait la protection du malfaiteur et l'encouragement au mal... Il faut donc qu'il y ait un observateur qui puisse saisir tous les faits, sonder les consciences et remettre les choses dans l'ordre. Or, ce qui échappe à l'œil humain ne saurait échapper à l'œil plus perçant de Dieu. De là point de morale faite et défaite au gré des passions de l'homme, en un mot, point de *morale indépendante* de l'*Être* qui en est l'idéal suprême.

DANS UNE SOIRÉE

Le concert fini, la maitresse de la maison prend son album et demande gracieusement à un jeune homme, beau, pimpant, plein de santé et de force, de vouloir bien y inscrire une pensée. Celui-ci s'arme d'une plume et trace un peu crûment ces mots : *Vivre, c'est jouir*. Elle passe ensuite l'album à un vieux monsieur à cheveux blancs, voûté et tousso-

tant, qui d'une main tremblante écrit à son tour : *Vivre, c'est souffrir.* — Et tous deux ont raison.

LA LIBERTÉ

Son image est partout au ciel et sur la terre :
C'est le front noble et pur que nul remords n'altère,
Et l'œil qui sans cligner contemple le soleil ;
C'est le lion errant sur le sable vermeil,
La course du poisson sous les ondes marines,
Le carreau rutilant des foudres serpentines,
Dans l'azur étoilé l'astre aux longs crins de feu :
C'est le flot, c'est le vent, c'est l'infini, c'est Dieu.

LE TONNEAU DE RÉGULUS

Lorsque le fier Romain, lié par sa parole,
A Carthage revint dégager son serment,
Dans sa haine sauvage et sa cruauté folle
Carthage le frappa d'un atroce tourment.

Elle enferma son corps plein d'une âme divine
Dans un tonneau bardé de mille clous de fer.
Et fit rouler du haut d'une longue colline
Cet engin meurtrier inventé par l'enfer.

O grand cœur! rare fut ton dévouement sublime,
Mais ton supplice moins. — Du sort triste victime,
L'homme a sa chair en proie à des maux infinis :
Elle roule toujours criante au sein des choses;
Et dans cette prison où les Dieux nous ont mis,
Nous vivons sur des clous bien plus que sur des roses.

IDYLLE

—

ELLE.

Veux-tu mes lèvres?

LUI.

Non, tes yeux.

ELLE.

Pourquoi?

LUI.

C'est qu'ils sont soucieux,
Et qu'en les baisant je préfère
Au miel le plus doux de la terre
Boire tes pleurs, perles des cieux.

LA ROSE TOMBÉE

D'où venait-elle? Avait-elle glissé du bouquet d'une jeune femme au pas trop précipité? Je ne sais; mais elle gisait, fraiche et glorieuse encore, dans la boue noire d'un trottoir humide. Pauvre fleur! J'eus un moment pitié d'elle et déjà je me baissais pour la ramasser quand une fausse honte me prit; la crainte du ridicule m'arrêta et je m'en fus laissant la belle rose finir son destin sous les pieds du premier passant insouciant ou affairé.

C'est ainsi, bien souvent par le monde, qu'une jeune âme déchue meurt prématurément dans le mal, faute d'une parole miséricordieuse et d'une main courageuse pour la relever et lui faire noblement terminer sa vie.

LES CAMARADES DE ROUTE

La Providence, en bonne mère,
A tout mortel donna deux compagnons sur terre
Pour lui faire oublier la charge de ses maux.
Ils ont différent sexe et ne sont pas jumeaux;

Quand l'un s'en va, l'autre s'avance;
L'un regarde la terre et l'autre les lieux hauts:
Le premier est l'Amour, le second l'Espérance.

LE SOLEIL ET LE PASSANT

Un voyageur marchait au soleil couchant. L'astre du jour, en projetant l'ombre de l'homme sur la terre, donnait à son corps les proportions d'un géant; mais, dès qu'il eut disparu, l'homme, réduit à sa petite taille, ne sembla plus qu'un nain et un des plus petits parmi les êtres.

Il en est ainsi de la faveur des princes : votre grandeur naît et s'en va avec elle.

PAR UN TEMPS D'ORAGE

Le tonnerre roulait avec fracas dans les cieux, la pluie tombait à flots par les rues; déjà tout couvert d'eau, je me réfugiai sous la porte d'une maison près des halles. Au fond était une cave obscure éclairée d'un grand feu; on y faisait cuire au four des espèces d'échaudés pour les petits oiseaux, appelés *colif*-

chets. J'entrai comme pour me sécher. Un ouvrier tout suant, noir de fumée et à demi nu, entassait le long du mur des montagnes de ces légers gâteaux Au bout d'une ou deux minutes je me mis à lui demander à qui étaient destinés ces objets. — Aux Parisiens, me répondit-il; demain des courtiers viendront prendre ces tas de colifichets et les répandront dans les divers quartiers de la ville. — Avec quoi fait-on ces gâteaux? —Avec des œufs et de la farine de dernière qualité. Tout ce qui ne se vend pas à la halle comme œufs et farine avariés n'est pas perdu. Ces matières viennent ici et l'on en fabrique des colifichets. — Et les oiseaux? — Oh! cela ne leur fait aucun mal. — Il y en a donc beaucoup à Paris pour nécessiter une pareille production? — Certainement; il y a quelques années nous ne pouvions suffire à la vente; mais aujourd'hui elle a beaucoup diminué. — Pourquoi? — C'est que, depuis la guerre, nous avons tous eu tant à payer que l'ouvrier regarde à avoir des oiseaux en cage. — Mais il y a les bourgeois. — Oh! les bourgeois, fit-il avec un mouvement d'épaule, ça ne vaut pas la peine d'en parler; il n'y a que l'ouvrier pour aimer vraiment les oiseaux...

L'orage avait cessé. Je dis adieu à l'ouvrier en le remerciant de son hospitalité et, en m'en allant, je pensais que ce pauvre garçon qui travaillait tant pour ces charmants petits êtres,lui aussi, devait bien les aimer.



LES DERNIÈRES SALUTATIONS

C'est un acte fort touchant que celui qu'accomplit chaque jour le peuple de Paris à l'égard des morts que l'on emmène à leur dernière demeure. Le bourgeois comme l'ouvrier, la femme comme l'homme, le jeune comme le vieux, tous devant une bière, qu'elle soit portée dans un corbillard ou étendue sous une porte, s'inclinent, se signent, se découvrent.

Il est possible que ce dernier salut ne soit pas très mérité, que le char funéraire ne contienne et n'emporte qu'un mauvais être, un avare, un prodigue, un fripon, ou une marâtre et une impudique, n'importe! les survivants ne voient là qu'un compagnon tombé dans la bataille de la vie, un être humain qui disparaît pour toujours de leurs rangs et qui laisse derrière lui des proches ou des amis, car si mauvais que l'on ait pu être, il y a toujours quelqu'un pour qui on ne l'a pas été.

Je me suis trouvé dans la grande ville au temps désastreux de l'horrible commune. Les enterrements se faisaient alors civilement, car les églises étaient ou fermées ou sans service. L'impiété était souveraine, et cependant les vivants y payaient le même tribut de respect aux morts.

Je concevais les pieuses salutations de la part de

ceux qui croient à l'âme et à une autre vie. Ils honoraient dans la dépouille mortelle la maison délabrée qui abrita un moment l'étincelle céleste. Mais, eux, les irréligieux qui pensaient que tout n'est que matière, quel besoin avaient-ils de saluer un amas de phosphate de chaux et des chairs en putréfaction, d'honorer cette chose sans nom et sans forme, selon le dire du grand évêque de Meaux, qui s'en allait se perdre pour toujours dans la masse des éléments?

Un instinct suprême, supérieur à toutes les subtilités du raisonnement, et persistant malgré les déchéances du sens moral et les égarements des viles passions, les entraînait à cette démonstration pieuse.

Si abruti et si perverti qu'il soit, l'homme ne peut échapper à sa nature. Il se sait faible, fragile et d'une bien courte durée. En voyant disparaître son semblable, il pense à lui-même et se dit : demain ce sera mon tour, et je mérite, en tant qu'être humain, de ne pas être traité comme un chien qu'on jette à la voirie.

Ce reste de pensée sérieuse, de sentiment, de dignité humaine dans une population sceptique, indifférente, affairée, souvent affolée et livrée tout entière au plaisir et au luxe, m'a paru très remarquable. C'est un indice qu'elle n'est pas tombée absolument dans l'absorption des choses présentes et matérielles, qu'une lueur de piété existe encore en elle et qu'un christianisme sensé, non oppressif et non imposé, pourrait aisément la reprendre dans les saints lacs de sa magnifique et profonde synthèse.

LA PSYCHÉ

Un jeune garçon jouait dans un salon, non loin de son père et de sa mère, devant une belle glace montée en psyché. Il s'amusait à s'y mirer des pieds à la tête, de face et de côté. Toujours mêmes traits, même grandeur, même couleur, et le moindre de ses gestes y était reflété avec une parfaite exactitude. Faisait-il quelques pas en arrière, l'image s'éloignait dans la même proportion. Se rapprochait-il, elle se rapprochait également. Seulement, au dernier point de proximité, le verre de la glace arrêtant l'enfant faisait que son image s'arrêtait aussi, et cependant il aurait bien voulu se confondre avec elle. — Son père qui observait son jeu, s'approchant, lui dit : Mon ami, ce phénomène de la réflexion qui t'amuse et t'intrigue me donne l'occasion de faire une remarque et d'en tirer une leçon. Ecoute-moi donc bien. — Ce qui arrive à ton corps et à son image est la répétition en sens inverse de ce qui se passe entre le créateur et l'homme. A mesure que par ses bonnes pensées et ses justes actions l'homme, fait à l'image de Dieu, s'avance vers lui, Dieu s'avance aussi vers l'homme. Mais à mesure que par nos méchants actes et nos mauvaises pensées, nous nous éloignons du Créateur, il s'éloigne également de nous, et cet éloignement comme ce rapprochement peut devenir

sans bornes. Tu me demanderas peut-être si à la fin des fins notre rapprochement pourrait amener notre entière union avec Dieu. Je te répondrai que, de même que ce grand morceau de verre s'interpose entre toi et ton image, de même la nature de Dieu, qui est absolument différente de la nôtre, rend notre fusion entière avec lui éternellement impossible. Toutes ces choses ne te sont pas sans doute très intelligibles en ce moment, mais ta bonne mère plus tard te les répétera et te les fera mieux comprendre. Pour le quart d'heure, souviens-toi du jeu de la glace et pense toujours que si tu es bon, Dieu viendra à toi, et que l'approche de Dieu est le plus grand bonheur que nous puissions avoir en ce monde.

LE DEVOIR DES ÊTRES

La pierre, en demeurant fixe où son poids l'arrête,
Fait son devoir;
L'onde, en courant au but où sa pente la jette,
Fait son devoir;
L'arbre, en poussant au ciel sa tige verdoyante,
Fait son devoir;
L'abeille, en emmiellant sa cellule odorante,
Fait son devoir;
L'hirondelle, en gâchant un nid pour sa famille,
Fait son devoir;

L'alouette, en chantant l'aube du jour qui brille,
Fait son devoir;
Le chien, noble animal, en veillant sur son maître,
Fait son devoir;
Et l'homme, pour son frère en immolant son être,
Fait son devoir.

UN NAUFRAGE PATRIOTIQUE

On était en décembre, l'air était glacial et la nuit profonde. Le général avait voulu profiter de l'ombre épaisse étendue sur la terre pour faire passer à son armée les flots gelés du Delaware. L'ennemi était campé sur l'autre bord ; il fallait que la traversée s'exécutât dans le plus grand ordre et dans le plus grand silence surtout. Les barques pleines d'hommes s'avancent hardiment dans le fleuve, mais elles y rencontrent de terribles obstacles ; les glaçons poussés par les vents et le remous des flots s'amoncellent autour d'elles, leur barrent le chemin ou menacent de les éventrer. La plupart cependant sortent victorieuses de la lutte. Mais une d'elles, entr'ouverte par un choc violent, s'enfonce, et soixante hommes perdus, mais résignés et retenant leurs cris, disparaissent sous les ondes avec un mutisme sublime.

Le lendemain, Washington avait surpris à Trente l'armée anglaise et remporté la première victoire de

l'indépendance. Qui sait s'il ne la devait pas pour une bonne part à l'abnégation héroïque de ces braves et obscurs patriotes?

LA MAUVAISE TERRE

Enfant, vois-tu ce champ tout parsemé de pierres
Dans lequel un semeur de fécondes poussières
Va, vient, ouvrant à l'air la paume de sa main?
A chaque pas qu'il fait, une part de bon grain
S'échappe de ses doigts et sur la terre vide
Verse le doux espoir d'une moisson splendide.
Après lui surgiront d'autres saints donateurs;
Les zéphirs printaniers épandront leurs chaleurs,
Le nuage, les flots de son urne trop pleine,
Le soleil, ses traits d'or; mais hélas ! faveur vaine,
On aura beau donner, ce sol ne rendra pas.
Ce sol dur est, enfant, le champ des cœurs ingrats.

ROSÉE DE PRINTEMPS

Enfants, quand le chagrin de pleurs voile vos traits,
Souvent un ris vermeil y brille plein de charmes.
Plus tard, comme la pluie encor viendront les larmes,
Mais du soleil à travers, plus jamais !

A TRAVERS TOMBES

Lorsqu'un pénible devoir vous a conduit dans une des vastes nécropoles de la capitale, en revenant chez soi, il vous arrive parfois de traverser quelques-unes de ses allées les plus solitaires et les plus ombragées. Généralement on y trouve des tombeaux entretenus avec soin, parés de fleurs fraîches et ornés de couronnes non flétries; ce qui témoigne de l'attention des familles et de la fidélité des amitiés. Cependant, si l'on s'engage hors de la voie et si l'on entre sur les terrains masqués par les arbres verdoyants et les riches monuments des bords, on a le regard affecté douloureusement par l'abandon de bien des tombes. De quelques-unes il ne reste guère qu'une pierre noircie, fendue à moitié et souvent recouverte d'herbes. Les noms sont effacés, et il serait impossible de dire quel fut le mortel dont les ossements y sont cachés. D'autres ne conservent pas même de pierre et ne présentent qu'une touffe d'herbes où quelquefois encore aux jours de printemps s'épanouissent des roses. D'autres, enfin, ne sont plus qu'un terrain vide, entièrement nu. On peut suivre de degré en degré l'incurie des parents, l'indifférence des amis et l'extinction des souvenirs. Que sont devenus les propriétaires de ces tombes et leurs héritiers? Nul ne peut le dire. A une épo-

que donnée, toutes ces tombes seront démolies, les ossements qu'elles peuvent encore contenir enfouis dans un trou commun, et le terrain où elles étaient établies vendu par l'État et livré à d'autres familles. Les riches, qui comprennent que cette destruction est inévitable, font de grands frais pour maintenir le plus longtemps possible leurs sépultures hors des atteintes du temps et des insouciances de leurs descendants. Ils bâtissent sur leurs os des monuments solides et somptueux, ils élèvent des temples, des pyramides qui défient la force des gelées, des pluies et des vents. Quelques-uns pour n'avoir pas même à occuper leurs héritiers du soin de leurs tombes, s'enferment dans des sarcophages du granit le plus dur. Là ils ne craignent pas, comme Shakspeare, qu'on vienne profaner leur cendre et disperser leurs os. Ce sont des citadelles inattaquables par le ver du tombeau et à l'intérieur desquelles il fait en paix son œuvre. J'avoue que toutes ces tombes égoïstes et fastueuses ne me disent rien à l'esprit, excepté celles qui portent les noms de quelques hommes illustres dans le bien et le beau. Elles me laissent absolument froid et je passe... J'aime mieux rencontrer les sépultures des humbles. Elles ne sont pas vite abandonnées. Ce ne sont généralement que de petits terrains surmontés d'une croix de bois noir sur laquelle sont inscrits en blanc les noms du défunt ou de la défunte. Mais là sont amoncelées les fleurs et les couronnes d'immortelles jaunes et quantité de babioles commémoratives en verre ou en plâtre. Plus la tombe est pauvre, plus l'on y voit sous forme naïve et grossière l'imagination des survivants s'ingénier à prolonger le souvenir. Cette

lutte contre l'oubli est touchante et, quoique l'on sache combien elle est vaine, elle ne vous émeut pas moins et vous fait souhaiter qu'un pareil culte vienne un jour honorer vos restes.

LES CHÈRES MAISONS

Dans le vaste et innombrable amas de toits et de murs qui composent nos modernes Babylones, il y a bien des demeures qui ne sont pas perdues pour l'homme sensible qui a longtemps ou toujours habité ces villes.

Les ans ont eu beau s'accumuler sur ses épaules et blanchir son front, ces maisons n'ont pas disparu de son souvenir, et quand par hasard il retraverse des rues où elles se dressent, il s'arrête soudain, lève la tête, les parcourt du regard et demeure pensif...

Souvent un ami qui l'accompagne s'étonne et lui demande ce qu'il a et ce qu'il trouve d'étrange à l'habitation où sont attachés ses yeux, et il répond : c'est là que j'ai vu pour la première fois la lumière du jour ; — ou bien, c'est là qu'est morte ma mère ; — ou bien, c'est là que j'ai appris à parler le divin langage de l'amour ; — ou bien, c'est là que j'ai senti les angoisses d'une séparation... Avec tous ces souvenirs, reviennent en sa pensée les images des êtres aimés, et quelques pleurs mouillent un moment ses paupières.

Il arrive souvent aussi qu'il ne retrouve plus les toits qui ont abrité les souffrances et les bonheurs de son passage ici-bas. La main du temps, les nécessités de la vie publique les ont abattus ou reconstruits différemment; souvent même il n'en reste plus trace. Alors le pauvre promeneur n'en est que plus triste, et il poursuit sa route avec un secret soupir: il lui semble qu'on a arraché une page du livre de son existence.

LE PÈRE DESFORGES

ESQUISSE

Dans l'été de 1874 j'eus l'occasion de visiter la manufacture de faïence de Choisy-sur-Seine. C'est un vaste établissement de fondation ancienne et qui occupe cinq cents ouvriers tant hommes que femmes et enfants. Tout y est intelligemment et parfaitement ordonné. Grâce à l'ingéniosité des procédés mécaniques, au bon goût des dessinateurs et à la division du travail, cette fabrique jette dans le commerce avec une rapidité prodigieuse une énorme quantité de solides et belles formes céramiques qui alimentent le luxe des salons et défraient les besoins usuels des classes inférieures. Dans ma promenade à travers les ateliers j'arrivai à un cabinet où un homme âgé, au corps rondelet, à la face rougeaude

et aux petits yeux vifs travaillait seul. Assis devant un tour qui faisait pirouetter une tasse nouvellement formée, il traçait sur sa convexité une ligne bleue avec la pointe d'un pinceau. La ligne faite, il retirait la tasse du tour, en posait une autre à la place et recommençait une autre ligne, et cette opération, toujours la même, allait ainsi depuis l'entrée au travail jusqu'à la sortie. Toute la fonction de cet homme était de tracer une ligne bleue, pas davantage. Il ne savait pas faire autre chose; mais il y était d'une habileté extrême. Le guide en m'introduisant dans cette cellule m'avait dit : Monsieur, vous allez voir le plus vieil ouvrier de la fabrique. C'est le père Destorges. Il est ici depuis plus de soixante ans. . Effectivement, sur l'interpellation du guide s'écriant : N'est-il pas vrai, père Desforges, que vous êtes ici notre ancien à tous? Celui-ci répondit : C'est la vérité. Je suis entré dans la fabrique à l'âge de douze ans; j'en ai bientôt soixante-dix-sept et m'y voilà encore. — Et vous n'avez pas l'air de vouloir la quitter. — Oh! ma foi non, ajouta-t-il, quand on est bien quelque part, on y reste. Puis, tirant de sa poche une petite boite, il l'ouvrit et me montra une médaille de bronze qui lui fut décernée à l'époque de l'Exposition universelle de 1867, en récompense de son bon travail, de sa parfaite probité et de la longue continuité de ses services dans la manufacture. — C'est une vraie croix d'honneur, lui dis-je, après avoir examiné l'objet, et bien honorablement gagnée, car elle a été gagnée sur le champ pacifique du travail; tenez, monsieur, gardez-la bien. — Oh! reprit-il, elle ne me quitte pas. Cependant je l'ai crue perdue pour toujours... Imaginez-vous,

monsieur, que lorsque les Prussiens vinrent à Choisy et occupèrent la fabrique, elle me fut volée dans ma petite chambre. Un propriétaire des environs, en 1872, me la rapporta. Il la tenait d'un Allemand qui l'avait emportée comme un objet de curiosité et qui, étant venu en France après la paix, avait voulu la restituer à son propriétaire. Vous pensez si j'ai été heureux de la retrouver. Cet Allemand n'était pas au fond un malhonnête homme... — Je le crois comme vous, mais l'eût-on rendue si elle avait été en or? — Le bonhomme se mit à sourire et serra sa boîte dans le gousset de sa culotte. Puis il ajouta : J'espère bien, monsieur, que les Prussiens ne viendront plus jamais la reprendre. Cette parole dite, je saluai le père Desforges en lui souhaitant longue vie et bonne santé. Il me rendit mon salut, se remit à faire aller son tour et recommença à tracer sa ligne bleue sur une tasse. En me retirant, je ne pus m'empêcher de songer à cette existence d'homme entièrement passée au même endroit et usée dans une opération des plus minimes, et cela sans plainte et sans amertume. Quelle leçon, me disais-je, pour tant d'agités fiévreux de la vie ! Et il me revenait à l'esprit cette pensée de Dante dans la Divine Comédie, à savoir *que le contentement de chacun dans la diversité des situations est un caractère essentiel du paradis*. Je ne sais pas si ce vieil ouvrier en a goûté les joies ici-bas, mais ce qui me paraît sûr, c'est que si chacun de nous savait rester à sa place et se contenter de son lot de labeur en s'y comportant honnêtement et activement, la société et l'individu y trouveraient leur profit, et le tout n'en irait que mieux.

LA DAME AUX JAMBES D'OR

Les pierres volent, les flèches sifflent, les bouches crient, les béliers retentissent, enfin tout le fracas de la guerre rugit au pied des murs de Ptolémaïs. Déjà le fossé est à demi comblé, et l'armée des chrétiens est près de le franchir pour arriver à la brèche béante lorsqu'une jeune Française, casquéc, cuirassée, portant jambières d'acier doré et combattant aux côtés de son époux, tombe percée en pleine poitrine d'un trait lancé du haut des remparts. Se sentant mortellement atteinte et voyant le chevalier son mari qui tâche de la soulever pour la mettre hors de la mêlée, elle lui dit, le sang aux lèvres et presque sans haleine : « Ami, laisse-moi et retourne au combat pour me venger. Je meurs ; mais, moi morte, prends mon corps et jette-le dans le fossé qu'on travaille à combler, afin que je puisse servir encore à la gloire de l'armée. » — Elle expire, et le guerrier malheureux fait comme elle dit.

Le nom de cette femme héroïque est resté inconnu, mais le fait est certain; d'autres après moi le rapporteront encore, ainsi que les nobles paroles qui l'accompagnent, pour attester l'intrépidité et le cœur des femmes de France.

MON CERISIER

ESQUISSE

Je ne dirai pas comme Rousseau : je l'ai planté, je l'ai vu naître, non, il était déjà tout poussé, tout grand lorsque je fis acquisition du petit jardi ndont il était l'ornement. Vingt ans il me donna un charmant ombrage et des cerises en abondance et douces comme le miel ; et voilà que par un hiver rigoureux, un gel de trente degrés, il est frappé au cœur et meurt encore droit et dans toute sa force.

J'avoue que, quand au retour du printemps je ne vis plus ce vieil ami à sa place accoutumée, j'éprouvai un véritable chagrin. Plus rien de lui, absolument rien, comme s'il n'eût jamais existé. Seul mon souvenir en conservait l'image. Les anciens vénéraient les arbres et leur rendaient parfois une sorte de culte. On cite un roi de Perse qui, dans l'admiration d'un beau palmier, avait orné son tronc d'un collier d'or. — Je n'irai pas si loin, mais je consacrerai quelques lignes de reconnaissance à cet excellent être. Il me donna vingt ans un doux ombrage et des fruits exquis sans jamais m'avoir causé de déplaisir. De quels hommes en pourrais-je dire autant ?

UNE SÉMÉLÉ

ESQUISSE

En 18..... j'étais aux eaux d'Aix en Savoie, j'habitais une maison-hôtel où se trouvaient plusieurs locataires de rang, d'âge et de fortune différents. Dans le nombre j'avais distingué une dame d'une soixantaine d'années, fort comme il faut, qui était venue prendre les eaux accompagnée d'une jeune et intelligente domestique. Elle fréquentait peu le salon, mais je la rencontrais parfois à la promenade et plus souvent dans le jardin de l'hôtel, où j'avais de longues conversations avec elle. C'était une femme de beaucoup d'esprit, d'une figure gracieuse et fine, qui avait dû être très jolie et qui l'était encore sous ses cheveux blancs; mais rien ne surpassait le charme de sa voix. Cette voix était d'une douceur extrême et d'un timbre mélodieux tout à fait extraordinaire. Au bout d'une vingtaine de jours, et l'intimité arrive vite aux eaux, j'étais devenu son compagnon de promenade et son causeur habituel. Femme d'esprit et d'expérience, elle était très intéressante à entendre. Son choix d'expressions était excellent et ses connaissances pour une femme assez étendues. Ce qui m'étonnait le plus c'était, lorsqu'il arrivait à quelque jeune fille de l'hôtel de chanter

ou de jouer du piano. de l'entendre faire sur l'art musical, la composition, l'exécution de l'œuvre des maîtres des réflexions aussi justes que profondes. A qui avais-je affaire? J'ignorais complètement la position sociale de madame C....; son nom ne me rappelait rien du monde des salons, de la banque, du commerce et du théâtre. et je cherchais. Comme elle me voyait souvent me demander si elle n'avait pas appartenu au monde artiste, très finement et très spirituellement elle s'amusait à me donner le change à ce sujet.

Enfin, un jour que nous avions parlé beaucoup du pouvoir musical et des grands enivrements de l'art des Mozart et des Rossini, elle me dit : C'est un grand don que celui de la musique, c'est l'enchantement le plus vif, le plus divin de l'âme humaine, mais c'est aussi parfois un grand malheur pour celui ou celle qui le possède. Ce don est semblable au Dieu de la fable qui dévorait et consumait celles qui s'abandonnaient à son amour. — Vous voulez dire Sémélé. — C'est cela même.

On croirait, madame, à vous entendre, que vous avez été une des victimes du dieu. — Oh non, pas moi, répondit-elle vivement, mais une de mes plus chères amies. — S'il n'y a pas d'indiscrétion à vous demander de plus amples détails au sujet de cette infortunée, puis-je les obtenir? — Oh oui, monsieur; il n'y a pas d'inconvénient à parler d'elle, car elle n'existe plus, et le monde l'a oubliée comme il oublie tant de choses et tant d'êtres charmants, et puisque nous avons encore quelques moments à passer ensemble, voici en peu de mots son histoire.

Mon amie était fille d'un magistrat de la cour de

Paris qui lui donna une saine et bonne éducation; mais elle avait une mère qui, lui voyant de grandes dispositions musicales, rêva pour elle un avenir brillant et un rôle glorieux dans le monde. Sous un nom supposé, elle lui fit suivre les classes du Conservatoire, et là elle remporta les prix de toutes les classes, même celle de composition. Sa voix était pure, légère et d'une grande étendue. Elle enchanta tellement ses maîtres que le fameux Cherubini,alors directeur du Conservatoire, et le spirituel Auber, qui y était aussi professeur, voulurent la faire débuter à l'Opéra-Comique. Son père résista à leurs demandes, et la jeune fille, malgré son envie, dut se résigner à ne briller que dans les salons. Les études de la jeune fille terminées, un accident de voiture enleva de ce monde l'honnête magistrat. La liquidation de sa succession ne donna que de médiocres résultats. Alors mon amie, jeune, jolie et spirituelle, et excellente cantatrice, pour satisfaire son penchant et pour donner à sa mère une aisance plus grande, se décida à paraître sur un de nos principaux théâtres de musique. Le succès la prit sur ses ailes, et, comme musicienne autant que comme comédienne, elle charma les plus difficiles et fut plusieurs hivers l'idole du public parisien. Les scènes de l'Allemagne et de l'Italie se la disputèrent, et partout elle charma les oreilles et entraîna les cœurs. Cependant, cet éclat ne fut pas sans nuage. Le succès avait éveillé l'envie. Les rivalités des camarades se montrèrent sous leur plus vilain jour. Les haines, les jalousies ourdirent de basses intrigues autour d'elle. Elle redoubla d'étude, de travail et finit par assourdir à force de talent les méchancetés que l'on débitait sur

son compte. Bonne et sensible, les coups portés n'en retentissaient pas moins au fond de son cœur, et plus d'une fois je l'ai entendue dire : pour charmer le public on ne sait pas ce qu'il me faut souffrir, et bien souvent, en entrant en scène, j'ai eu plus envie de pleurer que de chanter. Puis à toutes ces contrariétés, ces déboires, ces tristesses de l'artiste vinrent se joindre les peines de cœur et les tourments de la femme. Le nombre de ses adorateurs était grand. Beaucoup d'aimables gens, beaucoup de riches prétendants tourbillonnaient autour d'elle ; mais son cœur hésitait toujours à se donner.

Cependant il y avait deux jeunes gens qui exerçaient sur elle un certain empire ; l'un, écrivain des plus distingués et des plus éloquents, la tenait comme sous une espèce de fascination par son esprit et sa passion ardente. L'autre la charmait par la beauté de ses traits, la noblesse de ses manières et la grande douceur de son caractère. Ce dernier était un jeune comte suédois attaché d'ambassade et officier ; il nourrissait pour mon amie les sentiments les plus profonds et les plus honnêtes. Ne pouvant se détacher de l'un et désirant ne point attrister l'autre, elle vivait dans un trouble de cœur continuel et dans des craintes perpétuelles au sujet d'une rivalité qu'il n'était plus en sa possibilité d'éteindre et qu'elle prévoyait devoir amener les plus funestes conséquences. C'est ce qui arriva. Un jour, le jour de sa fête, où elle avait réuni tout ce qu'elle comptait d'amis, les deux prétendants se prirent de querelle à table, ou plutôt l'écrivain, homme violent, insulta grossièrement le gentilhomme suédois. Ma pauvre amie s'évanouit et fut emportée au milieu du tumulte

dans un état déplorable. Le lendemain on se battit, et l'issue du combat fut des plus malheureuses. L'un fut tué sur le coup, l'autre, blessé mortellement, ne vécut que peu de jours. Cela fit grand bruit dans le monde parisien, et on en parla pendant plusieurs semaines. Mon amie, souffrante depuis les scènes de la fête, le fut plus encore lorsqu'elle connut le résultat de la lutte; elle ne put jamais se consoler de la mort du jeune Suédois, de ce noble enfant du Nord qui était venu de si loin se faire tuer si misérablement pour elle. Sa douleur lui révéla où était sa réelle affection et montra combien était fort l'amour secret qui la possédait. Lorsqu'elle revint à la vie, un profond dégoût de l'art du théâtre et du monde s'empara d'elle. Elle quitta la scène, ses amis, la France même, et s'en alla obscurément mourir, dans une petite ville d'Italie, de douleur et d'épuisement, encore à la fleur de l'âge et dans toute la force du talent.

Voilà, cher monsieur, ce que l'art et surtout le dieu de la musique font souvent de leurs plus aimables prêtresses, des victimes, de pauvres victimes... — Oh! toutes n'ont pas ce triste sort. Vous, madame, par exemple, j'ai peine à croire qu'avec l'organe charmant et les connaissances musicales que vous possédez, vous n'ayez point brillé dans le monde; et je pense que cela n'a pas été au détriment de votre cœur et de votre santé... — J'étais peut-être aussi bien douée que mon amie, mais j'ai suivi une autre route. J'ai de bonne heure mené une vie simple et bourgeoise. et si j'ai fait usage des quelques talents que la nature m'avait accordés, cela a été pour plaire à mes amis, à mon mari et à mes en-

fants. — Mais, madame, votre conduite très louable, très honorable n'a pas été sans être empreinte d'un peu d'égoïsme, permettez-moi de vous le dire. La lumière, selon l'Évangile, n'est pas faite pour être mise sous le boisseau, et certainement la société, le monde des intelligents et des artistes ont beaucoup perdu à votre abstention... — Beaucoup, c'est aller bien loin,... un peu, c'est possible; néanmoins je ne regrette pas le parti que j'ai pris. J'ai accompli humblement mais doucement ma mission de femme sur la terre, et plus je vais, plus je suis pénétrée de la vérité de cette maxime, à savoir que le bien ne fait pas de bruit et que le bruit ne fait pas toujours du bien à soi et aux autres.

Ma saison d'eaux étant finie, je fus obligé de quitter cette aimable femme que je ne revis jamais à Paris ni ailleurs. Quelle était-elle réellement? Je l'ignore; mais ce que je n'oublierai pas, c'est la délicatesse de son esprit, ses traits fins, ses yeux spirituels et mélancoliques à la fois, surtout sa voix pénétrante et divine qui était du genre de celles qui vous émeuvent par leur tendre sonorité et dont on se souvient toujours. J'ai cru et je crois encore que sous un nom supposé et sous le voile de quelques événements fictifs, elle m'avait raconté la propre histoire de sa vie.

LA FAULX ET LES FLEURS

IDYLLE

D'après une peinture anglaise

Des petites filles dansent en rond en chantant sur une pelouse devant une barrière conduisant à un pré.

Un vieux faucheur arrive :

— Gare ! enfants, je passe.

LES ENFANTS. — Ah ! père Josias, c'est vous ! Pourquoi venir troubler notre danse, avec votre grand couteau sur l'épaule ?

LE FAUCHEUR. — C'est qu'il faut que j'aille dans ce pré-là couper l'herbe.

LES ENFANTS. — Et aussi les jolies fleurs qui sont dedans, les blanches marguerites, les boutons d'or, les violettes et les primevères ?...

LE FAUCHEUR. — Oui, toutes ces jolies fleurs du printemps aussi.

LES ENFANTS. — Oh ! ne le faites pas, père Josias; voyez comme elles sont heureuses de briller au soleil, tout emperlées de rosée ; ah ! laissez vivre ces mignonnes.

LE FAUCHEUR. — Mais, chers enfants, c'est impossible ! Je ne puis les choisir et les mettre de côté ; mêlées à l'herbe, ma faulx doit les trancher toutes également.

LES ENFANTS, *les mains jointes et en l'entourant.* — Non ! non ! vous n'irez pas aujourd'hui dans le pré ; nous vous en prions et supplions !

LE FAUCHEUR. — Vous êtes bien gentilles, chères petites, mais il faut que je fasse ma besogne.

LES ENFANTS. — Vous êtes donc méchant, père Josias !

LE FAUCHEUR. — Oh ! non, mais j'obéis à l'ordre de mes maîtres, et puis les vaches attendent leur pâture.

LES ENFANTS. — Pauvres petites fleurs, coupées et mangées !

LE FAUCHEUR. — Que voulez-vous? c'est le sort des choses en ce monde.— Allons, enfants, reprenez votre danse et vos chansons ; riez, jasez et amusez-vous bien, avant qu'une autre ouvrière du bon Dieu plus inexorable et plus terrible que moi vienne, hélas ! vous faucher également, mes jolis, mes frais boutons de rose... adieu.

UNE PETITE FILLE. — Oh ! qu'est-ce qu'il a voulu dire ce vieux père Josias ; il m'a vraiment fait peur.

UNE SECONDE PETITE FILLE. — Je ne sais, mais moi aussi je suis toute triste.

UNE TROISIÈME. — Moi de même, je ne saurais plus ni chanter ni danser. Il me semble voir toujours le grand couteau du père Josias tomber sur ma tête.

TOUTES. — Sauvons-nous, sauvons-nous, et rentrons chacune chez nous !

LES PLEURS D'ACHILLE

Patrocle est mort. — Aussitôt qu'Achille en reçoit la nouvelle, un sombre nuage de douleur enveloppe le héros. De ses deux mains il ramasse la poussière et la répand sur sa tête et son visage gracieux; puis il arrache sa chevelure et se roule de désespoir sur la terre. Les captives s'élancent hors des tentes en jetant de longs cris; elles se meurtrissent le sein, et leurs beaux corps s'affaissent sur eux-mêmes. Antiloque, tout en larmes, retient dans ses mains la main de son ami, de peur que le héros ne se frappe de son épée. Achille ne voit rien, n'entend rien, il est entièrement à sa douleur et pousse d'affreux gémissements qui retentissent jusqu'au fond des abîmes. Les jours se succèdent, et le fils de Pélée demeure dans cet abattement, dans cette ivresse de la douleur, jusqu'au moment où sa mère, la blanche Thétis, lui apporte de nouvelles armes forgées par la main habile du grand Héphaistos. Alors il sort de sa sombre attitude, essuie ses yeux, relève son front, fait publiquement sa paix avec le roi des rois, et, revêtu de ses armes éclatantes, il s'élance sur les Troyens comme un lion altéré de sang et de carnage. Il ne pense plus qu'à venger Patrocle.

Tel fut Achille, tels nous devons nous montrer quand un grand deuil irrémédiable, affreux, nous

saisit et nous broie le cœur. Ne nous redressons pas en stoïques contre les volontés de Dieu, laissons la nature souffrir sans gêne et presque sans retenue. Pour avoir des sanglots à la bouche et des pleurs dans les yeux, on n'en est pas moins homme. Puis quand nous avons accordé à la nature ce qu'elle exige, tournons nos regards vers le grand but de notre vie. Qu'il soit religieux, politique ou littéraire, reprenons notre œuvre et accomplissons-la, comme Achille fit la sienne, avec fermeté et vaillance.

LE RÊVE DE NICIAS

Rhodope, la belle hétaïre, demeurait à Corinthe auprès d'un jeune élève de Zeuxis, le peintre Nicias. Chaque fois qu'elle sortait ou rentrait, l'artiste était à sa fenêtre ou sur le pas de sa porte à la contempler. Il ne pouvait se rassasier de la vue de ses charmes; mais elle, superbe de jeunesse et de beauté, et toujours entourée d'un flot d'adorateurs, ne faisait point ou ne paraissait point faire attention aux regards du modeste jeune homme. Cependant ce dernier perdait son temps et sa vie en des désirs insensés. Peu à peu sa santé déclinait, le goût de son art l'abandonnait. Quittant ses pinceaux, il errait tout le jour dans les lieux que fréquentait l'hétaïre; mais ses courses étaient vaines, nul regard ne tombait sur lui, il n'était qu'un passant, un

étranger pour la belle impitoyable. La cruelle Atropos aurait bientôt tranché le fil de ses jours si les Dieux n'eussent pris en pitié sa passion. Une nuit, en songe, il vit la divine Cypris elle-même conduire auprès de sa couche la belle Rhodope, mais, cette fois, non point Rhodope indifférente et dédaigneuse, mais Rhodope gracieuse, amie et pleine de tendresse ; et le jeune homme éperdu s'enivra avec elle des plus grandes félicités de l'amour.

Quand il se réveilla de ce rêve enchanté, il n'était plus le même. Ses désirs apaisés, il avait reconquis la liberté de son âme et de son intelligence. Ne pensant plus à sa voisine, il reprit ses pinceaux et se remit plus ardemment que jamais à l'ouvrage. Un jour, dans une de ses promenades au bord de la mer, il fut surpris par un orage. Il s'abrita sous le portique d'un temple prochain et là il trouva Rhodope qui elle-même y avait pris refuge. Cette dernière, le reconnaissant, vint à lui et lui dit : Bonjour, voisin Nicias. — Bonjour, belle Rhodope, lui répondit le jeune homme ; et entre eux s'établit ce dialogue.

— Pourquoi, voisin, n'ai-je plus le plaisir de vous rencontrer sur mes pas ?

— Comment, voisine, vous aviez la bonté de vous apercevoir de ma présence ?

— Mais certainement ; est-ce qu'une femme ne s'aperçoit pas qu'on la regarde ?

— Eh bien, je vous le dirai en toute franchise, c'est depuis que je ne suis plus amoureux de vous.

— Amoureux de moi ?

— En vérité.

— Et vous ne l'êtes plus ?

— Non.

— Pourquoi? Ne serais-je plus belle ?

— Oh si, toujours charmante, mais non plus désirable pour moi.

— Par quel mystère?

— Par cette raison : l'on désire ce que l'on ne possède pas, et ce que l'on a possédé, on ne le désire plus.

— Par les Dieux, vous êtes fou, jeune homme! Où et quand suis-je jamais tombée dans vos bras?

— Une nuit, en songe.

— Vous voulez rire?

— Moi, non, en vérité. Cypris, en songe, m'a donné le bonheur de vos charmes.

— Mais un songe n'est rien, une vaine fumée du cerveau.

— Si, c'est quelque chose, puisque cela vous émeut tant et qu'on s'en souvient. Je souffrais beaucoup, je dépérissais, et depuis ce moment je suis revenu à la santé.

— Vous avez eu tort, Nicias, de ne m'avoir rien dit, de ne pas m'avoir fait connaître vos tourments.

— Pourquoi?

— Parce que j'aurais eu pitié de vous, et vous auriez appris que la réalité vaut mieux que le rêve.

— Peut-être!

— Comment peut-être?

— Mais oui, voisine! La réalité la plus heureuse ne l'est jamais sans trouble et sans regrets, tandis qu'un rêve heureux ne laisse aucune trace et partant nul souci.

— Mais au réveil?

— Au réveil, le songe n'est plus qu'une douce sou-

venance qui n'empêche point de penser à autre chose.

— Je croyais que lorsque l'on a bu à la coupe du plaisir, même en rêve, on veut encore y boire.

— Pas toujours, comme vous voyez, belle Rhodope !... mais adieu, le ciel s'éclaircit et je retourne à mes autres songes, mes tableaux.

Nicias prit d'un côté et Rhodope de l'autre. L'hétaïre fut assez dépitée de voir le jeune homme partir si vite, et, en regagnant sa demeure, bercée au mouvement de sa litière, elle pensait à toutes les paroles de Nicias et se disait : Ce pauvre voisin ! J'ai été cruelle, vraiment trop cruelle à son égard... Ah ! la Déesse m'a joué là un vilain tour, mais j'aurai ma revanche.

UN BEL EXEMPLE

Un jour du sombre hiver, toute blanche de neige,
Sur les faibles poussins que son aile protège,
Une poule étendait son corps plein de chaleur.
En vain l'âpre Borée exerçait sa fureur,
En vain tourbillonnait dans l'air la neige épaisse,
L'oiseau que soutenait son instinct de tendresse
Gardait son attitude et restait toujours là....
Il bravait le ciel froid et le ciel le tua.

O Médée, ô Procné, femmes que l'Hadès compte
Parmi ses habitants, soyez rouges de honte

En apprenant, au fond de l'abîme éternel,
D'un chétif animal le devoir maternel.

(Tiré de l'*Anthologie*.)

AU RENOUVEAU

Aux premières tiédeurs des cieux, après l'hiver,
La masse des bois noirs se vêt d'un voile vert
Bien léger, mais ce voile avec sa transparence
Est pour eux de la vie une sûre espérance.

EN OCTOBRE

Les doigts d'or de l'Automne ont touché les feuillages;
Sa pâleur est montée à leurs fronts, les oiseaux
Ne font plus retentir les bois de leurs ramages :
Le vigneron seul rit du plein de ses tonneaux.

EN DÉCEMBRE

L'hiver vient : aux vents froids la campagne est livrée,
Le ciel est d'un gris mat, l'herbe est décolorée,
Et dans les champs déserts, restés seuls au labeur,
Se profilent en noir les bœufs du laboureur.

VISITE AUX VIEILLES

Quoi qu'en disent les philosophes et les moralistes, la vieillesse est un malheur, et c'est faire acte pieux et charitable que d'en adoucir le fardeau aux personnes qui en sont affligées.

Les plus malheureux sont certainement les femmes. Aux hommes qui ont perdu l'entrain et l'éclat du premier âge, il reste toujours l'idée et l'intérêt des affaires. Mais les femmes, une fois leurs charmes flétris et leur rôle de mère achevé, quelles distractions ont-elles au milieu des souffrances de l'âge ?

Il ne leur reste que le plaisir de voir les amis de leur bon temps, les contemporains de leurs grâces et

de leur beauté. Aussi ne faut-il pas le leur refuser, et doit-on le leur accorder le plus souvent possible.

Ces visites, d'ailleurs, ne sont pas dépourvues de charme. Quand les femmes ont du cœur, le cœur n'a rien perdu de sa force aimante, et si la tête est restée saine, l'esprit a gagné en finesse, en solidité et s'est orné des richesses de l'expérience.

Alors que de vues intéressantes on retire de leur conversation sur la société ! Que de bons conseils on reçoit pour les difficultés de famille ou les embarras d'affaires ! Car le génie des femmes est toujours le plus fécond en prompts dénouements et en délicates solutions.

Puis on reparle des cœurs aimés et connus ensemble, on repasse en revue tous les aimables compagnons, les charmantes amies que la fortune a dispersés au bout du monde ou que la faulx de la mort a moissonnés sans retour.

On jase, on sourit, on soupire. Le jour tombe, les heures passent sans que l'on s'aperçoive, emportés que l'on est par le souvenir et la causerie, ni de la nuit qui vient, ni du temps qui s'écoule.

Enfin, lorsqu'on se lève pour quitter ces bonnes âmes, nulles plus qu'elles ne sont reconnaissantes de la visite que vous venez de leur rendre. C'est un rayon de soleil que vous avez fait reluire dans l'obscurité de leurs derniers jours, et comme elles vous disent avec un accent touchant et en vous pressant tendrement les mains : Au revoir, à bientôt, n'est-ce pas ?

UNE NUIT AU LOUVRE

FANTAISIE

Un jour des plus chauds de juillet, il y a quelques années, j'étais entré au musée du Louvre. Suffoqué par la chaleur de l'air et fatigué de la contemplation des tableaux, je m'assis sur un des sofas de cuir de la grande galerie et tombai dans un profond sommeil. Lorsque l'heure de la clôture arriva, je n'entendis pas la voix des gardiens criant : On ferme! et bien plus, j échappai à leur œil vigilant. J'étais encore endormi dans mon coin à une heure du matin. En ce moment la lune brillant dans son plein éclairait d'une douce lueur bleuâtre le parquet des salles. Fort embarrassé de ma situation, je me levai et me mis à chercher une issue pour me retirer chez moi. En faisant le moindre bruit possible et marchant sur la pointe du pied, j'arrivai jusqu'au grand salon. Là j'entendis derrière la porte comme un frou frou de robes traînantes sur le parquet, une espèce de susurrement imperceptible assez semblable à un vol d'abeilles. La porte n'étant fermée qu'au pène, je l'entr'ouvris, et, soudain je m'arrêtai sur le seuil tout stupéfait du spectacle étrange qui s'offrait à ma vue. Une foule d'êtres aux éclatants costumes se promenaient au milieu de cette vaste pièce.

C'était un certain nombre des personnages de nos admirables tableaux qui, descendus de leurs cadres, par je ne sais quelle puissance magique, se donnaient un moment de vie et de récréation. Tous ceux qui avaient des pieds et qui se trouvaient à portée de la plinthe avaient sauté pour ainsi dire dans la salle. Ceux qui ne présentaient que leurs bustes et leurs têtes, tels que la Joconde, la jeune fille de Rembrandt, l'Erasme d'Holbein, semblaient regarder, comme du haut de différentes loges, ce qui se passait sur le parquet. Là, tout le premier plan des Noces de Cana, les musiciens et les convives circulaient gravement dans leurs riches robes de soie et de velours. A travers eux passaient les vierges de Titien, de Raphaël et de Léonard de Vinci. La Vierge au jardin, tenant à la main ses deux petits enfants, se croisait avec celle de Murillo faisant bondir le joli mouton de son petit Jésus. Le satyre-dieu du Corrège courait après la belle nymphe Antiope qui, honteuse de sa nudité, se cachait dans les coins. Le Saint Michel de Raphaël, laissant un peu respirer le démon écrasé sous son pied, parcourait tranquillement les groupes. Puis l'on voyait Richelieu et Bossuet, dans leurs grandes robes et leur haute majesté, se croiser de temps à autre et se heurter presque sans s'adresser le moindre salut et la moindre parole. Chose singulière! tout ce peuple de fantômes n'avait que le mouvement du corps; la bouche restait muette. Ils passaient les uns à côté des autres silencieusement et comme s'ils ne s'étaient jamais connus, à peu près comme l'on voit vivre et se promener ensemble les malades des maisons de fous. Plusieurs fois néanmoins, lorsqu'ils s'approchaient de moi.

j'essayai de leur adresser la parole. Vaine tentative : ils semblaient ne pas m'entendre, et continuaient leur course autour de la salle. C'étaient surtout les vierges que je désirais retenir et interroger. C'est d'elles si différentes de taille, de visage, d'air et de costume que j'aurais voulu savoir laquelle, entre toutes, représentait le mieux la divine personne de la sainte mère de Jésus. Mais ces ravissantes créatures n'avaient nul souci de ma demande. Cependant, un grand Vénitien, un des artistes des Noces de Cana qui s'était arrêté un moment près de moi, sembla comprendre quelques-unes de mes dernières paroles. Il me regarda et je crus entendre sortir de sa bouche cette réponse : « Curieux témoin de notre délassement, ami de la beauté plastique, tu peux, à juste droit, t'étonner au premier abord des diverses représentations de l'être unique que l'on a appelé la mère de Dieu, mais si tu réfléchis un peu, tu verras que toutes les ravissantes figures qui ont passé sous tes yeux sont les images véritables de celle qui a été bénie entre toutes les femmes. Toutes ne possèdent-elles pas, sous divers traits, différents âges et différents costumes, le même caractère du type idéal de la femme mère, à savoir la grâce, la pudeur, la chasteté, la tendresse et l'ineffable bonté? Les sublimes artistes qui ont saisi à travers les âges le sens le plus élevé de ce qu'un de vos poëtes a appelé l'*Éternel féminin*, n'ont pas manqué de le rendre d'une manière impérissable. Si diverses que paraissent leurs peintures de la vierge mère, elles sont identiques et une par le fond, conformes à la vérité universelle, car l'œil du génie a contemplé dans le cerveau même de Dieu la plus parfaite de ses créations.

Maintenant si tu me demandes qui s'est avancé le plus dans cette contemplation et qui l'a exprimée avec le plus de bonheur, je te dirai que c'est l'être qui porte le nom le plus céleste entre tous les hommes, le divin fils de Marguarita Sanzio, Raphaël. »

Je remerciai d'un signe de tête, une sorte de salut, le noble fantôme. Il me regarda d'un œil de contentement et s'éloigna. J'aurais bien voulu en entendre davantage sur d'autres merveilleux types qui passaient sous mes yeux et dont j'aurais voulu connaître à fond l'origine, mais l'heure de la retraite avait sonné pour ce monde fantastique. Un trait de lumière, c'était le jour qui venait de poindre, ayant pénétré dans la salle à travers le vitrage du plafond, toute la foule des fantômes se dissipa soudain comme un brouillard devant les premiers rayons du soleil. Tous les cadres étaient remplis de nouveau par leurs immobiles habitants, et le silence le plus complet avait repris possession de la salle...

Comme je me disposais, moi-même, à franchir le grand salon vide de personnages et à sortir du Musée, un grand fracas de portes qui roulaient sur leurs gonds se fit entendre, des bruits de pas retentirent, puis une forte main s'abattit sur mon épaule avec ces mots... « Monsieur, on ne dort pas ici. »

J'étais effectivement couché sur le sofa où je m'étais étendu. Il était dix heures du matin, les visiteurs entraient. Je me levai tout effaré et je sortis du Louvre, pensant à mon apparition nocturne et ne pouvant croire que je n'avais fait qu'un songe.

LES RENCONTRES DE LA RUE

Lorsqu'on est habitant d'une immense ville comme Paris, que l'on y est né et que l'on y doit mourir, dans le long espace de temps où on la parcourt, on s'y croise souvent avec bien des figures que l'on distingue sans les connaître et dont on garde pourtant un souvenir.

Elles aussi, soit étrangeté, convenance ou sympathie, vous remarquent et vous observent. On ne se dit rien, on ne se salue même pas, mais l'on s'envisage et l'on cherche à savoir, les uns à l'égard des autres, ce que l'on est, ce que l'on a pu être, à quel état et à quelle classe de la société votre air et votre costume vous font appartenir.

Il y en a de jeunes, d'âge moyen et d'entrées en vieillesse, et toutes vous représentent les hauts et les bas de la vie. Tel que l'on voyait paré des fraîches couleurs de la santé, on le retrouve avec les yeux éteints, la face blême et tout couvert des stigmates de la maladie.

Tel autre que l'on rencontrait soucieux, négligé, mal mis, le front baissé et rasant les murs comme un pauvre honteux, reparaît gai, pimpant, décoré même, la tête haute et semblant tenir à lui seul le milieu du pavé ; on sent que la fortune l'a tout à fait redressé et rajeuni.

Mais c'est surtout chez les femmes que le changement s'accuse de la manière la plus sensible. Que de visages charmants de jeunes filles et de jeunes femmes qui vous faisaient tant de plaisir à voir, se sont vite altérés! A peine quelques hivers ont-ils neigé dessus qu'ils sont devenus méconnaissables.

Souvent ces passants et ces passantes ne reparaissent plus à vos yeux. Que sont-ils devenus? Le vent du sort les a peut-être emportés aux régions les plus lointaines; peut-être aussi ont-ils été brisés, coupés sur pied par la noire faucheuse et dorment-ils à trois pas de vous du sommeil éternel.

Hélas! c'est le destin de tout ce qui a vie ici-bas. Et ces frères, ces sœurs d'une minute, d'un moment, ne sont guère moins que ceux et celles que l'on a vus plus souvent, aimés même et chéris des années, — des ombres, des ombres, rien que des ombres sans consistance, inretenables et faites pour paraître et disparaître dans la lanterne magique du changeant univers.

L'EXAMEN DU HAVRESAC

Parti jeune, dispos et souriant, le voyageur a atteint le sommet de la montagne de la vie. Il s'y arrête un moment pour s'y reposer et se recueillir avant de prendre le chemin de la descente.

Fatigué, vieilli et les cheveux semés de flocons

neigeux, il ne chante plus et songe sérieusement à l'avenir, et, détachant de son épaule son havresac, il le déboucle pour en faire l'examen.

Hélas! que voit-il? Son linge est usé, ses habits déchirés en maints endroits, sa bourse, si pleine au départ, bien maigre et plissée comme la robe d'une jeune veuve.

Il fouille encore, et, parmi des lambeaux de papier, il trouve quelques lettres d'amis morts ou oubliés, quelques rubans fanés, quelques fleurs d'amourettes flétries, puis son livre de chansons dont il reste à peine plusieurs pages sous la couverture maculée.

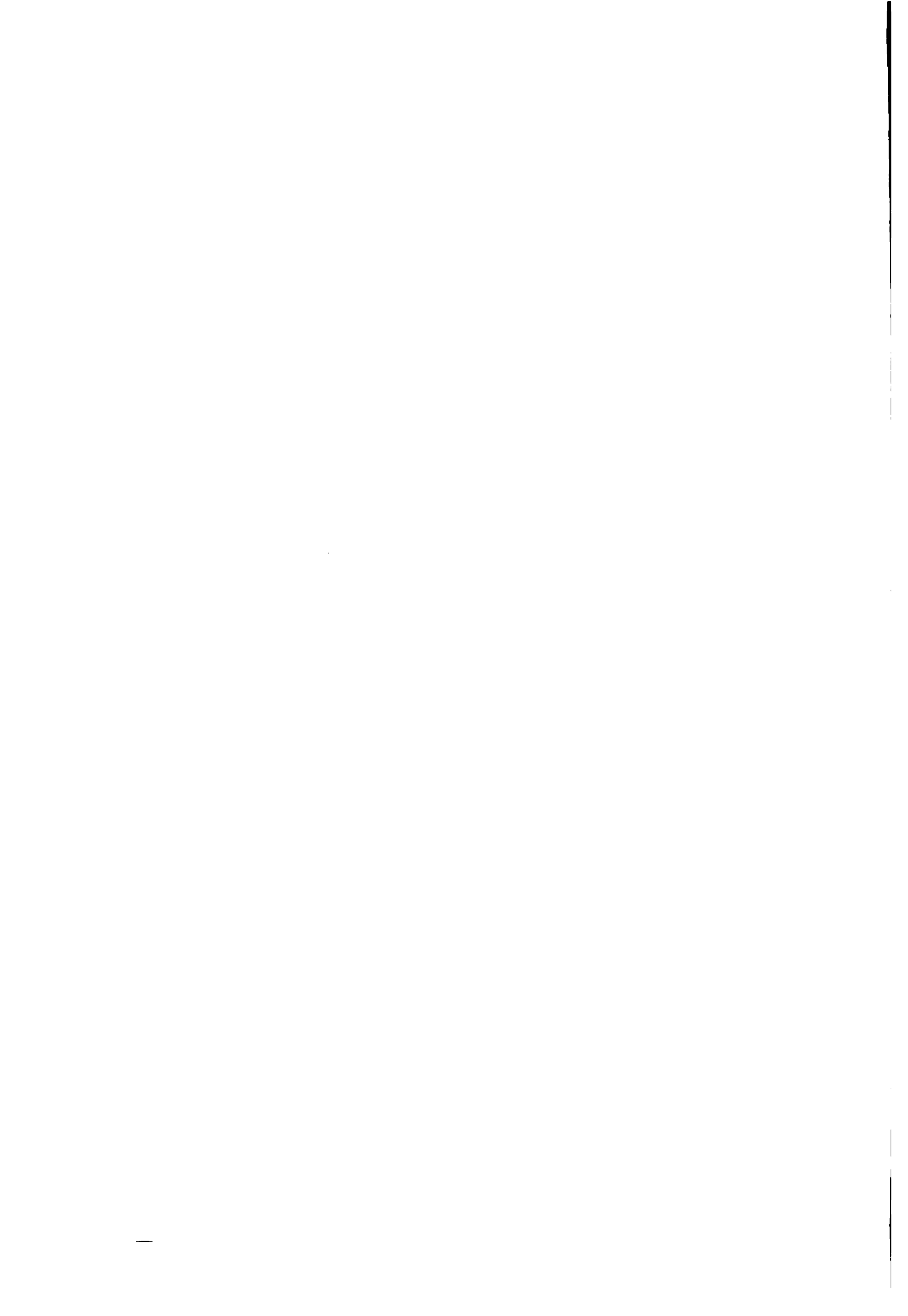
Il soupire et s'écrie tristement : Voilà donc tout ce qui me reste de mon long voyage! Ma petite fortune, mes amis, mes amours ne sont plus que de vains souvenirs,et avec eux sont parties ma jeunesse et ma gaîté, et pourtant je ne suis pas au terme de ma route.

Un grand découragement s'empare de son âme,et il souhaiterait même que la mort vînt à cette place arrêter ses pas; mais, en remettant ses effets dans son sac, il aperçoit tout au fond des plis du cuir un petit livre encore frais et intact.

C'est la Bible de famille que sa bonne mère lui remit à son départ, et qui avait disparu sous l'amoncellement des papiers et du linge.

A cette vue une larme lui échappe de l'œil et sillonne sa joue. O don pieux de la tendresse maternelle! dit-il, toi que j'ai trop longtemps oublié, tu apparais à point pour me consoler du vide de mon cœur et du néant de mes espérances. O petit livre, sois béni! tu resteras toujours dans ma main, sous mon bras, comme mon soutien et mon guide!

Il reboucle son havresac, le suspend à son épaule, et, reprenant d'une main ferme le bâton de voyage, il descend d'un pied résolu le versant de la montagne et s'enfonce silencieusement dans les obscurités de la vie.



SALON [1] DE 1837

Juger, ce rôle si difficile et souvent si pénible à exercer dans l'ordre civil ou politique, ne l'est pas moins en matière d'art. Juger, c'est avoir dans une main l'épée et dans l'autre une couronne ; c'est dire, comme le Christ de Michel-Ange : Élus, venez avec moi ; — damnés, je vous réprouve ; c'est proclamer que ceci est bien et que cela est mal, après avoir tout compris, tout pénétré d'un corp d'œil sûr et infaillible. Pour bien juger en peinture, il faut tant savoir, il faut tant connaître ; il faut être philosophe et artiste à la fois, — Titien, Léonard de Vinci ou Reynolds. C'est une lourde tâche. Toutefois, à défaut de ces grands hommes, et sans pouvoir discourir comme eux et aussi bien qu'eux de leur divine spécialité, espérons que nos jugements ne seront pas trop erronés, et qu'en rendant compte de l'exposition de 1837, les observations que nous

1. Ce morceau de critique a été publié dans la *Revue des Deux Mondes*, tome X, n° du 15 avril 1837.

hasarderons, faites en conscience et dans un sincère amour de l'art, ne resteront pas sans fruit.

D'abord et avant tout nous protesterons contre l'injustice faite à d'honorables artistes par la volonté sans appel du jury académique. Nous nous étonnerons que parmi les hommes qui le composent, il puisse se trouver des voix pour accepter d'aussi faibles ouvrages que ceux qui peuplent d'ordinaire les obscures travées de la grande galerie, et pour rejeter les toiles peut-être incomplètes, mais au moins pleines d'accent et d'intentions, d'hommes déjà connus et goûtés du public. Du moment où des peintres ont produit des œuvres assez remarquables pour attirer l'attention de la critique, du moment où l'on a reconnu en eux une organisation et un sentiment véritables d'artiste, il n'est plus permis qu'à la haine ou à l'ignorance de leur fermer les portes du Louvre. Voilà pourtant ce qui est arrivé l'année dernière à MM. Delacroix et T. Johannot, et ce qui est arrivé cette année à MM. Barye, Gigoux et Amaury Duval. Il est à penser que le cri général qui s'est élevé à ce sujet dans toute la presse sera une manifestation suffisante de l'opinion publique pour empêcher désormais de pareilles proscriptions. Sinon, nul artiste, si éminent qu'il soit, ne se croira certain d'entrer au Louvre, s'il n'est membre de l'Académie et s'il ne fait partie du jury.

L'art étant l'imitation de la nature par le moyen de la pensée, il arrive nécessairement que telle idée peut déterminer l'artiste à imiter la nature dans un sens plutôt que dans un autre. Aussi les idées religieuses, les idées de guerre et de désordre, les idées de paix et de plaisir, peuvent, selon qu'elles domi-

nent plus ou moins, inspirer une série d'œuvres pareilles, bien qu'exécutées dans des sentiments différents. C'est le vent qui passe sur les trente cordes d'une harpe et en tire, s'il est fort, trente harmonies diverses, mais toutes terribles; et s'il est doux, trente mélodies différentes, mais toutes gracieuses. Ces réflexions nous conduisent à dire par quelles idées les imaginations ont été le plus remuées cette année au Salon. Or, à considérer les sujets traités par les intelligences supérieures, et à compter la foule des imitateurs, ce sont les idées religieuses qui ont eu le plus d'influence sur le cerveau des artistes. Le nombre des tableaux de sainteté surpasse même celui des tableaux de bataille; les truands et toute la laideur du moyen-âge ont disparu. Les ailes blanches des anges effacent par leur éclat l'acier des cuirasses et la splendeur des uniformes. Comment expliquer ce nouvel empire des idées religieuses? Cela est difficile. Peut-être, lasses de la violence et du choc des rues, les imaginations se réfugient-elles dans les idées religieuses, comme aux sources d'inspiration les plus profondes et les plus poétiques. Peut-être aussi n'est-ce qu'une mode qui doit passer comme l'amour du grec et du romain, l'idolâtrie du moyen-âge; un effet de la mobilité française, qui ne sait à quoi se prendre et se tenir, qui va suçant la fleur de toutes les idées et buvant au calice de tous les systèmes. Quoi qu'il en soit, et quoi qu'il en advienne, il était de notre devoir de présenter ce mouvement aux yeux de nos lecteurs; et pastiches ou non, de constater qu'il n'y a guère eu depuis longtemps aux expositions annuelles du Louvre un aussi grand nombre de ta-

bleaux inspirés par la Bible et l'Évangile. Maintenant nous pouvons descendre dans l'arène.

On sait de quels combats ce lieu a été témoin ; combien il a fallu d'efforts à David pour détrôner Boucher et Watteau, combien de temps l'arbre de la peinture impériale a résisté avec toutes ses branches au choc impétueux de la nouvelle école ; comme à son tour, M. Delacroix et ses amis ont vu leurs rangs s'éclaircir et leur force diminuer devant le pinceau d'un ancien élève de David, retrempé dans l'air natal de Raphaël, et combien M. Ingres lui-même a de la peine à maintenir son pavillon et son système. On connaît toutes ces luttes, tous ces triomphes et toutes ces défaites qui ont occupé les plus heureuses années de la restauration et les deux ou trois premières expositions après la révolution de juillet. Eh bien ! quoique le Salon ne soit plus qu'un champ de paix et de tolérance, au lieu d'être un champ de bataille, la querelle n'est pas terminée : les deux génies de la peinture, le dessin et la couleur, n'en continuent pas moins une guerre sourde, où l'un tâche d'anéantir l'autre, où le premier cependant semble prendre, d'année en année, de nouveaux avantages. Qui l'emportera, d'Overbeck et de M. Ingres, ou de Rubens et de M. Delacroix ? David reviendra-t-il régner en maître sur le trône de l'art ? le dessin chassera-t-il la couleur comme une vaine fumée, une vaine illusion ? La question est assez importante pour qu'on s'en occupe. Nous allons voir, par l'analyse des principaux ouvrages du Musée, si l'exposition de cette année peut la résoudre.

Nous commencerons par nous occuper de la pein-

ture qui exige le plus d'études, d'imagination et de puissance d'exécution, la peinture historique et religieuse. Viendront ensuite les autres genres sur lesquels nous nous étendrons suivant l'intérêt qu'ils pourront présenter.

I

Un des signes les plus caractéristiques du talent, à notre avis, ce qui est la marque d'un haut sentiment dans l'art, c'est l'individualité de la forme, c'est ce don que l'artiste tient de Dieu, qui brille dans toutes ses œuvres, soit gracieuses, soit sévères, soit douces, soit terribles, et qui fait que le spectateur ému s'écrie : Voilà Raphaël, Rubens, Michel-Ange, Rembrandt, sans avoir besoin de consulter un livre ou l'œil d'un savant. C'est cette signature qui se reconnait dans les moindres choses, dans les moindres détails, dans un pli de vêtement et jusqu'au bout d'un ongle ; c'est elle qui fait les maîtres et qui mène à la postérité. Sans elle point de vraie gloire ; sans elle on n'est qu'élève et l'on rentre dans l'immense troupeau. L'individualité de la forme est, de nos jours, peu commune, et le partage d'un petit nombre. La civilisation, qui mêle de plus en plus les hommes, qui polit et efface les angles, ne contribue pas peu à la rendre rare. Cependant elle se remarque dans l'école française, et c'est une des manifestations les plus éclatantes du talent de M. E. Delacroix. A raison de ce signe précieux,

nous le féliciterons d'avoir exposé sa puissante *Bataille du pont de Taillebourg*. En voyant, l'année dernière, son *Saint Sébastien*, ouvrage plein de délicatesse et de sensibilité, nous avons craint qu'il ne se détournât du sentier naturel qu'il avait suivi avec tant de constance et malgré les clameurs de tant de gens. Mais aujourd'hui M. Delacroix rentre avec éclat dans la manière de ses premières et sombres pages. Comme sentiment d'action, son tableau nous semble des plus remarquables. Le mouvement de la bataille du moyen-âge, de la bataille aux armures de fer, aux grands chevaux cuirassés et aux larges blessures, est on ne peux mieux exprimé ; c'est un duel de vingt mille hommes, où les coups retentissent comme sur une enclume, avec un tapage infernal ; — l'encombrement du pont, le saint Louis exterminateur, le cheval éventré, le crâne fendu du soldat, le page criant après son maître renversé, et les efforts des hommes d'armes, accourant au secours, barbottant et hurlant dans l'onde, tout vous remue et vous secoue profondément. Coloriste, M. Delacroix nous semble avoir employé avec habileté les profondes ressources de sa palette ; ses tons sont riches et puissants, ses lumières et ses ombres largement distribuées et contrastées ; le dessin est énergique, quelquefois hasardé, mais toujours dans le mouvement et le caractère de l'action. Qui pourrait au reste, dans un chaos pareil à celui-là, dans un emportement qui rappelle les chasses aux lions et les magnifiques combats des Amazones de Rubens, qui pourrait vouloir la rectitude absolue d'un bras ou d'une jambe ? Le système de M. Ingres, la peinture à quatre pas, n'est point applicable en ce

lieu ; il suffit que l'artiste présente la possibilité naturelle des mouvements et qu'il vous émeuve pour qu'il ait gagné sa cause ; c'est ce qu'a fait M. Delacroix. Ce tableau est d'un heureux augure pour l'avenir, il nous fait attendre impatiemment les ouvrages dont cet artiste s'occupe depuis longtemps à la chambre des députés.

M. Delaroche, plus contenu, plus précis, plus tourné vers le beau que M. Delacroix, nous semble moins doué du précieux don de l'individualité, et nous ne voulons d'autres preuves à l'appui de ce que nous avançons, que les deux morceaux les plus capitaux qu'il a exposés cette année, la *Sainte Cécile* et le *Charles Ier*. Dans l'un et dans l'autre, il y a beaucoup de talent ; mais certainement on ne les dirait jamais sortis de la même main. Dans la *Sainte Cécile*, il y a une recherche de contour, une pâleur de couleur, telles que l'on croirait reconnaître la touche d'un élève de Giotto, tant soit peu rose et coquet. Le *Charles* Ier, au contraire, dénote, ce nous semble, l'intention de reproduire un tableau flamand avec toute sa puissance de ton et son fini de détails. Ce n'est pas la différence des sujets que nous blâmons, c'est le peu de fraternité qu'ils nous paraissent avoir entre eux. Rembrandt et Rubens ont travaillé sur les sujets les plus divers, ils ont peint des anges et des suppliciés ; mais tous sont animés du même souffle et traités dans le même style. A part cette métamorphose trop grande du talent de M. Delaroche en deux peintures d'une même année, nous reconnaissons pleinement le droit qu'elles ont de frapper l'attention publique. M. Delaroche est peintre d'histoire avant tout, et la composition pa-

rait être une de ses principales qualités. C'était une belle idée que la flagellation de la royauté, et la forme qu'elle a revêtue, la forme choisie en Angleterre, pays que l'auteur affectionne, était on ne peut plus favorable à la peinture. Le roi Charles, résigné sous l'outrage du puritain, qui lui souffle une bouffée de tabac au visage, semble maître de son âme au point que nul signe d'émotion ou de dégoût ne se révèle sur sa face. Cette tranquillité stoïque et les larmes silencieuses de ce serviteur appuyé contre la cheminée de la chambre sont d'un bel effet. Le soldat prédicateur du fond et les soldats ivres et endormis des premiers plans concourent heureusement à l'harmonie de l'ensemble. Ce tableau est pensé avec noblesse, composé avec habileté et peint avec grand soin ; cependant il laisse à désirer plus de chaleur et de vie. Nous en dirons autant du *Strafford* marchant au supplice, et s'agenouillant près du cachot de son ami l'archevêque de Canterbury, pour recevoir sa bénédiction. La tête du malheureux ministre et celles des soldats qui le suivent et le précèdent, sont d'un beau caractère ; mais les mains de l'archevêque, ces mains qui passent au travers des barreaux, sans qu'on puisse voir la figure du prisonnier, nous semblent vouloir produire un effet qui dépasse les bornes de la véritable peinture. Déjà, dans le tableau de Jeane Grey, l'affectation des mains cherchant le billot glaçait l'émotion de la scène. Il en est de même encore ici. Ce jeu de pantomime appelle l'attention sur l'esprit et l'habileté de l'auteur au détriment du sujet principal, de Strafford à genoux. Comme peinture et comme composition, ce tableau est, à notre avis, inférieur au *Charles Ier*. En général,

dans l'exposition des ouvrages de M. Delaroche, cette année, nous ne trouvons ni le grandiose de l'*Elisabeth*, ni la sombre couleur du *Cromwell*, ni le sentiment mélancolique des *Enfants d'Edouard*.

Flamand de nom et de naissance, je crois, M. Ary Scheffer a commencé, dans ses premières batailles, ses premiers portraits et ses premières compositions romantiques, par suivre les traces de Rembrandt et de Rubens. Puis, il quitta ces profonds dispensateurs de la lumière et de l'ombre, pour le ciel rude et sévère du génie allemand, il quitta le Christ et ses petits enfants pour la Marguerite de Faust, la Marguerite pour la Francesca de Dante, et arriva enfin à l'Italie, après avoir passé par la Flandre et l'Allemagne. Maintenant, il semble vouloir terminer là son voyage, car plus il produit, plus il semble s'attacher à la correction de la forme. Rien de vague, rien de flottant; tout est arrêté et dessiné même dans l'ombre. Voilà comme il apparaît aujourd'hui dans ses deux tableaux principaux, *le Christ guérissant les affligés*, et sa *Bataille de Tolbiac*. Le premier n'est pas une composition historique d'après un fait de la vie du Christ, mais une composition symbolique et mystique dans le goût byzantin. Le Christ est au milieu, et autour de lui, de malheureuses victimes de tout sexe, de tout rang et de tout âge, qui lui tendent les bras : des soldats, des femmes, des mères, des poètes. Le profil du Tasse est beau, l'angoisse du jeune prisonnier est déchirante; mais ce que nous trouvons de supérieur, c'est le profil d'une femme âgée, d'une mère qui regarde l'Homme-Dieu. Le dessin et l'expression de cette tête nous semblent d'une finesse et d'une vérité dignes des peintures du

Campo-Santo. Quant à la *Bataille de Tolbiac*, bien qu'il y ait dans ce tableau une âpreté toute sauvage de forme et d'expression convenable au sujet; bien que le Clovis, sur son cheval noir, élève ses bras nus et jette au ciel son invocation avec une énergie barbare; bien que la tête de l'écuyer qui tombe devant le chef franc, le sein percé d'un javelot, soit belle; bien qu'il y ait dans la face pâle de ce jeune blessé, dans ses yeux où flottent les ombres de la mort, un sentiment virgilien qui contraste heureusement avec les figures rudes et anguleuses des autres soldats, cette composition laisse beaucoup à désirer sous le rapport de l'exécution. Il y a trop de maigreur dans les formes; la couleur est terne, uniforme, et ne rappelle aucunement la fraîche et sanguine carnation d'un peuple du Nord. En vérité, les belles couleurs du tableau des *Femmes souliotes* ne sont plus sur la palette de M. Ary Scheffer. Où sont ces chairs vivantes d'enfants, ces tons ravissants qui brillaient sur la poitrine des femmes grecques, et ce lointain vaporeux, cette perspective où s'agitait la mêlée? Où sont les beaux yeux bleus et les fraîches joues de Marguerite? Ah! tout a disparu devant le compas et la ligne froide du dessin. Sans doute, M. Scheffer a gagné quelque chose à réformer sa manière, mais peut-être a-t-il perdu aussi. Son sentiment, qui se manifestait autrefois si vivement par la forme et la couleur, n'éclate peut-être plus maintenant que par le dessin tendre et suave des têtes souffrantes que son âme chaleureuse et mélancolique crée avec tant de charme.

M. Henri Scheffer, frère de M. Ary, a exposé un tableau de bataille. C'est la *Bataille de Cassel*, ga-

gnée, en 1328, par Philippe de Valois sur seize mille Flamands. On ne retrouve pas dans cette toile la verve d'action et la chaude imagination de M. Delacroix; cependant elle n'est pas sans mérite. Il n'y a qu'un seul groupe saillant. Le roi, entouré des siens, et sur un cheval blanc, enfonce sa lance dans le sein d'un soudard. D'autres chevaliers, la tête cadenassée dans leurs boîtes de fer, arrivent au secours. La tête du soldat blessé est commune, mais elle est vraie; celle du jeune homme aux cheveux blonds, qui prend en main la bride du cheval du roi, nous plaît davantage; elle exprime avec justesse cette race de Flandre, à la peau transparente et aux grandes dents blanches. Le caractère de l'époque est bien senti, le dessin ferme et arrêté; la couleur est franche, mais elle manque peut-être de force et de solidité.

Pour passer de la vieille bataille à la bataille moderne, nous ne pouvons mieux faire que de parler de M. Bouchot; mais nous le disons à regret, nous n'avons pas à parler d'un tableau pareil à celui qui représentait les *Funérailles du général Marceau*. Soit qu'il n'ait pas été aussi bien inspiré, soit que la composition du sujet lui ait été imposée telle qu'elle est exécutée, M. Bouchot n'a pas retrouvé, cette année, la belle imagination et le sentiment profond qui lui ont fait produire une des bonnes pages historiques de l'école moderne. Son tableau de la *Bataille de Zurich* n'est que le portrait équestre du général Masséna, donnant des ordres à ses aides de camp, qui galopent autour de lui. C'est bien peu pour un tableau dont le titre est : *Bataille de Zurich*. Il en est de même de la toile exposée par M. Couder : elle représente Washington et Rochambeau ordonnant

l'assaut d'York-Town. Ce sont des portraits sans grande animation. Cependant il est juste de dire que la composition de M. Couder est pleine de naturel, et que la franchise de sa touche corrige un peu l'insignifiance du sujet. La *Bataille de Hohenlinden*, de M. Schoppin, nous semble une réminiscence des batailles de Gros, moins la grande verve et la naïve invention du peintre de l'empire. Les batailles de MM. Larivière et Alaux ne sont guère que les groupes des premiers plans de Vandermeulen sur de plus grandes toiles. Il y a du savoir et de l'habileté de pinceau dans ces deux vastes pages. M. Schnetz nous a donné le *Combat d'Eudes, comte de Paris, avec les Normands*. La vue seule de ce tableau, son ordonnance et sa couleur rappellent l'homme de talent; mais on y reconnaît bien difficilement le peintre du *Sixte-Quint* et du *Vœu à la Madone*, le contadino romain, l'homme en France, qui, avec Robert, a le mieux compris et rendu l'Italie. Il serait injuste de ne pas donner des éloges à la composition de certains groupes et à l'exécution de certaines figures; mais on regrette, pour un artiste d'autant d'individualité que M. Schnetz, le ciel et la campagne de Rome.

Italiam! Italiam! disaient les Troyens du haut de leurs poupes marines, le cœur palpitant de joie, et les yeux pleins de larmes. Et nous aussi, nous répétons ce cri partout où nous voyons apparaître les lignes et les formes ravissantes de cette belle terre. Italie, éternelle enchanteresse, éternelle amoureuse des enfants de l'art, le grand Robert t'a pris tes filles sublimes et tes beaux moissonneurs, Schnetz tes robustes paysans et tes sombres voleurs,

et voici qu'un Allemand vient te ravir tes nobles dames et tes comtesses. M. Winterhalter, qui déjà nous avait assis nonchalamment au bord du golfe de Naples, au milieu d'une troupe de rustiques épicuriens, cette fois nous transporte sur les collines de San-Miniato, et nous fait assister, en vue de Florence et aux derniers rayons du soleil, aux contes de Boccace. Voilà bien le casino mentionné dans le Décameron, la fontaine et la noble compagnie, trois cavaliers et sept dames toutes jeunes et du même âge. Quelle ravissante causerie! comme la reine du cercle, la muse florentine à la couronne de laurier et à la robe semée d'or, est écoutée avec attention et nonchalance tout ensemble! Qu'elles sont charmantes ces jeunes filles dans leurs poses diverses, comme elles ont du laisser-aller sans perdre de leur noblesse! Vraiment il y aurait un beau roman à faire sur chacune d'elles, si Bocaccio, le divin conteur, ne l'avait déjà fait: puisse-t-il soulever les siècles qui pèsent sur sa tombe et venir contempler une des plus fraîches inspirations de son livre! Le caractère du temps, dans le costume et la physionomie des personnages, pourrait être plus marqué, mais on devine aisément que l'auteur n'a point voulu faire de la couleur locale, ni un pastiche des vieilles peintures florentines; et sur ce point, je n'ai qu'à le louer. La composition est heureuse, le dessin juste et gracieux, et la couleur des plus brillantes. Il y a deux têtes surtout, celles de deux jeunes dames, debout et à la gauche de la reine, qui me paraissent peintes avec une légèreté de pinceau et une finesse de couleur qui rappellent le grand Rubens. Il nous semble qu'il y a progrès de ce tableau à celui

de l'année dernière: comme le *dolce far niente*, il est fils du même sentiment et de la même idée, mais l'exécution nous en paraît plus forte. Que M. Winterhalter travaille et nous fasse voir encore combien l'Italie est douce parfois à travers le sentiment d'un homme du Nord.

En dépit de sa souplesse et de la grâce souvent coquette de son sentiment, M. Lehmann appartient à M. Ingres, et la main du maître est imprimée sur son dessin et sa couleur. Pour peu que l'on doute de notre proposition, il suffit de regarder ses deux tableaux: *le Pêcheur* de la ballade de Gœthe, et *le Mariage du jeune Tobie*. Le premier tableau nous semble lourd de forme, maniéré de pose et terne de couleur; il ne rappelle pas, suivant nous, l'exquise simplicité et la pureté de style de la ballade allemande. Le second nous plaît davantage. Bien que l'on n'y trouve pas une grande composition, que les personnages soient tous placés sur la même ligne, que les têtes soient dessinées non sans quelque affectation, il y a de la grâce dans cette idylle biblique. Le jeune Tobie est charmant, la jeune fille le serait peut-être autant si elle cherchait moins à l'être. La couleur est celle de l'école de M. Ingres, terne et la même dans toutes les parties du corps.

Assurément l'on ne reconnaît pas dans M. Bendemann une organisation vénitienne, un tempérament profondément coloriste; pourtant l'on sent qu'il fait des efforts pour arriver à l'expression vraie de la couleur. Le *Jérémie sur les ruines de Jérusalem* est une belle composition, combinée suivant l'antique symétrie des écoles italiennes: le prophète au milieu, et le même nombre de personnages placés

et groupés de chaque côté. Malgré cette composition en équerre, et la forme un peu dramatique des groupes, le sentiment de la Bible se développe assez largement dans cette peinture. On entend bien retentir sur toutes ces ruines fumantes, ces marbres épars et jonchés de morts, la voix plaintive et lamentable du colossal pleureur. La désolation est empreinte sur toutes les figures et dans toutes les poses; cette mère qui voile son front en l'appuyant sur ses genoux, cette mère dans la douleur et dont l'enfant mort est étendu près d'elle, nous paraît conçue dans un beau sentiment tragique; il y a de la grandeur dans les vêtements du prophète, quelque chose des sybilles et des prophètes de la chapelle Sixtine; il y a de la grâce dans cet enfant qui soulève la tête de son frère défaillant et blessé. Enfin le dessin pur et l'élévation de la pensée, dans ce tableau, promettent un avenir glorieux à son jeune auteur.

Si M. Bendemann a rendu le lyrisme de la Bible avec les formes un peu conventionnelles de l'école, M. Lessing, auteur du *Serment d'un Hussite*, est entré dans l'histoire de l'Allemagne par la route des vieux maîtres allemands. Les groupes des Hussites, chevaliers, paysans, femmes et enfants, qui entourent leur coreligionnaire élevé sur un tertre et jurant, sur un calice, haine aux ennemis de sa foi, rappellent, par la rudesse et l'âpreté du dessin, les énergiques compositions d'Albert Durer. Cependant l'auteur n'appartient pas directement à l'école de Cornelius, il ne remonte pas, comme cet homme célèbre, avec une fidélité rigoureuse, aux vieux maîtres de l'art; il conçoit la peinture de l'histoire avec

un sentiment plus moderne, et en ce sens nous trouvons sa marche bonne et convenable. C'est ainsi que M. Begas de Berlin comprend aussi la peinture. Son *Empereur Henri IV*, pieds nus, et faisant pénitence d'église devant la porte du château de Grégoire VII à Canossa, offre, il est vrai, une composition toute pyramidale; mais il y a un dessin juste, et un sentiment de couleur fin et vrai, que l'on n'est pas accoutumé de rencontrer dans les sectateurs de l'école de Munich. Les trois derniers ouvrages dont nous venons de parler appartiennent à l'Allemagne, qui a bien voulu les envoyer au Musée parisien. Quoique ce ne soient pas là les plus excellentes choses que ce pays possède, ces tableaux, nullement inférieurs aux meilleurs de l'exposition française, ne s'en retourneront pas à Berlin sans avoir été de quelque profit et de quelque utilité pour nous. Ils nous montreront d'abord comment, de l'autre côté du Rhin, on conçoit l'art, avec quelle vigueur on cultive le dessin; puis ils nous apprendront comment on sait échapper aux liens impitoyables des systèmes, et revenir à sa nature et à son individualité.

Pourquoi M. Flandrin, l'auteur du bon tableau des *Envieux*, n'a-t-il pas persévéré dans la route qui s'ouvrait devant lui? Pourquoi est-il retombé si tristement sous le joug du maître? Certainement on ne peut pas s'absorber plus complètement dans la manière de M. Ingres, qu'il ne l'a fait dans sa peinture de *Saint Clair guérissant les aveugles*. A voir le profil des têtes, le dessin et la couleur, on dirait une œuvre sortie de la main même du directeur de l'Académie de France, n'était cette tendresse et cette douceur d'âme si rare dans les toiles du maître, et

qui échauffe les teintes grises et un peu monotones de celles de l'élève.

M. Roger peint avec fermeté et dessine purement. Son tableau de *la Recherche du corps de Charles-le-Téméraire* après la bataille de Nancy, annonce le sentiment de la composition ; il y a du naturel dans la figure et la pose de la jeune fille qui découvre le cadavre du prince; mais le sujet, tout en présentant de belles études de corps nus, laisse un peu froide l'imagination du spectateur. Nous ferons le même reproche de froideur à MM. Bezard et Signol. Tous les deux élèves de l'Académie de Rome, et tous les deux dessinateurs corrects et consciencieux, ils ont exposé des tableaux religieux. L'un a pris pour sujet la race des méchants chassant de la terre la justice divine; l'autre, la résignation et la religion venant au secours d'une famille éplorée ; et pour matérialiser leur idée, pour la rendre plus palpable, ils ont imité le système des premiers peintres du christianisme, introduit les esprits célestes dans leurs compositions. Il est possible que ce système ait répandu plus de clarté dans les scènes qu'ils ont voulu peindre, mais nous croyons qu'il y a jeté aussi de la froideur. Leurs sujets sont devenus symboliques, et Dieu sait quelle foi vive il faut avoir pour supporter le symbole. Du reste, nous reconnaissons qu'il y a de bonnes études et de belles parties dans ces tableaux, et si nous avons dit à ces deux artistes ce que nous pensons, c'est que nous désirons qu'ils ne se jettent pas avec leurs talents et leur sentiment de l'art dans des voies stériles et qui nous paraissent bien difficiles à parcourir aujourd'hui.

Il y a encore une grande quantité d'autres pein-

tures religieuses. Les unes attestent de louables efforts et des études consciencieuses dans leurs auteurs, MM. Achille Devéria, Brune, Bigand et Arsenne; les autres sont des imitations trop naïves des vieux maîtres de l'école romaine et florentine, pour que nous nous en occupions sérieusement. S'il est vrai que les chefs de l'école allemande moderne jugent que la seule manière de traiter convenablement les sujets religieux soit de remonter aux premiers temps de la peinture chrétienne, ils le font sans doute avec un discernement qui les préserve de l'exagération et de l'esprit de système. Ils puisent d'abord aux sources inspiratrices des vieux artistes, à la croyance; ils s'attachent à la représentation des faits naturels de la vie du Christ plus qu'à la représentation des scènes de la vie céleste, et puis ils se gardent bien de reproduire exactement les tons crus et désagréables de la peinture à l'œuf. Quant à nous, nous ne condamnons aucune forme de la pensée; mais il nous semble difficile de rajeunir celles qui ont vieilli, il nous semble également impossible de mettre en oubli les progrès matériels du dessin et de la couleur, Raphaël et Rubens, et nous pensons que le meilleur moyen aujourd'hui de toucher les âmes en peignant les sujets religieux, c'est d'y arriver par les voies les plus naturelles et les plus accessibles à l'imagination humaine. C'est, au reste, ce qui a été tenté l'année dernière avec succès par un paysagiste, M. Bodinier. Il a formulé avec une belle naïveté de dessin, et une puissance d'effet remarquable, une scène religieuse prise dans la nature italienne : la prière des pâtres romains au coucher du soleil.

Depuis longtemps nulle toile religieuse ne nous avait impressionné aussi vivement, nul tableau saint ne nous avait élevé l'âme vers le créateur de toutes choses, comme ces visages mâles et sévères de pasteurs priant Dieu dans l'immense solitude de la campagne de Rome et dans le silence de la nuit tombant du haut des cieux.

II

Gœthe a dit quelque part et à peu près en ces termes: Un des plus beaux monuments à élever à la mémoire de l'homme, c'est son portrait. C'est la meilleure idée qu'on puisse donner de lui, c'est le meilleur texte au peu de choses qu'on en peut dire et écrire ; mais il faut qu'il soit exécuté dans les meilleures années de son âge, dans le moment où la forme est belle encore et où l'intelligence a acquis son plus haut développement. Nous adoptons comme juste ce précepte du souverain pontife de l'art au XIXe siècle. Nous pensons que si rien n'est plus sérieux pour un homme de goût et de sentiment que d'avoir à se faire peindre, rien n'est plus intéressant pour un artiste que d'avoir à conserver l'image d'un grand homme ou d'une belle femme. On sait de quelle valeur étaient un buste et une statue chez les anciens. Chez les modernes, l'éclat et le charme de la couleur ont ajouté du prix et de l'importance au portrait. Aussi ce genre de peinture est-il devenu une partie de l'art fort élevée, et que les Raphaël, les Rubens, les Vandyck, les Titien, les Rembrandt,

ont traité, on peut le dire, d'une manière toute royale. Mais, à ce sujet, il s'est formulé plusieurs systèmes : les uns ont prétendu que la ressemblance étant le but du portrait, l'on ne devait songer qu'à rendre la nature telle qu'elle est et avec le plus d'exactitude et de minutie possible; d'autres, que le peintre devait moins s'attacher à rendre avec exactitude les traits qu'à saisir l'ensemble et donner du caractère à la physionomie. Nous, nous pensons que l'artiste doit imiter la nature autant que ses facultés le lui permettent, mais qu'il doit le faire avec charme; que pour cela, et conformément au précepte de Gœthe, il doit imiter la nature dans son meilleur temps et dans son meilleur air. Il doit être, non pas un miroir muet, impitoyable et inanimé, mais un miroir intelligent et plein de vie, qui adoucit et corrige, suivant l'idéal céleste, les reflets trop caractéristiques, tout en les rendant avec fidélité. Voilà comment nous concevons la peinture de portrait. Nous pouvons nous tromper dans ce système, mais du moins nous le croyons préférable à celui dans lequel ont été conçus les portraits de Mlle Ungher, par M. Amaury Duval, et de MM. Devéria et Fontaney, par M. Boulanger.

On ne peut guère dessiner les contours d'une figure, d'un bras et d'une main, avec plus de justesse et de finesse que ne l'a fait M. Duval; mais aussi on ne peut guère mieux montrer les défauts et les irrégularités naturelles d'une figure. Joignez à cela une couleur violette, égale et sans vie; et l'on regrettera qu'avec autant de talent, M. Duval ait rendu avec si peu de charme l'aimable physionomie de la cantatrice allemande. M. Boulanger est parti, nous le pensons,

d'un système contraire. Ayant des visages sombres et blafards à peindre, il les a présentés dans une situation extra-naturelle, afin sans doute de leur donner plus de caractère. C'est pourquoi il a fait des visages ressemblants, mais d'une ressemblance qui déplaît et qui n'est vraiment pas celle de la nature. Le portrait de M. de Balzac en moine blanc nous paraît meilleur : la tête est franchement dessinée et colorée avec verve. C'est un bon ouvrage à notre avis et dont nous louons l'auteur. M. Court, cette année, est moins heureux que de coutume. M. Lehmann fait preuve d'habileté et de science de dessin dans ses portraits. Mais souvent que de sécheresse dans les contours, et combien sa couleur est jaune et peu naturelle ! La couleur rappelle tant de choses, elle seule est souvent presque de la ressemblance. Comment le système sanguin sera-t-il jamais représenté dans l'école de M. Ingres ? M. Steuben nous a donné l'image de deux grands princes du règne de Charles VI, de Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, et de Louis d'Orléans, lieutenant général du royaume de France. L'un est bien beau, l'autre bien laid. Nous ne savons pas d'après quelles données M. Steuben a pu travailler ; mais, sans chercher la couleur locale, il aurait pu respecter davantage, dans ces figures, le caractère de l'époque.

Des deux portraits de M. Winterhalter, nous n'en connaissons qu'un, c'est celui qui représente une noble et belle jeune fille, parée des fraîches couleurs de la jeunesse, et vêtue d'une robe blanche d'où elle semble sortir comme d'une rose effeuillée. Il est exécuté avec la grâce et la finesse qui appartiennent à l'auteur du *Décameron*. N'était quelques tons un

peu trop jaunes sur les bras, ce charmant ouvrage ne laisserait guère à désirer. Enfin, un des meilleurs portraits peut-être de l'exposition est celui de M. Arago, par M. Henry Scheffer. La tête du savant est pleine de ressemblance et largement dessinée, les mains sont belles, la couleur un peu froide, mais vraie. Nous aimons moins son portrait de femme aux cheveux si noirs et à la peau si blanche, bien qu'il y ait du naturel et des finesses extrêmes.

Quant à M. Champmartin, il serait à souhaiter qu'il changeât sa manière actuelle de peindre; nous croyons qu'il tombe dans une voie fausse, contraire à la nature et dépourvue de charme, et nous le jugeons trop homme de talent pour ne pas lui dire ce que nous croyons être la vérité. La peinture du portrait est une assez belle partie de l'art, et l'on peut y recueillir assez de gloire pour que l'on s'en occupe sérieusement. Certes elle en vaut bien la peine. Joshua Reynolds et Thomas Lawrence, dans ces derniers temps, ont conquis une belle fortune et une immense réputation; et si l'on se rappelle les magnifiques ouvrages de Titien, on comprendra que le portrait est peut-être le seul genre de peinture où il ait été donné à l'homme d'atteindre la perfection, de réunir l'idéal de l'expression à la réalité des détails.

Il est un autre genre qui, sans doute, est moins élevé que celui dont nous venons de parler, mais qui n'en renferme pas moins des artistes pleins de mérite; c'est la peinture de demi-caractère, la peinture anecdotique, illustrée chez nos voisins les Flamands par des productions nombreuses. Chez nous, parmi les maîtres du genre, règne d'ordinaire, avec

beaucoup d'éclat, M. Camille Roqueplan. Mais cette année, ce spirituel artiste, l'un des plus fins coloristes de notre école, ne nous a rien donné d'aussi capital et d'aussi charmant que son tableau de Jean-Jacques en promenade avec Mlles Gallet et de Graffenried. Son tribut se compose de deux petits tableaux, tirés, l'un de la vie de Jean-Gaston de Médicis, et l'autre de l'histoire hollandaise; plus une *Bataille d'Elchingen* de petite dimension. Il serait difficile d'analyser ces peintures; il faut les voir, et regretter que M. Roqueplan n'ait pas produit davantage. M. Hesse est entré dans l'histoire de France par ordre de la maison du roi; il a raconté la *Mort d'Henri IV*. A voir la sagesse de cette composition et son exécution soignée et contenue, on ne peut douter du talent de l'auteur; mais l'on se demande si la mort du prince le plus aimé de la France, cette mort dont les conséquences étaient immenses pour le pays et pour l'Europe, ne devait pas remuer un peu plus l'âme de tous les personnages qui la contemplaient. M. A. Johannot continue la lutte des Guise et des Valois, même à travers l'insouciance et la candeur du jeune âge. Dans la *Rencontre de Charles IX enfant avec les enfants d'Anne de Guise* venant demander à la reine vengeance de l'assassinat de son mari, les yeux du petit Guise révèlent déjà la haine violente qui l'armera plus tard contre la race de Catherine. M. Johannot, dans cette scène sagement composée et bien peinte, rappelle dignement son grand tableau de l'année dernière, où le roi Charles se montrait si digne et fier malgré son jeune âge. M. Debacq retrace sur la toile avec franchise et sentiment, les traits de courage faits en vue de

l'art par nos grands artistes du XVIe siècle. C'était bien de montrer Jean Goujon sculptant jusqu'à la mort au milieu du massacre de la Saint-Barthélemy ; c'est bien encore de montrer Bernard Palissy, malade et dans la misère, brisant ses meubles pour faire cuire ses essais de vases et de poterie. M. Colin, tout en vivant sous le ciel pur de la Provence, n'oublie pas ces bons pêcheurs de Normandie et de Flandre qui l'ont si souvent et si heureusement inspiré. Nous aimons ses *Enfants de Dunkerque jouant sur la neige* et ses *Petits marins de Boulogne*. Le sujet du tableau de M. Decaisne ne présente pas grand intérêt ; c'est l'*Arrivée d'Henriette d'Angleterre à la cour de France*. Cependant il en a tiré tout le parti possible, il a su répandre du charme dans cette collection de portraits, et colorer d'une manière très fine la tête de Louis XIV enfant.

Si l'histoire a fourni quelquefois de bonnes inspirations à nos peintres de genre, nos poètes modernes ne sont pas aussi heureux. M. de Lamartine aurait de la peine peut-être à se reconnaître dans les compositions tirées de son poème, Laurence et Jocelyn ; M. Hugo ne retrouverait pas sans doute, comme il les a conçus, Phœbus et les belles dames de son roman de *Notre-Dame ;* il n'y a que M. de Vigny qui ait lieu d'être un peu plus content, et qui pourrait sourire à la jolie petite paysanne Pierrette que M. Année a peinte avec une naïveté et une fraîcheur de coloris qui fait penser aux charmantes créations du pinceau de Greuze.

La Bretagne a fait éclore aussi plusieurs scènes de la vie rustique, mais beaucoup d'entre elles nous semblent prises avec exagération. Il est difficile de

bien rendre les choses naïves, surtout lorsqu'on veut leur donner plus de caractère qu'elles n'en ont. On tombe alors dans la caricature ou la grossièreté. Voilà ce que l'on pourrait dire au peintre des *Sonneurs bretons*. Nous aimons à croire qu'il aurait été plus vrai et tout aussi naïf dans l'expression de sa danse champêtre s'il avait compris la Bretagne et ses mœurs comme l'auteur du poème de *Marie*, M. Brizeux; il aurait vu sur

La terre de granit recouverte de chênes

Autre chose que d'informes paysans; il aurait vu une race forte, la race des vieux Sabins de la France, âpre, sauvage peut-être, mais noble et imposante dans sa vie et son costume. Il est juste de ne point confondre avec l'auteur du précédent tableau MM. Longuet et Fouquet. Leurs intérieurs bretons se font remarquer par un sentiment plus vrai du pays et par une bonne couleur. *La Mort de la femme du saunier*, de l'un, est d'une effrayante simplicité; *le Départ pour le baptême*, de l'autre, est une composition naturelle et agréable. Nous les engageons tous les deux à persévérer dans leurs études et à reproduire consciencieusement les vieilles mœurs de la terre celtique.

Passer de la Bretagne aux côtes d'Afrique est un voyage peut-être un peu rapide; néanmoins, tout en n'établissant aucun rapport entre les deux contrées, l'imagination de M. Biard nous y transporte aisément. Là, sur une grève orageuse, nous voyons un amas de chairs blanches, un amas de femmes et d'enfants nus, palpitants d'effroi au bord de l'onde salée; et autour de cette chair de poisson, de cette

marée humaine, une ronde de sauvages aux corps noirs et difformes, moitié singes, moitié hommes, dansant, hurlant, grimaçant et, le couteau dans les dents, s'apprêtant à dévorer tous ces restes effrayés du naufrage. Il est impossible de ne pas frissonner, de ne pas sentir ses cheveux se dresser d'horreur, et cette peinture serait par trop épouvantable si le sentiment individuel de l'auteur n'y apparaissait, et n'en tempérait la crudité par la silhouette comique des figures, et l'allure grotesque des anthropophages. Sous ce point de vue, l'œuvre devient remarquable. L'alliance du grotesque et du terrible est possible ; et la rencontre, dans la nature même, d'un peuple féroce et risible à la fois, légitime la tentative et ouvre une percée profonde dans l'art. Puis l'exécution du tableau répond merveilleusement au sujet, et le peintre s'y montre hardi dessinateur et bon coloriste. On ne pouvait guère rendre avec plus de force et de vérité le ton des chairs nues et l'entortillement des membres des malheureux naufragés.

Le *Duquesne obtenant la remise des prisonniers français pendant le bombardement d'Alger*, du même artiste, se recommande à l'attention publique par des qualités moins énergiques, mais non moins belles de couleur et de composition. Cependant, bien que l'auteur soit homme d'assez de talent pour atteindre au sentiment noble et contenu d'une grande scène historique, on sent qu'il n'est pas là sur son terrain naturel, et que sa verve ne s'y déploie pas en toute liberté. Nous le retrouvons donc avec plus de plaisir dans les deux scènes comiques qu'il a tirées des mœurs bourgeoises de Paris, *le Bain en famille* et *les Honneurs partagés*.

L'une, c'est un honnête négociant qui descend gravement dans la rivière, le livre sous le bras et le parapluie à la main, tandis que son fils boit à triples gorgées l'eau de la Seine. L'autre, c'est une bonne femme faisant la révérence au militaire qui porte les armes à son mari. Ce dernier tableau surtout est charmant. Moins naïf et moins idéal que Charlet et Pigal, M. Biard est plus incisif et plus vrai. Charlet et Pigal sont évidemment les peintres du peuple. Si quelquefois ils le raillent, c'est toujours en gens qui l'aiment et qui se plaisent avec lui. M. Biard est le peintre des mœurs bourgeoises, le Molière des boutiques et des mairies de village; c'est le satiriste de la classe moyenne. Mais on n'est pas bien sûr que, tout en se moquant des ridicules de cette portion de la société, il ait un grand amour pour elle. Toutefois M. Biard mérite d'occuper une belle place dans la série de nos peintres de mœurs familières. On trouvera peut-être que nous nous sommes trop étendu sur ses ouvrages; mais nous, qui croyons que l'art doit admettre le manteau de Scapin aussi bien que l'épée d'Achille, nous avons été heureux de louer un homme qui réunit à la richesse d'une palette puissante l'effusion d'une verve pleine d'originalité. Au milieu des pastiches nombreux que des prétentions exagérées produisent, il nous est agréable de rencontrer une simple et franche nature qui s'abandonne à son instinct, et qui, sans chercher à faire des merveilles, enfante des choses qui, pareilles aux singeries de M. Decamps, resteront peut-être bien longtemps après que de vastes et larges toiles auront été ensevelies dans la poussière de l'oubli.

III

L'individualité, ce don si précieux et si rare dans les hautes régions de la peinture, se rencontre peut-être, suivant nous, plus facilement dans la peinture du paysage. A vrai dire, cette partie de l'art, peu cultivée chez les anciens, et très pratiquée chez les modernes par des artistes nombreux, par les Italiens d'abord et plus tard par les Flamands, a pris en France, depuis quelques années, un essor remarquable. Il semble que nos artistes se soient souvenus que si l'Italie et la Flandre avaient enfanté les princes de la peinture historique et religieuse, la France avait donné le jour au Raphaël et au Michel-Ange du paysage, au divin Claude et au grand Poussin. En cela, ils ont eu raison de s'enorgueillir, de se compter pour quelque chose dans l'art et de chercher à augmenter en ce genre les richesses de la nation. On peut donc signaler non seulement un grand nombre de paysagistes modernes, mais encore parmi eux un certain nombre d'hommes doués d'un sentiment véritable et d'une forme tout à fait tranchée. Ainsi rien n'est plus chaud de ton que les terrains orientaux de M. Decamps; rien n'est mieux pensé que les compositions de M. Aligny; rien n'est plus largement dessiné que les plantes de M. Marilhat; rien de plus éclatant et de plus riche en couleur que les feuillées d'automne de M. Huet; rien de plus précis et de plus net que les détails de M. Delaberge; rien n'est plus naïf que le pinceau de M. Bodinier. Rien

n'égale le charme de M. Cabat, la solidité de M. Isabey, la finesse, la fraîcheur de M. Roqueplan: il est impossible d'imaginer une plus grande variété de manières. Ces artistes cependant sympathisent plus ou moins avec le Nord ou le Midi; et bien qu'ils marchent à la conquête de la nature par cent chemins divers et par des sentiers qui leur sont propres, ils regardent plus ou moins le ciel brumeux de la Hollande, ou les lignes profondes et claires de la campagne de Rome. Nous commencerons par ceux qui abondent dans le sentiment du Poussin et se rapprochent le plus de son style et de sa manière.

M. Aligny a exposé cette année une belle composition antique: c'est *le Supplice de Prométhée sur le Caucase*. Cette toile, qui rappelle dignement le *Polyphème* du grand maître, nous semble une des bonnes productions de M. Aligny. La tendre verdure et la fraîcheur des premiers plans contraste heureusement avec l'aridité et l'âpreté sauvage des roches du fond où le Titan expie son audace, sans toutefois que la composition perde de sa grandeur et de son unité. « O voûtes de l'éther, ô vents rapides qui soufflez autour de moi, sources des fleuves, flots innombrables des mers, terre immense et profonde, et toi, soleil dont les regards embrassent le monde entier, écoutez mes cris, voyez ce que les dieux font souffrir à un Dieu. » Voilà la plainte gigantesque que le poète Eschyle prêtait jadis au Titan vaincu, et voilà bien encore ce que M. Aligny veut nous faire entendre. — Quels gémissements profonds, et comme les filles de l'air, du fond de leurs retraites et de leurs vallons humides, écartent les branches des lauriers et écoutent avec terreur! — Ce tableau est exécuté avec un

soin et une exactitude de forme extrême. Plusieurs autres compositions du même auteur, tirées de l'Écriture Sainte, telles que *le Christ et la Samaritaine* et l'*Apparition de Jésus sur le chemin d'Emmaüs*, offrent aussi de grandes beautés de lignes. C'est bien la terre pierreuse et sèche de la Judée ; on sent que les études faites à Caprée et dans Ischia ont dû servir beaucoup au peintre pour lui donner le caractère de la Terre-Sainte. Mais peut-être l'application du système de M. Aligny est-elle poussée trop loin dans ces deux toiles, et va-t-elle jusqu'à la maigreur et à la dureté. M. Marilhat, qui nous avait déployé toute la magnificence des cactus et des palmiers d'Afrique, il y a deux ans, a cherché, cette année, l'églogue antique, et nous a rendu, dans un beau site de la Grèce, une scène de la pastorale de Longus, je crois. Ses jeunes arbres et leurs embranchements sont dessinés avec finesse et élégance, ses terrains se coupent et se surmontent avec grandeur, ses groupes de pasteurs sont sagement distribués ; mais les qualités du dessinateur semblent avoir absorbé celles du coloriste : ce tableau est d'un froid glacial. Au contraire, la vue du *Tombeau du cheick Abou-Mandour*, près de Rosette, rappelle les teintes chaudes et pleines de vie de ses premières toiles. Nous l'engageons bien sincèrement à continuer dans cette manière ; elle nous paraît être la plus naturelle, et l'expression la plus vraie de son talent. MM. Corot et Bertin suivent, avec des qualités diverses, la même route que M. Aligny. Le premier, homme d'instinct, a le sentiment de certains coins de la nature romaine, qu'il reproduit avec une naïveté brutale. Ses tons sont justes et bien posés ; mais ils sont

généralement gris et peu flatteurs. Son *Saint Jérôme au désert* offre de bonnes parties; mais nous préférons le tableau d'*Agar*, exposé il y a deux ans. Le second, plus précis, plus agréable et plus harmonieux, tire un merveilleux parti des éléments les plus simples du paysage. Un vaste rocher, un tronc d'arbre mort ou crevassé, une touffe de genêts roux et flétris, et une figure qui s'appelle tantôt Giotto, tantôt Jésus de Nazareth, lui suffisent pour une composition souvent de grande dimension. Certainement une pareille sobriété de moyens révèle une remarquable habileté et l'intelligence du grand et du beau; mais il est à craindre aussi que ce système parfois ne mène plutôt à des effets de décoration qu'à l'expression simple et vraie de la nature; et c'est là ce que nous avons peur de rencontrer dans *le Christ au mont des Oliviers*, de M. Bertin, malgré la science de dessin et le sentiment élevé qui s'y manifestent.

M. Bodinier, qui semble procéder des vieux maîtres de l'école florentine, s'applique à rendre, avec leur netteté et leur rigueur de contour, jusqu'aux moindres plantes de la nature italienne. Cependant il ne néglige pas la couleur, et cherche à mettre dans ses fonds et dans ses ciels la divine transparence des ciels de Claude Lorrain. Cet artiste n'a exposé cette année qu'une *Vue de la route de Rome à Naples*, qui nous a paru juste et belle. Ses premiers plans sont toutefois un peu mous et lâchés. De M. Bodinier, la transition est facile aux peintres qui, sans perdre de vue l'idéal, se renferment davantage dans l'imitation de la nature. Ainsi M. Cabat vient naturellement se placer sous notre plume. M. Cabat, bien que tourné vers le Nord, ne croit pas que le moindre

coin de mur soit la beauté absolue ; et, comme les maîtres du paysage, il choisit ses endroits. Ordinairement ce sont de fines et verdoyantes prairies, des chaumières avec des treilles sous lesquelles causent des buveurs en la saison des blés, ou des nageurs au coin d'un canal, et tout cela touché avec une grâce parfaite. Quelquefois il s'élève à l'idéal, à l'expression de la solitude et de la mélancolie ; une pauvre femme engourdie par le froid et couchée dans une clairière lui suffit pour composer un tableau, et il réussit presque toujours à nous communiquer le sentiment qui l'anime. Ce n'est pas qu'il soit sans défaut ; souvent sa main trop habile lui fait perdre de sa naïveté, et il rend alors la nature avec exagération ; mais nous le jugeons trop amoureux de ses belles formes pour qu'il reste dans de fausses voies. Dans les deux vues qu'il a exposées cette année, celle prise dans le département de l'Indre remet en mémoire *le Buisson* de Ruysdaël. Elle ne nous paraît pas indigne du souvenir, et nous désirons que M. Cabat, suivant l'exemple du grand maître, s'approche de plus en plus de son divin modèle, la nature.

Parmi les artistes qui cultivent le paysage avec un sentiment non moins remarquable, nous citerons M. Jadin, qui modèle ses terrains avec tant de fermeté ; M. Flers, dont les charmantes prairies bordées de saules verts, et les basses-cours de Normandie où passe un rayon de soleil, sont présentes à toutes les mémoires ; M. Jules André, dont les lointains si fins et si légers, dont les premiers plans si précis et si vrais sont éclairés d'une lumière si harmonieuse ; puis, M. Giroux, dont la touche est si

pleine d'effet et de science. Certes, il a fallu une merveilleuse habileté pour bien mener à fin une toile aussi vaste et aussi remplie que celle que ce dernier a exposée à nos regards. Cette scène des glaciers du Dauphiné, cette vue de la Cascade du Bout-du-Monde est très naturellement prise et très fortement rendue. Les eaux sont d'une belle transparence, le feuillage d'une bonne forme et d'une grande animation, et les groupes du premier plan d'une heureuse composition; on y sent bien toute la verte froideur d'un pays alpestre. C'est un beau tableau, qui ne laisse à désirer, suivant nous, qu'un peu plus de cet idéal dont Ruysdaël et Claude savaient si bien empreindre leurs études les plus vraies et les plus exactes. Ce souhait, nous pouvons le manifester également à l'égard de M. Brascassat. Il est impossible de rendre les formes et les mœurs des bestiaux avec plus de vérité d'observation, plus de science de dessin, et plus de vivacité de coloris qu'il ne l'a fait dans son beau combat de taureaux. Cependant un peu moins d'habileté et un peu plus de naïveté, peut-être, mettrait les tableaux de M. Brascassat assez près des meilleurs Paul Potter.

L'Océan, cette année, n'a pas un grand nombre de peintres. M. Gudin n'a rien envoyé de très important; M. Le Poitevin, malgré sa fécondité, ne retrouve pas les belles eaux de son tableau du *Vengeur;* M. Garneray est moins heureux dans ses batailles que dans ses pêches; et bien qu'il y ait du mouvement et de la couleur dans M. Casati, de bonnes intentions dans M. Morel-Fatio, on peut s'écrier : Où sont les vagues houleuses et les voiles

si fuyantes de M. Roqueplan ? où sont les carènes puissantes et solides de M. Isabey ?

La peinture d'intérieur et de monument, qui a produit, dans deux systèmes différents, deux hommes aussi remarquables que MM. Granet et Bonnington, est dignement représentée par M. Perrot et M. Clément Boulanger. Le premier, fervent adorateur de l'Italie et disciple sévère des vieux maîtres, s'est appliqué à reproduire les formes des saints monuments de Pise et de Florence. Rien n'est juste et vrai comme ses peintures de la charmante église de la Spina, de la Tour de la Faim, de la Tour penchée et de l'intérieur de San-Miniato. Mais ce qui nous semble supérieur par la finesse et la simplicité de l'exécution, c'est sa vue de la cathédrale de Pise. L'architecture byzantine du dôme est bien rendue, et ce tableau, digne pendant de sa belle vue intérieure du Campo-Santo, est assurément une des meilleures pièces de la galerie architecturale des vieux monuments toscans, qu'il a entreprise et qu'il complète avec tant de patience et de zèle. M. Clément Boulanger dessine peut-être avec moins de correction et de justesse, mais son pinceau a plus de charme et de vivacité ; il sait davantage animer les lignes de ses monuments par des scènes d'histoire et des groupes de figures. Sa *Procession de la fête de la Gargouille, à Rouen*, est un morceau plein de vie et de couleur, qui le place à un très haut rang parmi les successeurs de Bonnington. Il y a aussi, dans le même genre, une bonne vue de la grande place de Bruxelles, peinte par M. Flandin, et une vue d'Honfleur, heureusement rendue par M. Danvin. Il y aurait encore à parler d'autres paysagistes, qui, à de

moindres degrés, méritent des éloges et des encouragements; mais les bornes d'un article ne le permettent pas, l'espace est bien petit et le nombre trop grand. Qui ne voudrait, en effet, faire partie d'une corporation pareille, qui ne voudrait s'enrôler dans une telle troupe, lorsque l'on voit de quelles ivresses sont comblés les paysagistes, et de quelles récompenses sont payés leurs travaux? Ils vivent dans la sainte compagnie de la nature, ils vivent avec ce qu'il y a de plus beau dans le monde, le ciel, la mer, la terre, les plantes, les fleurs et les animaux; ils ne touchent presque point aux idées et n'ont presque rien à démêler avec les passions humaines, et lorsqu'ils meurent, ils arrivent, comme Michel-Ange, comme Raphaël, mais sans s'être donné autant de mal, à la gloire, et à une belle place dans le temple de l'art.

IV

Si les paysagistes abondent en raison des progrès matériels de la peinture et du long avenir qui s'ouvre devant eux, le nombre des sculpteurs ne paraît pas s'accroître. Si les uns sont heureux, tranquilles et sereins, comme gens qui marchent sur la terre ferme, les autres ne le sont pas autant, et ils semblent craindre que la civilisation ne rétrécisse leur art. Ils peuvent bien encore se proposer l'expression des idées morales, la personnification des vertus et des vices, et concourir à l'embellissement de l'architecture; mais l'exécution devient de plus en plus dif-

ficile, parce qu'ils sont obligés de s'en tenir aux côtés poétiques de l'humanité, et que le nu, base de l'art antique, la forme la plus auguste de la divinité, disparaît de plus en plus de nos mœurs. Les sculpteurs anciens étaient les plus fortunés des artistes; ils avaient à rendre l'image des dieux sous la nudité des plus belles formes humaines, et actuellement nos sculpteurs n'ont pas des dieux à modeler, mais des hommes, des hommes vêtus depuis les pieds jusqu'à la tête, et Dieu sait de quels costumes. Ils sont à plaindre, vraiment. Néanmoins tous ne subissent pas les exigences que la société nouvelle leur impose, et il en est qui protestent contre elles avec persévérance par des œuvres qui ne manquent point de grâce et de sentiment. Sous ce point de vue, nous remercions M. Bosio de nous avoir donné la statue de *la nymphe Salmacis*. La tête nous paraît insignifiante et un peu longue; mais le corps, souple et fin, se ploie avec délicatesse sur les genoux. M. David, qui comprend l'importance du nu dans la sculpture, a su éviter, dans sa statue de *Talma*, la forme mesquine et désespérante du costume moderne. Il a suivi l'exemple de Flaxman, et couvert d'une toge romaine les épaules du Roscius français. Nous n'avons qu'à le louer du parti qu'il a pris, car sans cette hardiesse, nous n'aurions pas le plaisir de voir la poitrine et le bras qu'il a si bien modelés. Il est heureux pour M. Foyatier d'avoir eu à faire pour la maison du roi la statue de l'*abbé Suger*. Le vieux catholicisme lui a fourni ces vêtements à larges plis qui donnent aux figures tant de grandeur et de caractère. La tête est rudement accentuée; elle est austère et nous semble exprimer assez bien le dou-

ble rôle de Suger, celui de l'homme d'État et du moine. M. Etex, dans sa statue de la *reine Blanche*, a voulu réunir la naïveté de la vieille sculpture gothique à la pratique et à la science moderne. Ses efforts, sans être couronnés d'un plein succès, n'en sont pas moins louables. Il y a un beau jet de draperie et de la noblesse dans l'attitude. Le buste de *M. Dupont de l'Eure*, du même artiste, est exécuté avec soin; les rugosités de son cou de bœuf, qui le font ressembler à quelque vieux sénateur romain, sont traitées en conscience; mais peut-être sent-on un peu trop le travail. M. Mercier a du sentiment et de la grâce, mais il est souvent près de l'afféterie. Sa manière de traiter le portrait avec le costume actuel n'est pas heureuse et manque de caractère. Le groupe en bronze de M. Desbœufs, *Souvenir de la fête de la madone di pic di grotta*, n'est pas sans charme et sans naïveté. Il y a de l'ivresse dans les yeux et dans le sourire du Napolitain qui donne à boire à l'enfant. Le bronze de la statue de M. Feuchère, le *Benvenuto Cellini*, est tellement brillant, que l'effet général en est difficilement saisi. Cependant la statue gagne en finesse. Il y a un buste charmant de jeune fille de M. Duret. La bouche est modelée avec une grâce extrême. Le vase de M. de Triquetti, représentant l'âge d'or et l'âge de fer, est conçu dans le goût de la Renaissance. La partie supérieure est bien entendue, mais le socle est pauvre d'invention, et trop maigre pour soutenir le large flanc du vase. Il y a enfin un charmant génie de la pêche, qui, les ailes au dos et le filet en main, est venu de Rome nous apporter le nom de l'aimable et modeste Tenerani, et nous apprendre que dans le

sein de cette antique mère des arts il se trouve encore des hommes qui cherchent le beau, qui le comprennent et qui l'expriment avec un sentiment vraiment original.

Nous pourrions encore parler d'un grand nombre de morceaux qui sont les résultats de travaux sans doute consciencieux; mais qu'en dirions-nous, si ce n'est que, presque tous commandés par la maison du roi à leurs auteurs, ils n'ont pas été pour eux de puissantes sources d'inspiration ? L'année prochaine probablement verra le temple de la sculpture s'éclairer de rayons aussi vifs que celui de la peinture. M. Pradier ne nous donnera pas toujours des statuettes bourgeoises, et nous fera peut-être admirer les chairs délicates d'une jeune Vénus. M. Duret ne se contentera pas de nous offrir un joli buste, il nous ramènera encore quelque jeune Mercure oublié dans Pompeï. Il n'y aura pas toujours des généraux d'empire à sculpter, et des arcs de triomphe à décorer de bonnets à poil et de guêtres de pierre; aussi M. Rude pourra-t-il nous donner un pendant à son petit Napolitain. Le rôle de la sculpture est encore assez grand, bien qu'elle soit menacée par la civilisation. Elle peut prendre l'initiative et tourner les esprits vers le beau par une connaissance approfondie du corps humain, et une étude du nu plus naïve et plus vraie qu'elle ne l'a été jusqu'à ce jour. On nous dira, sans doute, que ce sont des chimères et que cela est impossible, parce que cela est contraire à nos mœurs. Nous ne répondrons qu'une chose, c'est qu'au XVIe siècle, on était bien loin de vivre et de s'habiller à la grecque et à la romaine, et pourtant Michel-Ange, plongeant avec fierté dans

l'anatomie, ne peignit que le nu dans son *Jugement dernier*, ne sculpta que le nu dans son admirable chapelle des Médicis. Sans le nu, il n'eût pas été Michel-Ange, il n'eût pas été le Phidias des temps modernes; et personne n'a pu se dire plus chaste et plus religieux que ce grand homme.

L'architecture, cette sœur aînée des arts, qui les précède tous et leur bâtit des temples, l'architecture a certainement droit à quelques paroles de nous dans cet examen de l'exposition. Elle les mérite d'autant mieux que, parmi les projets de monuments qu'elle soumet au jugement du public, elle en présente deux surtout dans l'intérêt des artistes. Ce sont les projets de MM. Cannissié et Horeau, architectes à Paris, concernant l'exposition des beaux-arts et des produits de l'industrie. Pénétrés de l'insuffisance et de l'inconvenance des salles actuelles d'exposition, et jaloux de rendre à l'étude des jeunes gens et à l'admiration des étrangers les chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture qui y sont renfermés, ils ont pensé qu'il était urgent de construire en dehors du Louvre deux salles spéciales d'exposition. Ils ont jugé tous les deux que le lieu le plus convenable à ces constructions était le terrain situé entre les arbres des Champs-Élysées et les premiers fossés de la place de la Concorde. Le projet de M. Horeau se compose de deux parallélogrammes faisant face à la place. Il est d'un style riche et monumental; mais ses développements, très vastes, peuvent lui créer des difficultés d'admission. Le projet de M. Cannissié se compose de deux hexagones, l'un s'alignant d'un côté avec le Cours-la-Reine, et l'autre avec l'avenue qui borde l'Élysée. C'est un bon travail,

bien raisonné dans l'ensemble et dans les détails; il est moins vaste, moins élégant que le premier, mais aussi moins dispendieux, et d'un style plus sévère. Il nous semble réunir des conditions de goût et d'économie qui permettent d'appeler sur lui l'attention générale.

En outre de ces deux projets, il y a un grand nombre de plans, d'études et de restaurations de monuments gothiques et de la Renaissance. Deux bons dessins de M. Berthelin représentent l'agrandissement de l'Hôtel-de-Ville de Paris dans le même système d'architecture que la façade actuelle, et d'après les plans de MM. Godde et Lesueur. Les études de M. Vasserot sur la cathédrale d'Amiens, et celles de M. Lassus, concernant la peinture sur verre du XIIIe siècle, prise dans la cathédrale de Chartres, sont exécutées avec soin. Mais ce qui nous a le plus intéressé, c'est le travail de M. Camille Bouchet sur la villa Pia à Rome. On sait que cette villa charmante est le chef-d'œuvre de Pirro Ligorio, et que cet architecte a déployé dans ce petit monument toutes les richesses de forme de la Renaissance. Il fallait beaucoup de goût et d'habileté de dessin pour bien rendre le caractère de la villa Pia. M. Bouchet nous paraît avoir réuni ces deux qualités. Bien que ses aquarelles soient de petites dimensions, le trait est si fin qu'on ne perd aucun détail. Le frontispice, composé avec les ornements de la villa, nous semble un délicieux dessin. Dans un temps où l'architecture civile et domestique incline si fort au goût et au style des monuments du XVIe siècle, c'est une heureuse idée que la publication d'un pareil ouvrage. Il est à espérer que, comme la gravure au trait de la

porte du baptistère de Florence qu'édite en ce moment Pieri Besnard, l'ouvrage de M. Bouchet attirera l'attention du public, et exercera sur le goût des artistes et des architectes une influence salutaire.

Nous mentionnerons aussi dans notre revue la gravure, cet art tout moderne qui est arrivé à une vigueur d'exécution vraiment incroyable. Elle serait à elle seule le sujet d'un long chapitre, tant elle embrasse de genres, et tant de nos jours elle prend de développement; mais nous ne la suivrons pas dans toutes les voies qu'elle parcourt, et nous nous contenterons de dire qu'elle a fourni cette année à l'exposition trois belles planches au burin. L'une est de M. Prudhomme, d'après *les Enfants d'Edouard*, de M. Delaroche, l'autre de M. Richomme, d'après la *Vierge au livre* de Raphaël, et la troisième enfin de M. Calamatta, d'après le *Vœu de Louis XIII* de M. Ingres. Le tableau de M. Delaroche nous semble gagner beaucoup à être gravé; le burin a fait disparaître quelques tons vineux répandus sur les chairs, et maintenant la précision de la forme s'allie bien avec l'harmonie de ton de la gravure. La réputation de M. Richomme est établie par de bons ouvrages, et entre autres par sa belle *Sainte Famille* du Musée royal; cette nouvelle planche ne peut que l'augmenter encore. Celle de M. Calamatta rappelle, on ne peut mieux, la peinture de l'original et la rend avec un charme extrême. Il y a dans cette page tant d'habileté de burin, tant de science de dessin, qu'il nous serait difficile de l'apprécier convenablement en trois lignes. La *Revue*, du reste, dans son dernier numéro, et par l'organe d'un de ses critiques les plus distingués, s'en est occupée

d'une façon toute spéciale, et lui a consacré un article aussi flatteur que judicieux. M Calamatta a exposé en outre une série de portraits au pastel, parmi lesquels on remarque celui de George Sand et celui de M. Liszt. Ces deux morceaux se distinguent par la grâce et l'élévation du style, et sont empreints d'un sentiment vraiment poétique.

Enfin, pour n'oublier aucun genre, car l'art a le sein vaste et immense, nous finirons par la lithographie. Si l'on veut connaître une assez belle reproduction de l'œuvre d'un grand maître allemand, on ira la chercher dans la collection d'épreuves exposées par M. Léon Noël. C'est le *Christ aux Enfants* d'Overbeck. Nous qui avons vu l'admirable dessin original, nous aimons encore la copie et nous la trouvons faite avec beaucoup de charme et de naïveté. Il y a aussi une bonne épreuve d'un tableau de M. Winterhalter, appartenant au grand-duc de Bade: c'est un concert que deux belles Romaines donnent à un petit Romain. L'enfant est si beau, si grave et si tendre, qu'on voudrait l'embrasser.

Que conclure de ce que nous venons de voir et de ce que nous venons de dire, c'est que l'art français est loin de déchoir, que la vie l'anime et l'échauffe, mais que cette vie incertaine et inquiète le précipite dans bien des erreurs et des tâtonnements. Comme inspiration, ce ne sont pas les sources qui lui manquent, devant lui s'épanche une nappe d'eau merveilleuse et abondante. Toutes les formules des anciennes civilisations lui sont connues, les sanctuaires de toutes les religions ouverts; il peut se servir de tous les chefs-d'œuvre émanés du cerveau humain jusqu'à ce jour; l'histoire du monde regorge de faits,

et la nature sur tous les points du globe lui découvre le sein. Cependant, malgré cette multitude de faits, cette richesse d'idées, malgré sa liberté enfin, il hésite et ne sait quel parti prendre ; on dirait, à le voir se heurtant à toutes les écoles, tantôt aux Allemands, tantôt aux Italiens, tantôt aux Flamands, que c'est justement la richesse qui l'embarrasse et le rend si timide. Il commence souvent par Rubens et tourne à Raphaël, ou souvent il débute dans le sentiment d'un Italien et finit par être un Flamand. Quel est-il ? est-il dessinateur? est-il coloriste ? abonde-t-il dans une qualité plus que dans une autre, ou sa nature est-elle de les comprendre toutes les deux ? Cette hésitation, cette incertitude dans l'art actuel est pénible à voir, et fait réfléchir sérieusement sur son avenir.

A jeter les yeux sur le passé, à se rappeler les noms de ses plus glorieux enfants, nous trouvons depuis le XVIe siècle que ce sont les hommes de réflexion et de pensée qui dominent et représentent le mieux le génie français. C'est Clouet, Poussin, Lesueur, Lebrun, David, tous hommes patients et de labeur, tous nourrissons plus ou moins de l'Italie, tous dessinateurs corrects et froids, traînant à leur suite une foule d'imitateurs plus froids encore, et écrasant de leur nombre deux ou trois coloristes. De nos jours, les artistes qui éveillent le plus l'attention et la sympathie du public ont de l'affinité avec les premiers peintres que nous venons de nommer, et surpassent en nombre les organisations qui se rapprochent du Nord. Peut-être est-il dans notre nature de pencher vers le Midi plutôt que vers le Nord. Peut-être l'élément latin, qui l'emporte sur

tous les autres éléments de notre langage, doit-il dominer dans notre sentiment de l'art. Peut-être avons-nous plus de raison que d'imagination. Quoi qu'il en soit, si l'élément latin domine, nous désirons qu'il se montre franchement; et si l'élément du Nord existe, bien que plus rare, qu'il apparaisse hardiment et n'abâtardisse pas ses fruits. Dans l'art, l'homme n'a pas qu'une seule manière d'exprimer la nature et de rendre sa pensée, il a le dessin. et ensuite la couleur. Il est vrai que Dieu, en imposant à la matière les divins contours préconçus dans sa pensée éternelle, n'oublia pas la couleur et fit jaillir la lumière sur la face du monde. Mais l'art humain, en imitant la main divine, ne peut jamais atteindre à l'harmonie parfaite du dessin et de la couleur. Il arrive donc presque toujours que l'on est organisé plutôt pour l'une que pour l'autre; c'est pourquoi bien des maîtres, s'appuyant sur la faiblesse humaine, et désespérant d'arriver à la réunion complète des deux qualités, ont pris le parti, pour monter au faîte de la renommée, de pousser aussi loin que possible la qualité qui était le plus dans leur sentiment.

Cependant, tout en conseillant aux peintres de marcher dans le sens de leur instinct, nous ne voulons pas qu'ils tombent dans l'exagération et commettent les attentats les plus graves contre la raison et la souveraine beauté. Nous ne voulons pas que, pareils à un maître dont nous admirons le haut sentiment et dont nous reconnaissons les éclatants services, ils arrivent à faire d'un torse charnu un morceau d'anatomie pénible à voir, d'une composition vivante et animée un tableau terne et sans vie. Nous voulons qu'ils ressemblent au divin Raphaël, qui, tout

en poussant jusqu'à la plus haute puissance la qualité sublime qu'il avait reçue du ciel, le dessin, n'oubliait pas les progrès matériels de l'art et s'efforçait de plus en plus d'atteindre au charme et à la vérité de la couleur. Nous voulons qu'ils imitent le grand Rubens, qui, tout en lâchant la bride aux démons enflammés de la peinture, ne négligeait pas le dessin et arrivait à la beauté de l'idéal et à la simplicité de la composition dans sa magnifique *Descente de Croix* d'Anvers. O Raphaël! ô Rubens! splendides demi-dieux qui siégez aux deux pôles du monde de la peinture! vous qui, dans des sentiments différents et sous des cieux divers, avez parcouru victorieux toute l'échelle de l'art; vous qui avez exprimé la nature sous tous ses aspects, qui avez formulé toutes les passions, toutes les joies, toutes les douleurs, tous les amours, toutes les haines; vous qui avez plongé dans l'Océan, soufflé dans la conque des Tritons, et fait écumer les ondes; vous qui avez fait frissonner les forêts et voler la poussière sanglante des batailles; vous qui, portés par l'aile du génie, avez plané sur l'histoire du monde depuis son commencement; vous qui avez été les égaux et les amis des princes de la terre; vous qui de la moindre plante vous êtes élevés jusqu'au sanctuaire de Dieu; vous qui avez enfin habité avec les prophètes et les chérubins de feu; maîtres de l'art, jetez les yeux sur la France, et des rayons de vos nobles fronts illuminez sa face.

Si vous n'êtes pas les derniers mots de la peinture, si dans le vaste champ de l'art, il y a encore à glaner et même à moissonner après vous, si l'industrie ne doit pas nous couvrir entièrement de son manteau

glacé, venez nous révéler les hautes vérités que vous avez comprises, ouvrez-nous la paupière, élargissez notre tête : faites que nous comprenions tous que vous pouvez régner ensemble sur l'empire de l'art, sans que l'un anéantisse l'autre; que si le dessin est la base fondamentale de la peinture, sa partie la plus chaste et la plus idéale, la couleur en est le mouvement, la vie et la liberté ; que le but de l'art n'est pas seulement d'imiter la nature, mais de charmer, d'émouvoir et d'élever aux vérités éternelles; que l'artiste doit être un homme plein de foi en son œuvre, et que son sentiment doit être profond afin que la forme qui en découle soit bien caractérisée et le suive à travers toutes les inspirations de son âme; que l'esprit est la mort du grand art, que l'esprit n'engendre que l'habileté et des qualités factices ; mais que le sentiment, soutenu et guidé par l'étude, peut seul mener à la production des belles choses; enfin, soufflez-nous dans les narines le feu divin qui vous animait, ô grands esprits, ô mortels supérieurs! et peut-être, à la fin des siècles, lorsque Dieu, suivant la belle imagination du malheureux Grenville, après avoir détruit la terre, fera porter dans les cieux, par ses ministres ailés, les plus hautes productions de l'art, les plus nobles émanations du génie humain, peut-être que dans le vaste et sublime musée du ciel, la France trouvera une place et ne sera pas la dernière.

ÉTUDE LITTÉRAIRE[1]

ANGELICA KAUFFMANN

Personne assurément ne contestera la puissance du roman, personne ne niera ses merveilleux moyens de séduction et son influence prodigieuse sur les masses. Il a conquis, grâce au génie des écrivains qui l'ont exploité, une belle place dans la littérature, et c'est en ce moment le genre d'ouvrage le plus en vogue et le plus populaire. Cependant, il faut l'avouer, on en a fait abus, soit en adaptant sa forme à une foule de compositions qui ne la comportaient point, soit en le traitant lui-même d'une manière incomplète et exagérée. Le roman est une dégénération de l'épopée ; c'est l'histoire de la vie commune, le plus souvent sous des noms feints ou avec des personnages supposés. Comme telle, ç'a été un grand tort, selon nous, que d'y introduire la poésie avec ses élans et son rythme, c'était abaisser la muse que de lui faire quitter les cimes du Parnasse pour les bas-fonds de la plaine. Comme enfant de l'épopée, ç'a été méconnaître sa nature que

1. Cette étude a paru dans la *Revue des Deux Mondes*, n° du 1er mai 1838.

de le transporter dans le domaine de la philosophie, de la politique et de la science. En disant cela, nous ne voulons pas mettre en doute la valeur des œuvres qui se sont montrées au public avec des habits d'emprunt ; nous ne prétendons pas contraindre l'écrivain à ne donner pour forme à sa pensée que celle qui en émane directement, mais nous aimons assez qu'un chêne soit un chêne, et ne mêle pas à ses branches rugueuses et tordues les rameaux élancés du platane ou du peuplier.

Lorsqu'un fleuve est coupé de mille petits ruisseaux, de mille courants aux ondes mélangées, il est bon quelquefois de remonter à la source et de contempler le flot dans sa limpidité primitive ; nous nous permettrons donc quelques réflexions sur les éléments du roman. Quelle est, en effet, l'essence du roman? qui est-ce qui le constitue particulièrement? Ce sont les mouvements de l'âme éclatant au dehors par des traits caractéristiques. Ainsi que dans l'épopée, les caractères et les passions en sont les éléments principaux ; seulement ils ne se développent point dans une sphère idéale, et ils s'agitent sur un terrain peu élevé.

Comme dans l'épopée, les caractères et les passions sont mis en relief par les événements, et les événements sont encadrés dans la nature, les mœurs et les coutumes des peuples ; mais les événements, les mœurs des nations et les beautés de la nature ne sont que des moyens de faire valoir et saillir le principal, les caractères et les passions. Les faits, les coutumes et le paysage ne sont que l'accessoire. Les anciens, qui avaient le sentiment du beau et du vrai, avaient si bien compris l'importance de l'homme

dans le monde, qu'ils en avaient fait le point culminant de toutes leurs compositions littéraires. C'était en lui que rayonnait le monde extérieur, et la nature n'avait de grandeur ou de charme que par sa présence au milieu d'elle, ou les rapports de son âme avec elle. L'homme était leur étude journalière et spéciale. C'est ainsi que, dans l'Iliade et l'Odyssée, la peinture des caractères d'Achille, de Priam ou d'Ulysse, domine de haut celle des mœurs troyennes, ou celle des paysages de la Sicile et de l'île de Circé. Chez les modernes, les grands écrivains qui ont abordé le roman, et qui ont laissé dans ce genre un nom illustre à la postérité, ont imité, bien que dans les conditions d'une société plus compliquée, l'exemple des anciens. Ils ont donné à l'homme et aux orages de son cœur une large place dans leurs ouvrages. L'analyse profonde des caractères de don Quichotte et de Sancho Pança, de ceux de Clarisse et de Lovelace, a fait de Cervantes et de Richardson les premiers maîtres du roman. Ce n'est point par l'arrangement dramatique des événements, par les descriptions des lieux et des mœurs de l'Angleterre ou de l'Espagne, que ces deux hommes de génie ont conquis la gloire qu'ils possèdent, mais bien par la fouille immense qu'ils ont opérée dans l'âme de l'homme. Derrière eux, et avec des facultés éminentes, viennent des romanciers qui se sont encore occupés de l'homme, mais qui l'ont étudié moins en lui-même que dans ses rapports avec les hommes de son temps : ce sont les satiriques par excellence, Rabelais, Fielding, Lesage. Il ne faut pas une grande sagacité pour s'apercevoir, en lisant Gargantua, Tom Jones ou Gil Blas, que les caractères et les

passions y jouent un rôle moins large et moins important que dans Clarisse et le chef-d'œuvre de Cervantes. Les héros des romans de Lesage, de Fielding et de Rabelais, ne sont souvent que des prétextes pour peindre les ridicules et les travers de la société humaine. Aussi les épisodes, les aventures, les événements de toute sorte les encombrent et l'emportent sur le développement des caractères et des passions. Enfin apparaît Walter Scott. Ce dernier, armé de ses fortes études sur le moyen âge, doué d'une riche imagination, et de cet instinct divinatoire qui faisait trouver à l'illustre Cuvier le système entier d'une génération antédiluvienne, s'est élancé sur le passé, et frappant de sa baguette magique les vieux temps, a réveillé des faits et des noms endormis dans la poudre des siècles. A son appel merveilleux, les héros de la féodalité ont repris leurs armures, les chevaliers normands ont envahi la Bretagne et courbé sous le joug la tête des Saxons; puis la vieille Écosse a découvert ses lacs et ses montagnes, et au milieu de ses bruyères se sont agités des bohémiens mystérieux et des presbytériens sauvages. Si de nos temps il existe un écrivain qui ait eu le sentiment de l'épopée antique, c'est assurément sir Walter Scott, mais, malheureusement, il s'arrêta plus à la forme qu'au fond. Le développement des grandes passions et des grands caractères n'entra pas dans ses cadres. Il se contenta de tracer, avec force et vérité, les figures de quelques rois, de plusieurs chefs de clans, de montrer quelques haines de famille, et d'entrouvrir comme des fleurs naissantes, les amours discrètes de quelques femmes, mais presque toujours ce ne

furent que des esquisses, des traits profonds, mais rapides et passagers, des portraits qui restèrent dans la demi-teinte, ou qui furent effacés par les couleurs plus brillantes des paysages et des peintures de mœurs. A prendre l'ensemble de ses compositions et à bien examiner ce qu'il a voulu faire, il est clair pour nous qu'il a attaché plus d'importance à la description de la nature, des mœurs et des coutumes des anciens temps, qu'au développement des caractères et des passions. L'écrivain a été plus curieux de décrire une fête, un tournoi, un lac et un château fort, que de vous dérouler les magnificences d'une passion comme celle d'Achille, ou de vous montrer la constance et la volonté sublime d'un Ulysse aux prises avec le destin. Sous ce point de vue, nous pensons que le système adopté par Walter Scott, cet admirable peintre, est moins élevé, moins large, et moins dans le vrai éternel que celui qui a été suivi par les romanciers précédents. Walter Scott, avec son brillant coloris, ses combinaisons ingénieuses d'événements, sa science profonde d'antiquaire, et son esprit d'observation, Walter Scott est, et restera dans le roman, comme une de ces étonnantes exceptions qu'il faut admirer plutôt que suivre. En effet, son influence sur la littérature européenne a été grande : il a enfanté une foule d'imitateurs ; mais on peut dire, quoiqu'il se soit trouvé des hommes d'un beau talent parmi eux, tels que Cooper et Manzoni, qu'il les a enrôlés tous d'avance sous sa bannière, et cela devait être ; ayant, ce nous semble, renversé l'ordre naturel des choses et fait de l'accessoire le principal, tous ceux qui, après lui, se sont jetés dans cette voie restreinte et

exceptionnelle, se sont volontairement exposés, malgré leur mérite, au reproche d'imitation. Walter Scott, dans son système, a beaucoup de ressemblance, mais à une portée plus haute, avec la terrible Anne Radcliffe. Tous les deux, l'un en fait de peinture de mœurs et de résurrection historique, l'autre en fait de combinaisons d'accidents, d'événements mystérieux et de surprises effrayantes, ont après eux, comme on dit vulgairement, tiré la planche. Il n'en est pas de même des grands scrutateurs du cœur humain, des grands peintres de caractères et de passions. Travaillant sur un fonds immense et immuable, ils ont tous pu devenir originaux, traiter vingt fois la même matière, sans l'épuiser et sans se rencontrer. Lovelace ne tue pas don Juan, Werther n'empêche pas René, René n'éteint pas Adolphe. Robinson, avec sa sublime espérance en Dieu, n'a rien détruit de l'effet divin que produit sur les âmes la résignation douce et tranquille du *Vicaire de Wakefield*. L'âme humaine, ce réceptacle de toutes les passions, cette caverne où se remuent les vertus et les vices sous les formes les plus complexes et les plus variées, est assez vaste pour contenir des milliers de voyageurs, et assez riche pour défrayer des milliers d'exploitants.

De nos jours, en France, nous avons vu abonder les imitateurs du romancier écossais. Pressée d'en finir avec le faux idéal classique, les héros grecs et romains mal compris, la jeunesse littéraire de la Restauration prêta avidement l'oreille aux contes magiques de l'Arioste du Nord. Reportant ses yeux sur le passé de la France et sur les richesses poétiques du pays, elle donna naissance à une mul-

titude de romans et de nouvelles composés et exécutés dans la manière de Scott. Toutefois nous ne comprenons pas dans ces ouvrages le *Cinq-Mars*, de M. Alfred de Vigny, et la *Notre-Dame de Paris*, de M. Victor Hugo. M. de Vigny a écrit un roman historique. Mais comme Mme de La Fayette l'avait déjà fait dans *la Princesse de Clèves*, et l'abbé Prévost dans *Cléveland*, il a eu plus en vue le développement des caractères et des passions que la description des mœurs et des paysages de la France. *Cinq-Mars* est plutôt de l'histoire mise en mouvement et en relief, une tragédie à la façon des chroniques de Shakspeare, qu'une fable de roman, avec des personnages supposés, introduits dans la réalité de l'histoire. A l'égard de M. Hugo, bien qu'il nous paraisse rentrer dans le système de Scott, en ce que la description des choses matérielles occupe chez lui la première place, néanmoins son individualité de poète et son amour profond de l'art gothique ont imprimé à sa *Notre-Dame de Paris* une incontestable originalité.

A l'heure actuelle la fièvre des romans historiques est entièrement calmée. A l'exception de quelques traînards, que l'on voit apparaître de loin en loin, comme on entend, après un feu d'artifice, partir des pétards isolés et qui n'ont pas pris feu lors de l'explosion, les esprits ont abandonné les traces du dernier maitre, laissé de côté la description des vieux temps, et se sont réfugiés dans le présent. Le roman de mœurs est généralement traité. Mais quel fracas d'événements, quelle abondance de faits, que de coups de théâtre, que de drames violemment dénoués! On est beaucoup plus dans l'analyse du cœur

humain; mais la distance que les écrivains modernes ont à parcourir pour se rapprocher des astres magnifiques qui brillent à la voûte du ciel de l'art est immense. De temps en temps de nobles ouvrages s'élèvent et se placent comme les jalons du chemin qu'il faut suivre, mais le flot de l'anecdote et du drame à effet revient bientôt les engloutir. Que faire? Ne point désespérer, et aider du geste et de la voix les écrivains consciencieux qui tentent avec labeur la bonne voie. Déjà le vrai public littéraire a éprouvé un vif plaisir à l'apparition des romans de Mme Sand, du *Stello* de M. Alfred de Vigny, du livre de *Volupté* de M. Sainte-Beuve, et de l'*Eugénie Grandet* de M. de Balzac; il a applaudi au développement des caractères et à l'analyse des passions que ces ouvrages renferment. Aujourd'hui il nous est encore agréable de pouvoir lui signaler, comme étant dans la route du vrai roman, les premiers pas de M. Léon de Wailly.

Le livre de M. de Wailly est basé sur un personnage réel, et sur un fait de la vie de ce personnage. Angelica Kauffmann est une jeune fille qui vécut en Angleterre et y fut célèbre comme peintre dans les trente dernières années du XVIIIe siècle. L'histoire de sa vie, écrite à Florence en 1818 par Gherardo de Rossi, et la *Biographie universelle*, disent qu'elle naquit à Coire dans le pays des Grisons, d'un peintre tyrolien qui menait une vie errante. Son père, Jean-Joseph Kauffmann, étonné de ses dispositions précoces pour le dessin et la musique, la conduisit à Rome. Là elle fit des progrès rapides dans ces deux parties de l'art, et s'étant rendue plus tard à Londres, à la sollicitation d'une grande dame anglaise,

ses succès comme peintre y furent si brillants que George III voulut qu'elle fît son portrait et celui de tous ses enfants. Elle était douée d'agréments personnels très séduisants. A voir son portrait gravé par Bartolozzi, lequel existe en tête de son œuvre, au cabinet des estampes de la Bibliothèque royale de Paris, on conviendra qu'il est difficile de rencontrer une physionomie plus douce, plus fine et plus élégante. Sa manière de peindre n'était pas trop sévère, ses compositions se ressentaient un peu de l'affectation et du mauvais goût qui régnaient alors dans les écoles d'Italie; mais il y avait de la facilité, de la grâce et de l'invention, et sa touche brillante et moelleuse ne manquait pas de largeur. Sa beauté et ses talents lui attirèrent bientôt une foule d'hommages. Elle fut en rapport d'amitié, ou en relation avec un grand nombre d'hommes distingués de la société anglaise. Jusqu'ici les biographes s'accordent, mais ils se séparent à l'occasion d'un événement malheureux qui lui arriva au plus beau moment de ses triomphes à Londres. Les uns disent que, sous le titre de comte de Horn, un intrigant, venu de Suède, et introduit, on ne sait comment, dans le grand monde, fit la cour à la jeune artiste, dans la vue de s'emparer de sa fortune, et parvint à force de fourberies à obtenir sa main. Les autres prétendent qu'un baronnet artiste, et membre du parlement, rechercha vainement Angelica en mariage, et voulut venger son amour-propre humilié de la manière suivante. Il aurait pris dans les bas rangs du peuple un jeune homme porteur d'une belle figure, l'aurait mis à même de paraître richement dans le monde, et l'aurait stylé à jouer le rôle d'un gentilhomme épris des charmes

et des talents d'Angelica. La jeune fille aurait été dupe de cet artifice : elle aurait donné son cœur et sa main au fourbe déguisé, et le mariage à peine conclu, le baronnet rebuté se serait hâté de dévoiler son manège. Les deux versions sont présentées d'une manière tellement vague et incertaine que l'on a peine à y ajouter foi. Cependant ce qui sort de vrai de ces deux récits, c'est que la malheureuse Angelica fut la dupe d'un imposteur sans titre et sans fortune. A l'égard des faits qui suivirent son triste mariage, les biographes diffèrent encore les uns des autres ; mais ils s'accordent de nouveau sur le reste de sa vie. Redevenue libre, par le moyen d'une séparation judiciaire, ou, selon Gherardo de Rossi, par la mort du soi-disant comte de Horn, Angelica s'éloigna de l'Angleterre et alla se fixer à Rome. Là elle vécut heureuse et tranquille dans le commerce des arts et de la société. Gœthe, ce sublime curieux, eut le désir de la connaître, lorsqu'il passa dans la ville antique; il la vit, et lut même devant elle sa tragédie d'*Iphigénie en Tauride*. Il lui a consacré plusieurs lignes d'éloges dans son journal de voyage appelé *Poésie et Vérité*. Angelica mourut à Rome en 1807, après avoir produit un œuvre considérable tant en peintures qu'en dessins, et avoir épousé en secondes noces le peintre vénitien Zucchi, ancien ami de sa famille.

Tel est le personnage et telle est l'anecdote que M. de Wailly a dû élever à la puissance du roman. Il est évident, pour tout esprit un peu habitué à saisir les mobiles des passions et à démêler, dans les actes humains, les éléments du drame, qu'il se trouvait un roman enfoui sous les pages des deux biogra-

phies. Mais comment faire éclore le germe et en tirer les jets vivaces et multiples d'une noble plante? Comment, sur une si légère donnée, construire un édifice aux fortes assises et aux larges proportions? Le sujet présentait des écueils. D'abord le personnage d'Angelica, comme artiste, reportait naturellement les yeux sur Corinne : c'était d'avance jeter un seau de glace sur la tête des lecteurs. Ensuite l'intérêt vil, la cupidité qui semblait être le ressort de la fourberie du séducteur, dans l'une comme dans l'autre version, souillait le canevas du roman de manière à ne pas permettre que l'on y essayât la moindre broderie. M. de Wailly cependant n'a point été effrayé par ces difficultés et n'a point reculé devant; il a commencé par réunir les deux versions en une seule; il a fait du faux comte de Horn, venu de Suède, l'instrument des vengeances de l'homme dont Angelica a rejeté la main; puis, laissant de côté l'amour de la peinture, et ne gardant de l'art que ce qu'il en fallait pour bien placer Angelica dans le monde et rester le plus près possible de la vérité, il s'est emparé d'elle comme femme et l'a mise aux prises avec les désirs et les tentatives violentes d'un roué puissant et orgueilleux. Alors, de cette transmutation il est résulté trois caractères distincts : une jeune fille belle et fière, un homme humilié qui se venge, un jeune homme qui sert d'instrument et qu'on brise après s'en être servi. Modifiés par l'imagination de l'auteur, échauffés par sa pensée, ces trois individus ont pris corps, et, se dégageant de la réalité bornée de l'anecdote, ils se sont élancés dans la vie du roman avec de vastes développements. Le drame a commencé. Durant l'espace de deux années, l'action marche à son dénoue-

ment à travers le mouvement du grand monde et une foule d'originaux qui tourbillonnent autour des personnages principaux, comme des satellites autour de leurs astres. D'abord Angelica et le baronnet Francis Shelton dans l'arène. Le grand seigneur attaque la jeune fille, elle se défend avec sa pudeur et sa fierté. L'adversaire s'irrite, l'obstacle augmente ses désirs, il éprouve même un moment de l'amour. Sa main est offerte, elle est rejetée; l'orgueilleux blessé se retire, s'éloigne même du pays; mais il cherche un moyen de se venger. Le hasard le lui offre. Dans une contrée lointaine se présente à lui un jeune homme qui, placé dans des conditions exceptionnelles et bizarres, se croit fils d'un comte et l'héritier d'une grande maison du Nord. L'Anglais vindicatif l'attire auprès de lui, l'encourage dans ses idées chimériques, l'introduit dans les hauts cercles de Londres, et, sans qu'il se doute du rôle qu'il lui fait jouer, le pousse, avec la qualité de gentilhomme et sous l'aspect d'un homme intéressant par ses malheurs, aux pieds de la cruelle Angelica. La rebelle se prend au piège par la pitié; elle aime le complice innocent des roueries de son ennemi; celui-ci la paie de retour. Bientôt le mariage étend sur leurs têtes son voile doré, et, quand le bonheur les a comblés de ses pures délices, le baronnet se montre et leur broie le cœur à tous les deux en leur jetant à la face l'atroce vérité. La jeune femme, saisie, humiliée, s'éloigne de son époux; l'infortuné mari s'en va mourir misérablement en prison, et Shelton rentre dans le monde avec la satisfaction d'un homme vengé et l'applaudissement de tous les roués de la haute société.

Voilà le drame avec son exposition, son milieu et son dénouement, réduit à sa plus simple expression. Il est facile de voir, par le peu que nous en avons dit. combien le rôle du baronnet doit être imposant et terrible, combien la lutte d'Angelica comporte d'intérêt, combien la situation du malheureux de Horn promet d'angoisses et de pathétique, et combien la crainte, l'amour, la pitié, le remords, doivent souffler impétueusement sur toutes ces âmes, et, pareils aux vents du ciel, les couvrir tour à tour de lumières et d'ombres. Mais la critique peut aussi demander où est l'unité, de quel personnage elle découle. Bien que, par sa jeunesse, sa beauté, ses talents, Angelica soit la cause du mal, en attirant auprès d'elle un homme pervers ; que, pour cette raison, elle occupe le premier plan et donne son nom à l'ouvrage, l'intérêt et l'action du roman ne nous paraissent pas reposer sur elle seule plus que sur les autres. D'abord elle est presque toujours passive, attaquée : elle n'agit que pour se défendre; puis l'intérêt de pitié se partage entre elle et son jeune mari. Est-ce le comte de Horn qui donne l'unité à l'ouvrage? Mais durant le premier volume il est en dehors de l'action, et ne paraît sur la scène que pour amener la péripétie. Est-ce l'orgueilleux Shelton? Nous le pensons. L'intérêt qu'il inspire n'est pas assurément un intérêt de compassion, c'est un intérêt de curiosité qui domine le roman tout entier et qui ne cesse qu'au dernier mot du dénouement. Il s'agit constamment de savoir s'il arrivera à la possession d'Angelica, ou comment, n'y parvenant pas, il pourra s'en venger. L'unité d'intérêt réside donc seulement en lui, et quant à l'unité d'action, son carac-

tère remuant et audacieux relie toutes les parties de l'ouvrage. En effet, dès les premières pages, nous le trouvons dans une auberge de Suisse, se permettant une impertinence grossière vis-à-vis d'une jeune fille honnête, et cela uniquement par passe-temps et pour chasser l'ennui d'un voyage. Six ans après, rencontrant à Londres cette jeune personne devenue célèbre et l'idole de la mode, il se fait présenter à elle, lui rend services sur services, s'empare de ses amis, la circonvient de mille façons, et marche à la satisfaction de ses désirs avec la plus infatigable persévérance. Lorsque, frappé dans son orgueil et vaincu dans ses odieuses entreprises, il s'échappe et fuit de l'Angleterre comme un tigre blessé, quoique absent, son ombre s'étend encore sur la malheureuse famille Kauffmann : Angelica ne peut entendre son nom sans frémir et semble toujours redouter une de ses ruses. Lorsque, de retour à Londres, il paraît le plus inoffensif et le plus tranquille des hommes, c'est alors même que ses victimes sentent trembler le sol sous leurs pas. Toujours Shelton, les salons d'Almack's, le parlement, le club des Boucs, tout est plein de Shelton; tout ne marche que par lui. Il est l'alpha et l'oméga du livre, c'est lui qui l'ouvre par une insolence et c'est lui qui le ferme par la plus terrible catastrophe. Nous ne nous trompons pas en affirmant que là est la véritable unité du livre, qu'elle se trouve dans le gentilhomme blessé et dans sa vengeance.

Maintenant examinons les caractères. Nous commencerons par celui du baronnet, car, étant l'homme odieux du roman, il devait être un des plus difficiles à rendre. L'auteur nous paraît s'en être heu-

reusement tiré, cette figure fait honneur à son imagination; c'est peut-être la plus neuve, du moins c'est la mieux soutènue et la plus fortement dessinée. Au premier abord quelques lecteurs pourront se rappeler Lovelace; mais ce souvenir, éveillé par de vagues apparences, n'a, suivant nous, aucun fondement réel. Un moraliste a dit : « A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. » Cette pensée est d'une grande justesse : pour peu qu'on observe attentivement les choses, on voit bientôt éclater leur dissemblance. L'esprit du mal et le génie de l'intrigue respirent dans les actes de Lovelace comme dans ceux de Shelton; mais voilà seulement ce qu'ils ont de commun. Ainsi de Iago et de Richard III : c'est l'envie qui est la racine du mal que ces deux échappés de l'enfer font dans le monde; cependant leur physionomie est bien différente, et l'on n'accusera jamais Shakspeare de les avoir modelés l'un sur l'autre, d'avoir fait du monstre vénitien la contre-épreuve du bossu anglais. Lovelace a vingt-cinq ans, il est jeune, sensuel, susceptible d'exaltation, de folie même, malgré sa froideur nationale et son calcul satanique. Shelton, au contraire, est âgé de quarante ans, d'un sens rassis et positif, et nullement coureur de femmes. Comme un homme qui vit dans la société doit avoir des maîtresses, Shelton, animé par les résistances d'une petite fille, s'en occupe, se pique au jeu, et, une fois piqué, irait même jusqu'à l'épouser; mais tout ça est plutôt une affaire de cerveau que de sens : il y a plus de profondeur dans la blessure que lui a faite Angelica qu'il n'y en eut jamais dans son désir de la posséder. Lovelace obtient les faveurs de sa maîtresse en

lui faisant boire un narcotique; Shelton se venge de la sienne en mettant un laquais dans son lit. Lovelace est insouciant, ne craignant quoi que ce soit, méprisant les lois de la société, et bravant ouvertement les convenances et l'étiquette du monde. Shelton méprise les hommes ; mais il respecte le monde, ses habitudes, ses allures; il respecte surtout le jugement de ceux qui le dirigent. Avant de déshonorer Clarisse, Lovelace perdait une autre femme; Shelton, avant de poursuivre Angelica, s'amusait à mener un club sans vouloir même accepter ostensiblement le mérite de la direction. Le premier besoin de Shelton, c'est de dominer par son intelligence non seulement les individus, mais encore les positions de la vie les plus compliquées : Shelton est plus près d'un ambitieux que d'un débauché. C'est un joueur de marionnettes, aimant à tenir des fils, les fils d'un pantin ou d'une femme, d'une intrigue politique ou d'un complot de société : ôtez les femmes du roman de Richardson, et le caractère de Lovelace est impossible; ôtez lesfemmes de celui dont nous parlons, et le caractère de Shelton est toujours possible. Shelton est l'homme du monde, mais l'homme du monde avec l'orgueil de Satan. Il serait fort honorable pour unauteur qui débute, qu'on pût se rappeler, à l'aspect de son personnage principal, celui de Richardson; car la création du romancier anglais est peut-être une des plus fortes et des plus épiques qui soient jamais sorties du cerveau d'un écrivain. Cependant nous croyons les différences que nous avons exprimées plushaut assez profondes pour que l'on ne conteste pas au baronnet Shelton son originalité.

Si le caractère de l'orgueilleux exigeait dans la main qui le traçait de la fermeté, celui d'Angelica demandait de la grâce et de la souplesse. Soit à cause de sa modestie, soit à cause de sa position pénible vis-à-vis d'un ennemi fort et puissant, il était difficile de lui imprimer autant de relief que l'on en peut donner aux gens d'action. Pleine de pudeur et de fierté, elle est de la nature des sensitives, qui se retirent au moindre contact qui les rebute. Frêle et délicate de corps, elle retomberait aisément dans la catégorie des femmes douces et passives que l'on rencontre dans tant de romans, n'était ce goût prononcé de l'élégance qui se manifeste en elle dès le premier âge, qui lui fait donner ironiquement par sa famille de bons fermiers le surnom de princesse, et qui, la poussant vers le grand monde, contribue, indirectement il est vrai, à lui attirer les malheurs dont elle est plus tard accablée. Néanmoins ce penchant naturel à aimer le *comme il faut* dans les choses et dans les personnes n'étouffe pas en elle la sensibilité et les élans du cœur. Ainsi, dans son combat de générosité avec Reynolds, lorsqu'elle vient restituer à ce peintre la commande de tableaux qui lui était due, et qui lui avait été enlevée par une insigne rouerie, la noblesse de son âme, la pureté de ses sentiments éclatant à demi-mots sur ses lèvres, vous émeuvent et vous mènent presque à l'attendrissement. Bien que la vue de Shelton l'épouvante après l'infâme violence qu'il a voulu exercer sur elle, bien qu'elle tremble devant lui comme une biche craintive à l'aspect du tigre, l'hypocrite, s'humiliant, lui déclarant ses peines, lui contant la douleur qu'il a de la voir

passer aux bras d'un autre, Shelton lui arrache encore des soupirs d'intérêt et de compassion. Enfin, lorsque, se croyant trompée aussi indignement qu'une femme peut l'être, et n'ayant aucun indice qui puisse jeter le doute dans son esprit, elle s'éloigne de son malheureux époux et se réfugie au sein de sa famille, là, les pleurs et les sanglots qu'elle laisse échapper en apprenant la détresse du pauvre comte, les reproches qu'elle se fait de sa dureté envers lui, et ses efforts pour le faire sortir de prison, donnent au lecteur la mesure vraie de la bonté de sa nature et de la profondeur de sa passion.

A l'égard du jeune Horn, le développement de son caractère offrait de grandes difficultés. De tous les personnages du roman, c'est celui qui a la position la plus fausse. Il paraît dans le monde revêtu d'un faux titre, revendiquant une immense fortune qui ne lui appartient pas, et surprenant la bonne foi d'une jeune fille qui croit à ses titres et à sa richesse. Comment intéresser avec une telle façon d'être et de semblables allures? L'auteur cependant y est parvenu. Il lui a donné d'abord vingt ans, et l'a doué de toute l'imagination romanesque de la première jeunesse; puis il a entouré de mystère son berceau, il a élevé à l'entour une masse de faits assez vraisemblables, pour que le fils de l'horloger Brandt puisse croire à sa naissance aristocratique. Il le fait tomber ensuite dans les mains d'un homme riche, puissant, considéré, qui, voulant s'en servir comme d'un instrument pour un but infâme, le fortifie dans ses espérances, le salue du titre de comte devant le monde, et le compromet de manière à ce qu'il ne

puisse pas reculer. Ajoutez à cela la passion de l'amour, qui s'empare de cette jeune tête avec toute la fraîcheur et l'ivresse printanière des premiers sentiments, les combats de la conscience, qui se réveille et s'insurge dans son cœur, et l'entraînement fatal des circonstances, vous aurez une nature bonne et simple, mais pleine de trouble et d'hésitation; vous aurez un coupable, mais un coupable digne de la pitié la plus grande, de la sympathie la plus vive. Le but de l'auteur a été atteint; la position scabreuse et équivoque du personnage a été acceptée; elle est devenue même une source abondante d'intérêt. Quel est maintenant le coin saillant de son caractère? A considérer le limon dont l'a pétri le romancier, et à voir sur quel haut terrain il l'a placé, ce devait être la timidité. En effet, elle se manifeste dans ses actes et dans ses paroles. Elle est le résultat de sa jeunesse, de son éducation imparfaite, de son peu d'habitude du monde, et surtout de cette honnêteté de cœur qui ne peut se faire à une route qui n'est pas très droite. Elle perce dans les moments les plus doux, dans ceux qu'il passe auprès de sa maîtresse. Toujours elle l'accompagne devant son protecteur infernal, le baronnet; et lorsque, maudissant enfin celui qui l'a foulé aux pieds et brisé comme un verre, il se redresse à son tour, et dans son exaspération s'élance pour frapper l'infâme à la face, cette timidité reparaît, elle le force à baisser le bras, et il balbutie presque comme un enfant devant l'homme auquel il veut arracher la vie. L'ascendant de Shelton sur lui a été si fort qu'il le domine encore. Ce dernier trait est juste et nous semble d'une grande beauté. En général, le personnage du comte

de Horn est habilement posé. Dans beaucoup de mains, il aurait complètement disparu, n'aurait été qu'un instrument vulgaire de vengeance, sans éclat et sans originalité; dans celles de M. de Wailly, il a pris de l'importance et acquis une valeur réelle. Quoiqu'il n'apparaisse que fort peu sur la scène, il y demeure assez longtemps pour attacher les yeux, il est assez malheureux pour y laisser une trace profonde.

Autour des trois principales figures que nous venons d'analyser peut-être un peu longuement, se groupent d'autres figures qui, sans présenter autant d'intérêt, n'en sont pas moins remarquables. Fidèle au système adopté par les bons romanciers, l'auteur n'a point créé d'épisodes, et ses personnages secondaires servent tous au développement de l'action et des caractères principaux. La grande dame anglaise qui, dans la biographie, amenait à Londres Angelica, se retrouve également dans le roman. Lady Mary Veertvort est la protectrice de la jeune artiste, son chaperon, son guide et son mentor. Elle la met en relation avec le baronnet, qui lui fait avoir la commande de tableaux du club au détriment de Reynolds, et, par ses empressements, elle décide le mariage avec le comte de Horn. On voit combien elle est nécessaire à l'action. Son caractère forme un piquant contraste avec celui de sa protégée. Autant l'une est retenue, craintive et peu allante, autant l'autre est impétueuse et femme d'action. Autant l'une se tourmente de scrupules, autant l'autre est prompte à les lever dans son cœur ainsi que dans celui des autres. Si lady Mary Veertvort est tranchante et légère en fait de conseils et de jugements, c'est qu'elle est d'un

certain âge, habituée au monde, et qu'elle en a la morale pratique. Au reste, toutes ses précipitations et ses fausses démarches lui sont inspirées par un excellent cœur. Un autre personnage qui n'est pas moins bien touché que celui de lady Mary, quoique plus accusé, c'est le colonel Ligonier, collègue de Shelton à la Chambre des communes. Cet ancien militaire, lourd et épais, est un honnête pantin dont le baronnet se sert merveilleusement pour introduire, sans se montrer, le jeune de Horn chez les Kauffmann. La physionomie curieuse de ce gros homme est vivante ; sa folie est de connaître tous les noms aristocratiques du monde, sa fureur est celle de la présentation. Cette silhouette comique et celle de lord Parham, membre grotesque du club des Boucs, jettent de la gaieté dans l'ouvrage. La famille Kauffmann n'est pas, comme le dit Walter Scott, sans avoir une corne au chapeau, c'est-à-dire ce coup de pinceau caractéristique qui fait vivre les figures les moins intéressantes. On aime l'irritation du vieux Kauffmann, peintre médiocre, mais bon père, sitôt que le talent de sa fille n'est point prôné comme il mérite de l'être. On pardonne volontiers à l'oncle Michel ses rusticités, tant il est brave homme. On applaudit surtout aux espiègleries de la petite cousine Gretly, qui, à travers ses sarcasmes et ses folles idées, a l'instinct de deviner la fausseté de Shelton, rien qu'à l'inspection de son nez. Méfiez-vous, dit-elle, de tout homme aux narines relevées et mobiles ; quand son nez se fronce, il ment. Nous ne savons pas jusqu'à quel point cette observation est juste, mais elle est au moins piquante et singulière. Quelle bonne trouvaille, quelle heureuse invention

que celle de lady Ramsden et de miss Jemima sa fille, les chercheuses de maris ! Elles sont bien utiles aux roueries de Shelton, la fille surtout, afin de piquer l'amour-propre d'Angelica, et de pénétrer ses sentiments à l'égard du baronnet. Elles sont aussi bien divertissantes avec leur manie d'accaparer tous les jeunes gens des salons. Pauvres créatures ! la mère chassant pour sa fille, la fille chassant pour son propre compte : voilà un roman fini, et pas encore de mari trouvé. Si les deux Ramsden ne provoquent guère que le rire, il n'en est pas de même de la modeste figure du jeune Lewis, valet de chambre du comte de Horn. Ce domestique, qui reste fidèle à son malheureux maître jusque sous les verroux de Newgate, excite par son dévouement simple et naïf une émotion vraiment délicieuse. Ce coup de pinceau honore beaucoup l'âme de l'auteur. Comme expression du temps, les portraits des principaux membres de la *fashion* nous semblent tracés aussi justement que possible. Lord Belasyse, le marquis de Tavistock, et Henry Vernon, ce chef hardi et hautain du parti cynique, ont tous leur cachet particulier, et s'accordent on ne peut mieux avec ce que nous savons des libertins du *high life* au XVIII[e] siècle. La brusquerie presque sauvage du fameux docteur Johnson et la noblesse de caractère de sir Joshua Reynolds, sont finement senties et touchées. La sœur de ce dernier, brave fille de quarante ans, et qui ne fait que passer, sent bien son pays, et rappelle aussitôt *ces revêches beautés parlant de ravisseurs*, que M. Sainte-Beuve nous a si vivement peintes dans un de ses sonnets importés d'Angleterre. Le moins animé de tous les personnages secon-

daires est l'artiste vénitien Zucchi. Ami de la maison Kauffmann, futur mari d'Angelica, on ne comprend pas pourquoi il est si faiblement coloré. Il a beau faire des sorties violentes contre le mariage, la vie n'en circule pas davantage dans ses veines. L'auteur, préoccupé de figures plus importantes, a oublié de jeter sur lui une étincelle du feu de Prométhé. Peut-être ne l'a-t-il fait si terne et si pâle que pour mieux punir un jour Angelica de ses velléités ambitieuses.

La critique du rôle de Zucchi nous offre une transition naturelle pour arriver à la moralité de l'ouvrage. Généralement on exige d'une œuvre d'art un but élevé. On veut qu'il en sorte une intention directe ou indirecte de perfectionnement moral, une tendance vers le bon et le beau. La culture de l'art pour l'art trouve bien peu d'admirateurs et de partisans. Le roman comme œuvre d'art est donc soumis à la règle suprême qui gouverne les productions de l'intelligence, il doit contenir une pensée haute et fructueuse. Le roman est un miroir qui reflète tous les mouvements de l'âme et les événements de la vie humaine; mais le penseur qui tient en main le miroir ne doit pas le tourner vers la foule comme un homme indifférent ou comme un insensé qui n'a pas conscience de ce qu'il fait; il doit laisser jaillir du spectacle qu'il déroule aux yeux une leçon profitable aux esprits sains et intelligents. En partant de ce point de vue, le nouveau roman que nous venons d'analyser est-il conforme aux bonnes doctrines de l'art? Nous le pensons. Nous y voyons la satire de l'orgueil et la flagellation des mœurs d'une partie de la haute société. Par la peinture hideuse de son homme du monde, l'auteur a stigmatisé la froide corruption

qui ronge le cœur de certaines gens que l'on appelle partout gens comme il faut; il a signalé au mépris cette classe d'individus dont les civilisations regorgent, et pour qui le goût est l'unique règle des actions; il a montré enfin la boue dans le bas de soie. D'un autre côté, lorsqu'il frappe une jeune fille délicate et vertueuse dans ses sentiments les plus chers, lorsqu'il l'humilie d'une manière si terrible, il donne un rude avertissement à l'esprit romanesque et vaniteux de toutes les jeunes personnes qui se lancent dans le monde avec des rêves de grandeur et des espérances au-dessus de leurs positions réelles. En tout ceci, nous approuvons le romancier, et nous le louons de sa hardiesse; mais pourquoi ne se contente-t-il pas des traits profonds et lugubres qu'il a déjà tracés? pourquoi se croit-il obligé de finir le tableau par la réhabilitation de Shelton et son triomphe dans le club des Boucs, et par l'isolement et la fuite de la malheureuse famille Kauffmann, courbant la tête, sans mot dire, sous le coup qui vient de l'écraser? Ne va-t-il pas plus loin qu'il ne faut aller? L'ironie n'est-elle pas trop forte? Il est vrai que *væ victis* est le mot favori du monde, que la société n'applaudit, la moitié du temps, qu'à celui qui sort vainqueur de l'arène. Il est vrai encore que l'approbation d'une bande de roués n'est pas une récompense, une sanction légitime. Cependant il est dur, il est désespérant de voir le juste, le bon, l'honnête, puni, châtié si cruellement, contraint à se cacher honteusement et à s'éloigner d'un pays comme taché de la lèpre du crime. Nous aurions voulu, sans altérer la vérité du caractère et sans faire tort à son développement logique, que l'auteur,

par un moyen que nous n'indiquons pas, mais pris dans le sujet même, eût laissé entrevoir pour le méchant un commencement de punition céleste. Après une catastrophe aussi déchirante que l'est celle qui forme la péripétie, c'eût été soulager les âmes et laisser respirer un peu, comme a toujours l'habitude de le faire le grand Shakspeare, à la fin de ses tragédies sanglantes.

L'ouvrage de M. de Wailly nous a paru composé dans le système des analyseurs anglais. C'est une tentative audacieuse vis-à-vis d'un public aussi impatient que le nôtre; loin de la critiquer, nous y applaudissons de grand cœur : il est désirable, pour les œuvres importantes et pour l'art, que le lecteur français ne soit pas emporté de crise en crise, et s'habitue à supporter les développements. Quoique établies sur une large échelle, les proportions du roman sont bonnes; le commencement, le milieu et la fin se répondent et se balancent convenablement. Un caractère posé,il se développe conformément aux lois de la logique, non pas de cette logique rigoureuse qui mène les personnages d'Alfieri et ceux de l'école française sur une ligne droite comme la ligne géométrique, mais de cette logique, plus humaine et plus vraie, qui fait décrire aux personnages de Plutarque, de Shakspeare et de Richardson, une ligne courbe et ondoyante. Un acteur une fois jeté sur la scène, il fonctionne suivant son importance et sa nécessité, sans que l'auteur le perde de vue ou en soit embarrassé. Tous les fils qu'il fait jouer se croisent et se décroisent, se mêlent et se démêlent sous ses doigts, avec aisance et netteté. Sous le rapport de l'exécution, M. de Wailly ne nous a pas

moins agréablement surpris; son style est généralement clair, et d'un naturel auquel nous ne sommes plus accoutumés depuis longtemps. De nos jours on a tant abusé de l'image, on a tant prodigué la métaphore, on a tellement chargé de lyrisme l'humble prose que nous ne saurions trop louer un auteur qui débute avec le *sermo pedestris* horatien. Ce n'est pas que la langue du nouveau romancier soit pauvre et glacée : elle est aussi riche qu'elle a besoin de l'être, elle s'élève et s'anime quand il le faut : mais elle ne déborde pas en néologismes et en phrases poétiques à tous propos : M. de Wailly nous paraît écrire en homme de goût et de bon ton. S'il y a de la lenteur et même de l'embarras dans le style de ses premiers chapitres, la pensée y est toujours exprimée justement. A mesure que l'auteur avance et qu'il connaît mieux son terrain, la phrase s'anime et acquiert de la forme ; souvent elle est fine et aiguisée en façon d'épigramme; souvent elle est sentencieuse et précise, à la manière de Vauvenargues. Dans la scène où Shelton demande, pour le docteur Johnson, une pension à lord Bute, favori du roi, elle est pleine d'ellipses et de vivacité. Lorsqu'il se voit humilié par le refus d'Angelica, elle rend sa rage avec une vigueur et une âcreté remarquables ; enfin elle éclate en traits superbes de franche passion à l'endroit où le malheureux comte de Horn, trahi par son protecteur, repoussé par sa femme, abandonné de tout le monde, est en proie au plus violent désespoir qui puisse saisir un homme. Quel que soit le jugement que la critique porte sur ce roman, quel que soit l'accueil que le public lui fasse, notre opinion est, après l'avoir lu avec attention et

l'avoir scrupuleusement examiné, qu'il révèle d'heureuses facultés chez l'écrivain auquel on en est redevable. Il signale en lui un esprit élevé, de l'invention dramatique, de la puissance d'analyse, et un sentiment très juste des habitudes et du langage de la société. En voyant de telles qualités, nous croyons pouvoir dire à M. Léon de Wailly que le roman lui promet de belles destinées littéraires. Qu'il ne doute point de lui-même, qu'il se lance hardiment dans la carrière; il est déjà sur la bonne voie, et il peut saisir d'une main ferme les rênes du char qui a touché si glorieusement le but sous la conduite des Cervantes, des Lesage et des Richardson.

LA BALLADE DU VIEUX MARIN

En sept parties

PAR SAMUEL TAYLOR COLERIDGE

Je crois aisément que dans l'universalité des choses il y a plus de natures invisibles que de visibles. Mais qui nous découvrira la nature de tous ces êtres, leurs degrés, leurs parentés, leurs différences et leur valeur réciproque, ce qu'ils font et où ils habitent? Le génie humain a toujours tourné autour de la connaissance de ces choses et ne l'a jamais atteinte. Il est bon, je n'en disconviens pas, de contempler parfois en esprit, comme dans un tableau, l'image d'un monde plus élevé et meilleur, de peur que l'esprit ne se rapetisse trop aux minuties de la vie quotidienne et ne se renferme entièrement dans de puériles pensées. Toutefois il faut prendre garde à ce que la vérité n'en souffre pas, et conserver certaine mesure, pour que nous sachions distinguer le certain de l'incertain et la nuit du jour. T. BURNET.

PREMIÈRE PARTIE

C'était un vieux marin; trois jeunes gens passaient, il en arrêta un. — Par ta longue barbe grise et ton œil brillant, pourquoi m'arrêtes-tu?

La porte du marié est toute grande ouverte, je suis son proche parent, les hôtes sont arrivés, la noce est prête, n'en entends-tu pas le joyeux bruit?

Le vieux marin serrait le bras du jeune homme de sa main décharnée: — Il y avait un vaisseau... dit-

il. — Lâche-moi, ôte ta main, drôle à barbe grise! — Et aussitôt la main tomba.

Le marin retint le jeune homme avec son œil brillant. Le garçon de noce demeura tranquille et écouta comme un enfant de trois ans. C'était ce que voulait le marin.

Le garçon de noce s'assit sur une pierre et ne put s'empêcher d'écouter; et ainsi parla le vieil homme, le marin à l'œil brillant :

— Le navire retentissait de cris, le port était ouvert : gaiement nous laissâmes derrière nous l'église, la colline et la tour du fanal.

Le soleil parut à notre gauche, s'éleva de la mer, brilla et vint à notre droite se coucher dans la mer.

De plus en plus haut, chaque jour, il monta dans le ciel, jusqu'à ce qu'il planât directement sur les mâts à l'heure de midi. — Ici le garçon de noce se frappa la poitrine, car il entendait les profonds accords du basson.

La mariée était entrée dans la salle du banquet, vermeille comme une rose, et, tout en remuant la tête au son de la mesure, la bande joyeuse des musiciens marchait devant elle.

Le garçon de noce se frappa la poitrine; mais il ne put s'empêcher d'écouter, et ainsi continua le vieil homme, le marin à l'œil brillant :

— Bientôt il s'éleva une tempête violente, irrésistible. Elle nous battit à l'improviste de ses ailes et nous chassa vers le sud.

Sous elle, le navire, avec ses mâts courbés et sa proue plongeante, était comme un malheureux qu'on poursuit de cris et de coups, et qui, foulant dans sa course l'ombre de son ennemi, penche en avant la

tête : ainsi nous fuyions sous le mugissement de la tempête et nous courions vers le sud.

Alors arrivèrent ensemble tourbillons de brouillard et de neige, et il fit un froid très vif. Alors des blocs de glace hauts comme les mâts et verts comme des émeraudes flottèrent autour de nous.

Les interstices de ces masses flottantes nous envoyaient un affreux éclat : on ne voyait ni figures d'hommes, ni formes de bêtes. La glace de tous côtés arrêtait la vue. La glace était ici, la glace était là, la glace était tout alentour. Cela craquait, grondait, mugissait et hurlait, comme les bruits que l'on entend dans une défaillance.

Enfin passa un albatros : il vint à travers le brouillard ; et comme s'il eût été une âme chrétienne, nous le saluâmes au nom de Dieu.

Nous lui donnâmes une nourriture comme il n'en eut jamais. Il vola autour de nous. Aussitôt la glace se fendit avec un bruit de tonnerre, et le timonier nous guida à travers les blocs.

Et un bon vent du sud souffla par derrière le navire. L'albatros le suivit, et chaque jour, soit pour manger, soit pour jouer, il venait à l'appel du marin.

Durant neuf soirées, au sein du brouillard ou des nuées, il se percha sur les mâts ou sur les haubans, et, durant toutes ces nuits, un blanc clair de lune luisait à travers la vapeur blanche du brouillard.

— Que Dieu te sauve, vieux marin, des démons qui te tourmentent ainsi ! Pourquoi me regardes-tu si étrangement ? — C'est qu'avec mon arbalète, je tuai l'albatros.

DEUXIÈME PARTIE

Maintenant, le soleil se leva à droite, sortit de la mer tout enveloppé de brume, et vint se coucher, à gauche, dans les flots.

Le bon vent de sud continua de souffler derrière nous : mais plus de doux oiseau qui nous suivit et qui vint, soit pour jouer, soit pour manger, à l'appel du marin.

J'avais commis une action infernale, et cela nous devait porter malheur. Tout le monde assurait que j'avais tué l'oiseau qui faisait souffler la brise !

Ni sombre ni rouge, mais comme le front même de Dieu, le glorieux soleil apparut à l'horizon. Alors tout le monde assura que j'avais tué l'oiseau qui amenait le brouillard et la brume. « C'est bien, disait-on, de tuer tous ces oiseaux qui amènent le brouillard et la brume. »

Le bon vent soufflait, la blanche écume volait, et le navire formait un long sillage derrière lui. Nous étions les premiers qui eussent navigué dans cette mer silencieuse.

Soudain la brise tomba, les voiles tombèrent avec elle. Alors notre état fut aussi triste que possible. Nous ne parlions que pour rompre le silence de la mer.

Dans un ciel chaud et tout d'airain, le soleil apparaissait comme ensanglanté, et planait, à l'heure de midi, juste au-dessus des mâts, pas plus grand que la lun.

Durant bien des jours nous demeurâmes là, sans

brise ni mouvement, tels qu'un vaisseau peint sur une mer peinte.

L'eau, l'eau était partout, et toutes les planches du bord se resserraient. L'eau, l'eau était partout, et nous n'avions pas une goutte d'eau à boire.

La mer se putréfia, ô Christ! qui jamais l'aurait cru? Des choses visqueuses serpentaient sur une mer visqueuse.

Autour de nous, en cercle et en troupe, dansaient à la nuit, des feux de mort. L'eau, comme une huile de sorcière, était verte, bleue et blanche.

Quelques-uns de nous eurent, en songe, connaissance certaine de l'esprit qui nous tourmentait ainsi. A neuf brasses au-dessous de la mer, il nous avait suivis depuis la région de brouillard et de neige.

Chacune de nos langues, dévorée d'une soif extrême, était séchée jusqu'à la racine. Nous ne pouvions parler non plus que si l'on nous eût bouché le gosier avec de la suie.

Ah!... hélas! quels méchants regards me lançaient jeunes et vieux! A la place de mon arbalète, l'albatros était pendu à mon cou.

TROISIÈME PARTIE

Un temps bien pénible s'écoula ainsi; chaque gosier était desséché et chaque œil était vitreux comme celui des morts; un temps bien pénible, un temps bien pénible! Comme chaque œil vitreux était fatigué! Mais voilà que, tandis que je regardais le couchant, j'aperçus quelque chose dans le ciel.

D'abord cela me sembla une petite tache, et ensuite cela me parut comme du brouillard. Cela remua, remua, et prit enfin une certaine forme, que sais-je ?

Une tache, un brouillard, une forme, que sais-je ? et toujours cela approchait, approchait, et comme si cela eût été une voile manœuvrée, cela plongeait, courait des bordées et filait du câble.

Nos gosiers étaient si brûlants, nos lèvres si noires et si desséchées, que nous ne pouvions ni rire ni gémir. Avec notre extrême soif, nous demeurions muets. Je mordis mon bras, je suçai mon sang et m'écriai : « Une voile ! une voile ! »

Mes compagnons aux gosiers brûlants, aux lèvres cuites et noires, m'entendirent parler. Miséricorde ! ils grimacèrent de joie, et tous à la fois aspirèrent leur haleine comme s'ils eussent fini de boire.

« Voyez, voyez ! criai-je, ce navire ne court plus de bordée : peut-être renonce-t-il à nous porter secours ! Pas la moindre brise et le moindre mouvement de flots; il semble dormir sur sa quille. »

La vague occidentale était tout en flamme, le jour touchait à sa fin. Dès que la vague occidentale fut effleurée par le large et brillant disque du soleil, cette forme étrange vint se placer entre lui et nous.

Et sur-le-champ le soleil fut taché de barres noires (que la Reine du ciel nous prenne en grâce !), comme si cet astre avait apparu avec sa large et brillante figure derrière la grille d'un donjon.

« Hélas ! pensai-je (et mon cœur battit violemment), comme ce navire approche vite, vite ! Sont-ce ses voiles, ces choses qui se dessinent sur le soleil comme des filaments de plante sans cesse agités ?

» Sont-ce ses charpentes, ces barres à travers les-

quelles le soleil luit comme à travers une grille ? Et cette femme qui est dessus, est-ce là tout son équipage ? Est-ce là ce qu'on appelle la Mort ? N'en vois-je pas deux ? La compagne de cette femme n'est-elle pas aussi la Mort ? »

Ses lèvres étaient rouges, ses regards hardis, elle avait les cheveux jaunes comme de l'or, et la peau blanche comme celle d'un lépreux. C'était ce cauchemar qui gèle et ralentit le sang de l'homme, *Vie-dans-la-Mort.*

Le navire squelette passa près de notre bord, et nous vîmes le couple jouant aux dés. « Le jeu est fini, j'ai gagné, j'ai gagné ! » dit *Vie-dans-la-Mort ;* et nous l'entendîmes siffler trois fois.

Les extrémités supérieures du soleil plongèrent dans l'onde ; les étoiles jaillirent du ciel, et d'un seul bond vint la nuit. La barque spectre s'éloigna sur la mer avec un murmure qu'on entendait de loin.

Nous écoutions et jetions des regards obliques sur l'Océan. La crainte semblait boire à mon cœur, comme à une coupe, tout mon sang vital. Les étoiles devinrent ternes, la nuit épaisse, et la lampe du pilote faisait voir la pâleur de sa face.

La rosée tomba des voiles, la lune éleva son croissant à l'orient. A sa pointe inférieure, il y avait une étoile brillante.

Aux clartés de cette lune singulière, l'un après l'autre, et sans prendre le temps de gémir ou de soupirer, chacun de mes camarades tourna son visage vers moi dans une angoisse épouvantable, et me maudit du regard.

Quatre fois cinquante hommes vivants, et je n'en-

tendis ni soupir ni gémissement, avec un bruit sourd et comme des blocs inanimés, tombèrent tour à tour sur le plancher.

Leurs âmes s'envolèrent de leurs corps. Elles s'envolèrent à la félicité ou au malheur, et chacune, en passant près de moi, retentit comme le sifflement d'une arbalète.

QUATRIÈME PARTIE

— J'ai peur de toi, vieux marin, j'ai peur de ta main décharnée ! Tu es long, maigre et brun comme du sable de mer quand la vague s'est retirée.

J'ai peur de toi, de ton œil brillant et de ta main décharnée, si brune.

— Ne crains rien, ne crains rien, garçon de noce, ce corps n'est pas tombé à terre.

Seul, seul, je restai debout, tout seul, tout seul, sur la vaste, la vaste mer, et pas un saint n'eut pitié de ma pauvre âme à l'agonie.

Tant d'hommes, tant d'hommes si beaux ! Ils gisaient là, tous morts, et mille choses visqueuses vivaient autour d'eux !

Je regardai la mer en putréfaction et détournai mes yeux de ce spectacle. Je les reportai sur le pont du vaisseau, il était également en putréfaction : sur ses planches gisaient les corps morts de mes camarades.

Je regardai le ciel et voulus prier, mais avant qu'une prière s'élançât de mes lèvres, un méchant murmure m'arrivait et faisait mon cœur aussi sec que de la poussière.

Je fermai mes paupières et je les tins fermées, et, sous elles, les boules de l'œil battaient comme le pouls dans la veine; car le ciel et la mer, la mer et le ciel, pesaient comme un fardeau sur mes yeux fatigués; et les morts étaient étendus à mes pieds.

Une sueur froide ruisselait de leurs membres, quoiqu'ils ne fussent ni puants ni corrompus. Le regard qu'ils avaient jeté sur moi en mourant était encore tout entier dans leurs yeux.

La malédiction d'un orphelin pourrait tirer du ciel même un esprit et le précipiter en enfer; mais en est-il de plus terrible que celle qui brille dans l'œil d'un homme mort? Sept jours et sept nuits je vis cette malédiction, et je ne pouvais mourir.

Pendant ce temps, la lune mobile montait dans le ciel; elle montait doucement, avec une étoile ou deux près d'elle.

Ses rayons se jouaient sur la mer sans haleine : on eût dit la gelée blanche qu'avril répand sur la terre; mais, au milieu de l'ombre projetée par le navire, l'onde ensorcelée brûlait toujours calme et d'un rouge terrible.

Au-delà de ce reflet, j'aperçus des serpents d'eau; se mouvaient dans des voies de clarté blanche, quand ils dressaient leurs têtes au-dessus de l'onde, une lumière fantastique s'en détachait en nombreuses étincelles blanches.

Passaient-ils dans l'ombre du vaisseau, j'admirais encore leur riche parure, leurs belles robes bleues, vert lustré et couleur de velours noir. Ils nageaient, louvoyaient, et chacune de leurs traces était un éclair de feu d'or.

O heureuses choses vivantes! nulle langue ne peut

exprimer leurs beautés! Un élan d'amour jaillit de mon cœur; je les bénis involontairement. Il était sûr que mon bon patron avait pitié de mon âme; je les bénis involontairement.

Au même instant, je pus prier. De mon cou libre tomba l'albatros, et l'oiseau s'enfonça comme un plomb dans la mer.

CINQUIÈME PARTIE

O sommeil! c'est une chose douce et aimée de l'un à l'autre pôle que le sommeil! Louanges soient données à la vierge Marie, qui m'envoya du ciel le doux sommeil et le fit couler dans mon âme.

Les seaux qui étaient restés si longtemps vides sur le pont me parurent, en songe, s'emplir de rosée, et quand je m'éveillai, il pleuvait.

Mes lèvres étaient moites, mon gosier frais et mes vêtements tout humides. Bien certainement en mon rêve j'avais bu, et ma peau buvait encore.

Je remuai, et je ne sentais pas mes membres. J'étais si léger que je crus avoir perdu la vie durant mon sommeil, et être devenu un esprit céleste.

Et aussitôt j'entendis un vent mugir. Il ne vint pas jusqu'à moi, mais avec son bruit il agitait nos voiles, si amincies et si sèches.

L'air supérieur prit de la vie, et mille pavillons de flamme y brillèrent; ils couraient çà et là, et çà et là, alentour et dans les intervalles, les pâles étoiles dansaient.

Et le vent qui venait mugit de plus en plus, et les

voiles soupirèrent comme les joncs des marais, et la pluie tomba d'un noir nuage à. l'extrémité duquel luisait la lune.

L'épais nuage noir s'ouvrit ayant toujours la lune à son côté. Comme l'eau jaillissant d'un haut rocher, la lumière des éclairs tomba de son ouverture en rivière de feu large et profonde.

Le vent ne toucha pas le vaisseau, et cependant le vaisseau marcha sur l'onde ! Aux feux des éclairs et aux clartés de la lune mêlés ensemble, les hommes morts poussèrent un soupir.

Ils gémirent, ils s'agitèrent ; puis ils se levèrent, mais sans parler et sans remuer les yeux. C'eût été bien extraordinaire, même en rêve, de voir des morts se lever !

Le pilote se mit au gouvernail et le navire marcha sans cependant qu'aucune brise soufflât. Les marins allèrent travailler aux cordages là où ils avaient coutume de le faire. Ils levaient leurs membres comme des machines sans vie. Nous formions un effrayant équipage.

Le corps du fils de mon frère était près de moi ; genou à genou, lui et moi nous tirions le même cordage, et cependant il ne me dit rien.

— J'ai peur de toi, vieux marin ! — Sois tranquille, garçon de noce : ce n'étaient pas les âmes échappées dans l'angoisse qui animaient de nouveau ces cadavres, mais une troupe d'esprits célestes ;

Car aussitôt que l'aurore apparut, ils laissèrent tomber leurs bras et se réunirent autour du grand mât, et alors de doux bruits s'échappèrent de leurs corps et sortirent lentement de leurs bouches.

Autour d'eux, chaque doux son flottait quelque

temps, puis il montait vers le soleil; puis du soleil redescendaient lentement de pareils sons, tantôt seuls, tantôt mêlés.

Parfois j'entendais tomber du ciel comme un chant d'alouette; parfois une foule de petits oiseaux semblaient remplir la mer et l'air de leurs doux gazouillements.

Ou bien c'était comme un concert de tous les instruments connus, ou le bruit d'une flûte solitaire, ou enfin comme le chant d'un ange qui rend muet et attentif à sa voix le ciel entier.

La musique cessa. Cependant les voiles continuèrent à produire un murmure agréable jusque vers le milieu du jour. C'était un murmure semblable à celui que donne, dans les chaleurs du mois de juin et à travers le silence de la nuit et des bois, le cours d'un ruisseau caché.

Jusqu'au milieu du jour, nous fîmes voile paisiblement, quoique aucune brise ne soufflât. Doucement, doucement voguait le navire, poussé seulement par-dessous la quille.

Sous les flots, à neuf brasses profondes, glissait l'esprit qui nous avait suivis depuis la région de brouillard et de neige. C'était lui qui faisait aller le vaisseau. A midi, les voiles ne rendirent plus de son, et le vaisseau demeura tranquille comme avant.

Le soleil plana droit au-dessus des mâts, et semblait avoir cloué le navire sur l'océan. Mais en une minute le navire éprouva une violente secousse, il recula, avança moitié sa longueur d'une façon brusque et pénible.

Ensuite, comme un cheval qui piaffe et qu'on laisse partir, il fit un bond soudain, si fort que le

sang reflua vers ma tête et que je tombai évanoui sur le pont.

Combien de temps je restai dans cet état, c'est ce que je ne puis dire. Toutefois est-il qu'avant de revenir à la vie, j'entendis du fond de mon âme le bruit distinct de *deux voix* dans les airs.

« Est-ce lui, disait l'une, est-ce bien là l'homme? Par celui qui mourut sur la croix! est-ce là l'homme qui avec son arbalète jeta bas l'innocent albatros?

» L'esprit roi de la région de brouillard et de neige aimait l'oiseau qui aimait cet homme, qui l'a tué de son arbalète. »

L'autre voix était une voix plus douce, aussi douce qu'une rosée de miel; et elle dit : « Cet homme a déjà fait pénitence, et il le fera plus encore. »

SIXIÈME PARTIE

PREMIÈRE VOIX

Mais dis-moi, dis-moi! parle-moi encore, renouvelle ta douce réponse. Qui est-ce qui fait marcher si vite ce vaisseau? que fait l'Océan?

SECONDE VOIX

Tranquille comme un esclave devant son seigneur, l'Océan n'a pas une haleine. Son grand œil brillant est tourné très silencieusement vers la lune... comme pour savoir quelle conduite il doit tenir, car, qu'il

soit calme ou courroucé, la lune est son guide. Vois, frère, vois avec quelle grâce elle laisse tomber sur lui ses regards !

PREMIÈRE VOIX

Mais pourquoi ce vaisseau marche-t-il si vite, sans impulsion de vagues et de vent ?

SECONDE VOIX

L'air est interrompu devant lui et fermé derrière. Vole, frère, vole ! plus haut, plus haut ! ou nous serons surpris : car ce vaisseau ira avec lenteur dès que se dissipera l'extase du marin.

Je m'éveillai, et nous voguions comme par un joli temps. Il était nuit, nuit calme. La lune brillait haut dans le ciel. Tous les hommes morts se tenaient ensemble. Tous étaient couchés ensemble sur le pont, plus semblable à un charnier qu'à autre chose, et tous fixaient sur moi leurs yeux de pierre, que la lune rendait brillants.

L'angoisse, la malédiction dans lesquelles ils étaient morts étaient toujours exprimées par leurs regards. Je ne pouvais détourner mes yeux des leurs, ni les élever au ciel pour prier.

Enfin le charme fut rompu. Je regardai encore une fois le vert Océan, et, en regardant au loin, je ne vis rien de ce que j'aurais remarqué dans un autre état.

J'étais comme un voyageur qui, dans un chemin solitaire, marche escorté de la peur et de l'effroi, et qui, ayant regardé une fois autour de lui, continue

son chemin sans plus retourner la tête, parce qu'il sait qu'un ennemi terrible lui ferme la route par derrière.

Aussitôt je sentis un vent qui me venait au visage, et il ne faisait aucun bruit, ne causait aucun mouvement. Nul sillon bouillonnant et ombreux n'était tracé par lui sur la mer.

Il souleva mes cheveux, il éventa mes joues comme une brise des prés au printemps, et, tout en se mêlant à mes craintes, il me fit l'effet d'une bienvenue.

Vite, vite glissait le vaisseau tout en allant doucement. Avec douceur aussi soufflait la brise, mais elle ne soufflait que sur moi.

O rêve de bonheur! est-ce là vraiment la tour du fanal? est-ce la colline, est-ce l'église, est-ce mon propre pays que je vois?

Nous franchîmes la barre du port, et je me mis à prier en sanglotant : O mon Dieu! tire-moi du sommeil ou laisse-moi dormir toujours!

La rade du port avait la transparence d'un miroir, tant l'onde y était paisiblement étendue. Sur la baie se répandaient les clartés de la lune en même temps que ses ombres.

Le rocher brillait sous ses rayons paisibles, ainsi que l'église bâtie dessus, et la girouette tranquille placée sur l'église.

La baie était toute blanchie par la silencieuse clarté, jusqu'au moment où, s'élevant de son sein, nombre de figures qui n'étaient autre chose que des ombres se colorèrent de teintes rouges.

Quand ces ombres rouges furent à peu de distance de la proue, je tournai mes yeux vers le pont du vaisseau. O Christ! que vis-je là?

Chaque corps de marin y était étendu à plat et sans vie, et, par la sainte croix! un homme lumineux, un homme séraphin se tenait debout sur chaque cadavre.

Cette troupe de séraphins agitait les mains : c'était un divin spectacle! Chacun, belle forme lumineuse, faisait comme des signaux à la terre.

Ils agitaient leurs mains, et pourtant ils ne proféraient aucune parole; aucune parole... mais ce silence résonnait comme une musique dans mon cœur.

Bientôt j'entendis le bruit des rames et l'acclamation d'un pilote. Ma tête se retourna forcément vers la mer, et je vis apparaître un canot.

Un pilote et son mousse approchaient rapidement de moi. O cher Seigneur du ciel! c'était une joie que la vue de mes camarades morts ne pouvait empoisonner.

Je vis une troisième personne... je reconnus sa voix. C'était le bon ermite... Il chantait hautement les hymnes sacrés qu'il avait composés dans les bois. Bon! me dis-je, il me confessera et lavera mon âme du sang de l'albatros.

SEPTIÈME PARTIE

Ce bon ermite vit dans un bois qui descend jusqu'à la mer. Comme il fait monter hautement sa douce voix vers le ciel! Il aime à causer avec les marins revenant des contrées lointaines.

Il prie le matin, à midi, et le soir, — et, pour

prier, il a un coussin bien rondelet. C'est de la mousse qui recouvre entièrement le tronc pourri d'un vieux chêne.

Le canot s'approcha. J'entendis les gens qui le montaient dire : — Voilà qui est étrange, en vérité! Où sont ces lumières si nombreuses et si belles qui tout à l'heure nous faisaient des signes?

— C'est vraiment étrange! dit l'ermite. Elles n'ont pas répondu à notre appel. Voyez ces planches déjetées, voyez ces voiles, comme elles sont amincies et fanées. Je n'en ai jamais vu de semblables.

Je ne puis leur comparer que les trames des feuilles jaunes qui jonchent les bords du ruisseau de mon bois, quand les rameaux du lierre sont chargés de neige et quand le hibou hurle au loup qui, par derrière, mange le petit de la louve.

— Cher Seigneur Dieu! cela a un mauvais aspect, répliqua le pilote. Je suis tout effrayé. — Pousse au vaisseau, pousse..... dit hardiment l'ermite.

Le canot vint plus près du navire, mais je ne parlai ni ne bougeai. Lorsqu'il fut tout à fait sous le vaisseau, un bruit soudain se fit entendre.

Ce fut d'abord un grondement sous l'onde qui devint de plus en plus profond et terrible. Il arriva jusqu'au navire, il ouvrit l'eau du golfe, puis le vaisseau s'enfonça dans la mer comme un plomb.

Étourdi par ce bruit immense et épouvantable qui ébranlait le ciel et l'Océan, je restai flottant sur les flots comme un homme qui a été submergé depuis sept jours, mais, aussi promptement qu'en rêve, je me trouvai dans le canot du pilote.

Sur le tourbillon où plongea le navire, le canot fit

plusieurs tours; puis tout redevint calme, excepté la colline qui retentissait encore du bruit.

Je remuai les lèvres, le pilote poussa un cri et tomba en défaillance. Le saint ermite leva les yeux et se mit à prier à l'endroit où il était assis.

Je pris les rames; — le mousse, qui maintenant est quasi fou, poussa de longs et forts éclats de rire, et, tournant les yeux de côté et d'autre, se mit à dire : — Ha! ha! je vois pleinement que le diable s'y connaît à ramer.

Et maintenant me voilà dans mon propre pays, sur la terre ferme. L'ermite sortit du canot; à peine pouvait-il se tenir sur les jambes.

Oh! confesse-moi, confesse-moi, saint homme! lui dis-je. L'ermite se signa. — Dis vite!... répondit-il, je l'ordonne, dis vite quelle espèce d'homme tu es.

Au même instant mon être fut tourmenté par une douloureuse agonie qui me força de commencer mon histoire.

Quand je l'eus terminée, je sentis mon cœur déchargé d'un grand poids.

Depuis, à une heure incertaine, cette agonie me reprend, et jusqu'à ce que mon affreuse histoire soit dite, le cœur me brûle intérieurement.

Je passe, comme la nuit, de terre en terre : j'ai une étrange puissance de parole. Du moment que j'ai vu sa figure, je sais l'homme qui doit m'écouter, et je lui apprends mon histoire.

Mais quel vacarme sort de cette porte? Tous les gens de la noce sont là. Sous la treille du jardin, la mariée et les compagnes de la mariée chantent. Silence! la petite cloche du soir m'ordonne de prier.

O garçon de noce ! cette âme a été seule sur la vaste, la vaste mer, et cette mer était si solitaire que c'est à peine si Dieu lui-même semblait y être.

Ah ! s'il est doux d'être d'une fête de mariage, il est encore plus doux pour moi d'aller à l'église en bonne compagnie.

D'aller à l'église en compagnie et d'y prier en compagnie, au milieu de gens qui s'inclinent devant le Père suprême, vieillards, enfants, bons amis, gais jeunes gens et joyeuses jeunes filles.

Adieu, adieu ! mais je te dis ceci, garçon de noce ! il prie bien, celui qui aime bien, tout à la fois, hommes, oiseaux et bêtes.

Il prie le mieux, celui qui aime le mieux également toutes choses, grandes et petites, car le cher Dieu, notre créateur, les fit toutes et les aime toutes.

Sur ce, le marin à l'œil brillant et à la barbe blanchie par l'âge partit. Le garçon de noce s'éloigna à son tour de la porte du marié.

Il s'en alla comme un homme étourdi et qui a perdu le sens. Le lendemain, il se leva plus triste, mais plus sage.

LA STATUE DE RONSARD

DISCOURS D'INAUGURATION A VENDÔME PRONONCÉ LE 23 JUIN 1872

MESSIEURS,

C'est pour moi un honneur et une bonne fortune d'avoir été choisi par l'Académie française pour la représenter à l'inauguration de la statue de Pierre de Ronsard dans la célèbre et antique cité de Vendôme; il était difficile que l'Académie ne répondît pas à votre appel à cause de la place élevée que votre compatriote occupe parmi les poètes lyriques du seizième siècle, et aussi parce qu'il fut le membre le plus important de l'*Académie du Palais*, cette société littéraire formée par Henri III, devançant la pensée du cardinal de Richelieu et commençant, pour ainsi dire, son œuvre. Je viens donc, au nom de ma compagnie, et pour mon propre compte, rendre hommage à cet illustre confrère du temps passé, et vous faire entendre quelques considérations générales au sujet de ses ouvrages et de sa personne.

Messieurs, un fait me frappe d'abord dans cette haute destinée littéraire, c'est l'inconstance de l'opinion à son égard. Voilà un noble esprit qui, de son

vivant, est couronné du nom de Prince des poètes, à qui un roi de France adresse de remarquables vers, une reine d'Ecosse, belle et spirituelle, des louanges et des présents considérables, — un écrivain idolâtré dans son pays, goûté à l'étranger, mis au niveau du Tasse, et qui, à cinquante ans à peine de sa mort, tombe du haut de sa renommée et disparaît presque entièrement du souvenir des hommes; puis après des siècles d'oubli, les orages de la Révolution, les guerres de l'Empire, arrive le magnifique mouvement littéraire de la Restauration, et le voilà réhabilité par la plume sagace d'un éminent critique, adopté hautement comme un des chefs de la nouvelle école de poésie, et élevé aujourd'hui sur un trône de pierre, au sein de sa vieille cité, par l'enthousiasme, la générosité et le talent de ses compatriotes.

C'est là certainement un fait étrange et qui se rencontre rarement dans l'existence des écrivains fameux; cependant il s'explique comme tous les événements de ce monde. Le temps, ce grand destructeur des choses, a beau sur terre amonceler les ruines, il n'anéantit jamais l'ouvrage où brille réellement l'étincelle du feu divin, il en flétrit seulement les parties fausses ou exagérées; mais l'œuvre, en son meilleur, reste debout, et contemplée par les yeux de la postérité sous un aspect plus net, elle inspire à l'égard de son auteur un redoublement de vénération et d'amour. Dans ce travail de retranchement et d'épuration, surtout en ce qui touche les productions littéraires, le temps est toujours aidé de la main des hommes. Toujours il se trouve des esprits qui, empreints d'idées et de croyances diffé-

rentes, et armés eux-mêmes de l'autorité du talent, aperçoivent les côtés faibles de l'œuvre, les signalent aux intelligents et entraînent avec eux, pour des siècles souvent, la masse du public dans leur pensée de réprobation. Ces coopérateurs du temps n'ont pas manqué, Messieurs, à la gloire de Ronsard ; ai-je besoin de vous nommer les plus célèbres d'entre eux, Malherbe et Boileau ?

Malherbe et Boileau ! oui, tels furent les adversaires sans trêve de votre compatriote, ceux qui portèrent les premiers coups à son éclatante renommée, et ceux qui le ruinèrent dans l'opinion des âges suivants. Mais tous les procès se revisent, et les juges sont jugés à leur tour. On s'est demandé si les graves et sévères esprits qui le condamnèrent avaient toujours été dans le vrai, s'ils avaient eu raison sur tous les points ; la question a été débattue il y a quarante ans, et elle nous semble aujourd'hui résolue à l'avantage de votre poète, témoin cette vivante et belle statue qui nous regarde.

Nul doute que Malherbe et Boileau n'aient obéi aux prescriptions d'un goût plus sûr et d'une logique plus rigoureuse, nul doute qu'ils n'aient craint de voir, sous l'impulsion d'un homme de génie, la langue française tomber dans l'obscurité, la redondance et l'abus des formes grecques et latines. Cependant, disons-le, en toute révérence de ces esprits sensés, n'allèrent-ils pas trop loin ? ne furent-ils pas, sous prétexte de correction, beaucoup trop des *regratteurs de mots*, suivant la fine expression de Regnier ? En somme, ne subissaient-ils pas l'influence d'un tempérament d'écrivain très différent de celui de Ronsard ? A considérer l'histoire de notre litté-

rature, il est aisé d'y reconnaître plusieurs courants d'esprits qui se croisent, se mêlent, mais se distinguent toujours. Ronsard émerge de celui d'où sont sortis Villon, Rabelais, Montaigne, Amyot, et plus tard, Molière et Saint-Simon; ce n'est peut-être pas la veine la plus pure et la plus haute, mais c'est assurément la plus colorée. Malgré ses importations grecques et latines, et ses imitations de l'italien, Ronsard est un écrivain profondément gaulois; on le sent au choix de ses mots, tirés souvent du patois, à l'allure ondoyante de sa phrase, à la franchise de son expression et à l'abondance de ses images. Son œuvre est surtout remarquable par un vif sentiment de la nature; en dépit de ses habitudes de cour et de ses airs de gentilhomme, il est un des poètes les plus sensibles au spectacle des champs, des eaux et des bois. Ce n'était pas une passion factice que celle qu'il avait pour la forêt de Gastine, les bocages de la Touraine et les rives du Loir; leurs beautés rustiques l'émouvaient sincèrement, et il en a composé des tableaux si justes, si frais, que pour en retrouver d'aussi charmants il faut descendre aux pages de La Fontaine et de Jean-Jacques Rousseau. En cela, il a le mérite de concourir, du fond de son époque, à notre mouvement littéraire du dix-neuvième siècle, mouvement dans lequel on voit la poésie et la prose unir sans manière et sans jargon précieux le sentiment de la nature à l'analyse du cœur humain.

Ronsard ne fut pas un phénomène spontané qui s'éleva sur le sol des lettres, comme ces plantes qui poussent en une nuit d'orage; il avait eu des générateurs parmi les poètes qui le précédèrent et des

émules parmi ceux qui vécurent de son temps, mais il les surpassa tous en verve, en grâce et en imagination. D'une fécondité inépuisable, il écrivit jusqu'à ses derniers instants sans laisser voir trace de défaillance. Son style est toujours large, copieux, pittoresque, énergique et d'une sûreté de main extraordinaire. Sous sa plume, le vers français sort des gentillesses de Marot et des gaîtés un peu courtes de Villon, et acquiert le nombre, l'ampleur et souvent la majesté du mètre latin; il est en outre un inventeur de rythmes tel que la poésie française n'en a pas connu d'aussi ingénieux et d'aussi puissant. A la distance de près de trois siècles, il nous apparaît comme un maître verrier des plus habiles tirant des éléments du langage en fusion une foule de vases aux formes harmonieuses, non sans taches, à cause de l'imperfection de la matière, mais presque tous d'une rare élégance et excellemment faits pour servir au génie des poètes futurs dans l'épanchement de la douce liqueur des muses.

Il ne faudrait pas croire que chez l'illustre Vendomois l'art ait absorbé toute l'âme, et qu'il ne fut qu'un pur artiste, un poète impassible à l'instar de Gœthe, et, comme lui, uniquement enfermé dans ses formes et dans ses rêves. Loin de là, Ronsard eut l'esprit accessible aux idées élevées et l'âme ouverte aux grands sentiments; maître d'un instrument qu'il avait su rendre flexible et vigoureux, une haute ambition l'agita : il voulut glorifier l'origine de la royauté française, et chanter avec elle, tel qu'un autre Virgile, les gestes du peuple franc en Europe. Malheureusement, et c'était la faute de son temps, il manquait de science historique; puis, trop influencé

par l'œuvre latine, il avait oublié qu'une véritable épopée se tire toujours des entrailles d'un peuple, comme l'Iliade d'Homère ou la Chanson de Roland, et il échoua dans son entreprise. La *Franciade* est restée à l'état de légende romanesque, au milieu des ouvrages du poète, et n'est plus qu'un objet de curiosité pour les amateurs de littérature. N'importe, ce poème avorté, même inachevé, et qui contient cependant de fort beaux vers, n'en est pas moins un fait à la louange de Ronsard ; il atteste qu'au lieu de se borner à ciseler de merveilleux sonnets en l'honneur de ses passions amoureuses, l'écrivain gentil-homme sortit de son moi voluptueux et sentit vibrer en lui la fibre du patriotisme. Cette corde des hautes idées et des fiers sentiments ne résonne point que dans cet ouvrage, elle retentit aussi dans ses *Hymnes philosophiques* et ses *Discours sur les misères du temps*. Bien qu'imités du grec et encore trop affublés des parures de la mythologie, ses hymnes respirent les grandes doctrines du spiritualisme et le parfum des vérités chrétiennes; quant aux discours sur les souffrances du pays, nous les préférons aux précédents poèmes, parce qu'ils dérivent plus immédiatement du génie national et du fracas de l'époque. On y sent vivement battre un cœur français, troublé et souvent indigné du spectacle que donnent les hommes et les choses. Là, Ronsard apparaît sous une nouvelle face, sous celle d'un satirique remarquable; il semble même, en plus d'un endroit, devancer les véhémences d'Agrippa d'Aubigné, moins le cynisme amer et la partialité sanglante. Dans cette objurgation au large souffle, il embrasse tous les ordres de la nation; gens de reli-

gion, papistes ou huguenots, magistrats, nobles, peuple même, tous ont leur part de réprimande, tous aussi sont invités par lui à la soumission, à la règle et à la concorde. Enfin, sa pensée ne met pas en oubli le souverain : avec son *Institution royale* il donne au jeune Charles IX, d'élégante et sinistre mémoire, des conseils pleins de prudence et de modération, écho sans doute de la voix du grand Michel de l'Hospital dont il fut l'admirateur et l'ami, sages conseils qui, s'ils eussent été écoutés, non moins que ceux de l'honnête ministre, auraient peut-être contribué au bien du pays et à celui du prince lui-même.

Quoique Ronsard ait été favorisé de la fortune, grâce aux libéralités des princes qu'il servit, quoiqu'il ait été comblé d'honneurs et entouré d'une incessante admiration, il ne vit pas ses jours arriver à leur terme d'une façon paisible. La surdité qui l'affligea de bonne heure, la goutte qui le tourmenta de plus en plus, l'éloignèrent, avant le temps, de la cour et des plaisirs du monde. Puis, les luttes impies, les combats fratricides dont il faillit même un jour être victime l'attristèrent profondément. Attaqué avec force par les réformés à cause de son prétendu paganisme littéraire, il se défendit avec énergie, et l'on n'a pas oublié ses vers à Théodore de Bèze :

Ne prêche plus en France une doctrine armée,
Un christ enpistolé tout noirci de fumée
Qui, comme un Mehemet, va portant à la main
Un large coutelas rouge de sang humain.
Cela déplaît à Dieu, cela déplaît au prince,
Cela n'est qu'un appast qui tire la province
A la sédition, laquelle dessous toi
Pour avoir liberté ne voudra plus de Roi....

Ronsard avait pénétré les actes peu réfléchis de bien des hommes du protestantisme, et il en était resté plus fortement attaché à sa foi et à son prince. On lui a beaucoup reproché d'avoir applaudi aux triomphes des armes royales et aux victoires des ducs lorrains sur l'hérésie. Les reproches sont fondés, mais peut-être trop rigoureux, car il agit en cela ni plus ni moins que Malherbe louant Louis XIII de la prise de La Rochelle, ni plus ni moins que maint grand esprit du règne de Louis XIV approuvant les dragonnades. Il faut l'avouer, Ronsard était avant tout poète et poète de cour, et, bien qu'il fût d'une nature généreuse et que, dans un charmant passage où il se peint au vif et sous les traits les plus aimables, il ait dit :

> Au reste, je ne suis ni mutin ni méchant
> Qui fais croire à ma loi par le glaive tranchant....

il ne pouvait guère comprendre le fond de la question qui remuait si terriblement la France et l'Europe. Il ne vit donc pas ce pourquoi tant de simples et honnêtes gens, au milieu de tant d'ambitieux, souffraient, combattaient et mouraient; il ne vit pas ce qu'Henri IV, d'immortelle mémoire, pressentit et aida, non sans hésitation, la venue de *la liberté de conscience* dans le monde.

Ah ! Messieurs, que les biens d'ici-bas sont chèrement achetés, et comme, une fois acquis, ils sont remis souvent en péril par la passion humaine, ce qui nécessite de nouvelles luttes et, partant, de nouvelles misères ! Hélas ! tandis que tout occupé de ce travail sur votre compatriote, je relisais, dans ses

œuvres, les plaintes et les invectives éloquentes qui lui étaient arrachées par les horreurs de la guerre civile, je rencontrai, au milieu d'une description des ravages causés à sa chère province, ces vers touchants :

> Forests ! quel crève-cœur, quelle amère tristesse
> Vous tenoit quant jadis la germaine jeunesse
> Qui sent toujours la bise éventer son harnois,
> Sans crainte briganda le sceptre des François,
> Et, s'enflant de l'espoir d'une fausse victoire,
> Vint boire, au lieu du Rhin, les eaux de notre Loire...

je sentis combien le poète avait dû éprouver d'amertume à voir ce nouveau malheur, le fléau de l'étranger, s'ajouter aux autres, et je songeai que, nous aussi, il y a un an au plus, nous traversions les mêmes épreuves. Cette fois, ce n'était pas le fanatisme religieux qui poussait le père contre le fils, le frère contre le frère, et couvrait la terre de ruines, mais les passions sauvages et antisociales d'une inepte démagogie égorgeant, en la personne du prêtre et du citoyen, *la liberté civile et religieuse*. Ce n'étaient point des ambitions de famille princière qui amenaient l'étranger sur notre sol, mais des idées de conquête et de suprématie politique, surprenant l'Europe en pleine civilisation et ébranlant dans les cœurs les plus fermes la foi au progrès de l'humanité. Notre désastre a été grand, immense; cependant il n'a pas été sans gloire, surtout aux lieux où je parle.

Le monument que vous venez d'ériger en l'hon-

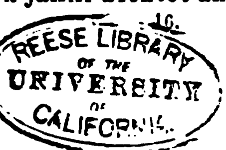
neur des Français tombés dans les batailles de Vendôme le proclame hautement. Oui, ici, un noble effort a été fait contre l'invasion allemande; il s'est trouvé un habile général et de courageuses populations pour le tenter, et les combats sur la ligne du Loir, combats d'une armée tenant tête à des forces supérieures, resteront, avec l'opiniâtre résistance de Châteaudun, un des faits les plus beaux de l'histoire malheureuse de nos dernières années. Ah ! que Ronsard, ce brave gentilhomme, ce fier poète, en eût tressailli d'aise au milieu de ses angoisses, lui qui aimait tant sa patrie et qui disait d'elle en un splendide langage :

Soleil, source du feu, haute merveille ronde,
Soleil, l'âme, l'esprit, l'œil, la beaute du monde,
Tu as beau t'éveiller de bon matin et cheoir
Bien tard dedans la mer, tu ne saurais rien voir
Plus grand que notre France...

Pour moi, j'éprouve une véritable consolation à vous rappeler devant son image le douloureux mais héroïque souvenir de ces luttes grandioses.

Messieurs, en élevant sur le pavois, aux portes du jardin de la France et du pays des élégances architecturales, le prince des poètes du seizième siècle, vous avez vraiment fait une œuvre équitable. Depuis longtemps on avait accordé à nos grands poètes du dix-septième siècle les honneurs de la place publique ; la France du seizième attendait pour le sien cette faveur suprême : elle y avait droit, car ces deux époques n'ont pas moins l'une que l'autre tra

vaillé à la formation de notre admirable langage. Si les écrivains du seizième siècle n'ont pas atteint la perfection, ils l'ont préparée, et Ronsard doit être cité dignement dans ce labeur à côté des Rabelais, des Montaigne et des Amyot. Quelques esprits difficiles ou peu renseignés demanderont peut-être ce qu'en définitive il restera de cette illustration du temps passé ; nous répondrons : le souvenir historique d'un grand effort, et, avec cet effort, nombre de poésies admirables de fond et de forme, ouvrages qui, émanés d'un sentiment vrai, d'une passion réelle, et écrits en dehors de toute pensée systématique, semblent nés d'hier par leur superbe allure et leur vive couleur, ouvrages, enfin, qui, malgré quelques archaïsmes de mots et de tours de phrase, vivront assurément autant que notre langue. Ce n'est pas une gloire médiocre que celle d'avoir contribué aux jouissances intellectuelles d'une nation, en augmentant ses richesses littéraires et en perfectionnant son instrument poétique; ce n'est pas un mince mérite que celui d'avoir ardemment cherché le beau et d'en avoir cueilli la fleur divine. Soit dans sa vie, soit dans sa mémoire, l'écrivain est toujours récompensé des résultats heureux de sa noble passion. D'où qu'il vienne, la patrie en est fière. Homme du présent et du passé, plébéien ou noble, elle ne voit en lui que l'être qui lui a fait honneur, et, d'un cœur généreux, elle l'acclame, le couronne et lui dresse des statues. Ah ! puisse l'exemple de ce grand poète immortalisé par le bronze exciter plus que jamais l'émulation de nos âmes ! puissent les études sérieuses et les grands travaux littéraires reprendre partout avec force ! puisse-t-il en jaillir bientôt une



nouvelle moisson de fleurs éclatantes qui calme les esprits, purifie les cœurs et ensevelisse sous un voile d'or et d'azur nos affreuses ruines ! puisse, enfin, le monde dire, à la vue de notre prompte renaissance : IL NE FAUT JAMAIS DÉSESPÉRER D'UN PEUPLE QUI AIME LE BEAU !

DISCOURS DE RÉCEPTION

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE, LE 17 MAI 1870

Messieurs,

Il m'est bien doux d'entrer en cette enceinte, mais il m'est triste de ne pouvoir y prendre place sous les auspices et les regards de l'homme considérable qui, depuis tant d'années, présidait à vos fêtes et à vos travaux. C'est un devoir pour moi d'unir mes regrets aux vôtres, et un besoin aussi de mon esprit de vous dire combien j'admirais en votre vénéré secrétaire perpétuel, M. Villemain, l'orateur disert qui avait toutes les grâces de la parole et l'écrivain consommé qui possédait toutes les élégances du style. Je laisse à une voix plus autorisée que la mienne le soin de vous en exprimer davantage, et je rentre dans le rôle glorieux mais difficile que vous m'avez fait, celui de récipiendaire à l'Académie française.

L'œuvre d'un de vos plus illustres confrères, que

la politique tient malheureusement éloigné de vous, renferme une pièce de vers puissante et originale qui se nomme *le Satyre*. L'auteur y raconte que le grand Hercule prit plaisir un jour à mener Pan dans l'Olympe. Cette fantaisie mythologique m'a paru avoir quelque analogie avec ma situation actuelle. En effet, tant d'hommes de génie ont brillé sous la voûte de ce temple, tant d'esprits supérieurs, tant de maîtres en l'art d'écrire et de bien dire y font encore résonner leur voix, que l'on peut sans trop d'exagération flatteuse reconnaître en ces lieux une sorte d'Olympe de la littérature française. Quant à moi, tout en étant fort loin d'appartenir à la race de l'agile coureur des champs et des bois, il serait facile de me trouver un trait de ressemblance avec cet enfant de la nature : ce serait la façon dont j'ai souvent rendu mes idées, je veux dire la crudité et la liberté de langage que les anciens attribuaient à son génie rustique, et que les poètes satiriques, mes pareils, semblent avoir possédées de tout temps. Enfin mon introduction parmi vous, si elle n'est pas le fait d'un dieu terrible, est au moins celui d'une grâce affectueuse, la bienveillance. Oui, Messieurs, c'est votre bienveillance qui m'a ouvert les portes de ce sanctuaire et qui a laissé les rudes accents de ma muse pédestre se mêler au chœur de vos voix harmonieuses et élevées. Recevez-en mes remercîments et permettez-moi, avant de siéger à vos côtés, de vous faire entendre quelques paroles sortant peut-être encore du ton académique, mais scrupuleusement méditées, au sujet de l'homme de mérite que vous avez perdu et que vos généreux suffrages m'ont appelé à remplacer.

La nation française, a dit un écrivain anglais, Addison, est la nation comique par excellence. Cela ne veut pas dire en la bouche de cet illustre étranger qu'elle soit ridicule et plaisante, cela signifie que nulle autre nation n'est plus qu'elle à cause de son extrême sociabilité, de son tempérament naturellement gai et de son vif esprit d'observation, propre à goûter et à cultiver le genre de littérature que l'on nomme *comédie.* Ajoutez à cette disposition d'esprit et de caractère une forte tendance à la démocratie, forme de gouvernement réputée favorable au développement de cette sorte de composition, et vous ne trouverez pas sans fondement, peut-être, la remarque du philosophe anglais. Molière, quoiqu'il ait eu pour prédécesseur le grand Corneille, est en réalité le premier génie de notre théâtre. Dans l'histoire littéraire du monde moderne, il partage avec Skakspeare la gloire d'avoir le mieux représenté la figure de l'homme social ; Skakspeare l'a peinte sous l'aspect de la douleur, Molière du côté risible. Ce goût inné du peuple français pour la société nous paraît donc expliquer assez bien son amour constant des plaisirs de la scène, et même la préférence donnée par lui à l'action dramatique sur des genres de poésie qui lui sont *essentiellement* supérieurs, comme, par exemple, le poème lyrique ou épique. Aristote disait, il y a longtemps : « Le drame est inférieur à l'épopée parce qu'il a trop besoin des moyens matériels pour remuer les âmes. » Ne lui faut-il pas, en effet, la décoration, le costume et le geste ? Quoi qu'il en soit, et quelques raisons que l'on puisse donner pour ou contre cette thèse, le fait est que l'amour du pays à l'égard des représentations théâtrales, de-

puis des siècles, depuis le jour où, suivant Boileau :

> De pèlerins, dit-on, une troupe grossière
> En public, à Paris, se montra la première,

ne s'est point démenti, et que peu de littératures offrent ainsi que la nôtre, en ce champ spécial de l'art, une moisson plus riche et plus variée d'œuvres excellentes. Après les admirables ouvrages du dix-septième siècle, les compositions charmantes et spirituellement mordantes du dix-huitième ; et, enfin, depuis la Révolution jusqu'à nos jours, cette quantité prodigieuse de pièces comiques et tragiques qui se sont succédé sur nos diverses scènes, comme les flots aux flots, et au-dessus desquelles planent, étoiles glorieuses, avec beaucoup d'autres noms célèbres qu'il serait trop long d'énumérer, les noms contemporains de Scribe, Casimir Delavigne, Alexandre Dumas, Victor Hugo, Alfred de Vigny, George Sand et Ponsard ; veine féconde qui est loin de s'appauvrir et qui continue à donner de brillants produits sous la main d'hommes éminents que je suis heureux de saluer, ici, en confrère, et sous l'effort d'écrivains plus jeunes qui font leurs preuves au dehors et viendront, je l'espère, recevoir un jour des suffrages de l'Académie la récompense due à leurs remarquables travaux. C'est dans la vaillante milice des dramaturges de notre époque que M. Empis eut le bonheur de prendre place, il y a quarante ans. Comment y vint-il ? Par quelle vocation y fut-il poussé, et comment s'y comporta-t-il ? Voilà, Messieurs, ce que je me propose de dire.

Né à Paris, le 29 mars 1795, au déclin des orages de la Révolution, de parents appartenant à la bour-

geoisie et livrés aux affaires, Adolphe-Dominique Florent-Joseph Simonis, qui avait ajouté au nom paternel celui d'Empis, se trouva obligé, au sortir de ses classes, par suite d'un grand revers de fortune et pour n'être point à charge à sa famille, de remplir des fonctions lucratives. Le gouvernement de la Restauration lui offrit l'occasion de se placer convenablement, et il entra comme employé dans les bureaux de la liste civile du roi Louis XVIII. Ardent travailleur, esprit net et judicieux, il ne tarda pas à se faire remarquer et à quitter les humbles rangs de sa fonction pour monter aux grades supérieurs. Cependant l'amour des lettres, qui s'était fait sentir en lui dès le collège, ne fut pas étouffé par son application aux affaires. Depuis longtemps les administrations sont le refuge bienfaisant des littérateurs peu fortunés. Elles remplacent de nos jours la protection des cours et des grands seigneurs d'autrefois. La direction de M. Français de Nantes est restée, à ce sujet, célèbre dans nos annales littéraires. Ses bureaux étaient l'asile le plus peuplé des beaux esprits d'alors, et je crois même qu'un des vôtres, Messieurs, le chevalier de Parny, y poétisait à ses heures et à son aise. Ce fut donc à l'administration des biens de la couronne des feux rois Louis XVIII et Charles X, et sans nuire le moins du monde à son travail quotidien, que M. Empis donna l'essor à ses facultés inventives et à son goût pour le Théâtre. Ses premiers ouvrages furent le fruit de la collaboration, cette amitié de l'esprit qui précède et suit souvent celle du cœur. Il en sortit d'abord des livrets d'opéras composés en société avec MM. Mennechet et Cournol, livrets habilement construits et non dépourvus de sentiment poétique,

celui de Sapho, par exemple, livrets qui eurent l'honneur de fournir des thèmes à la musique de plus d'un maître célèbre, entre autres à celle de notre fin et grand mélodiste Hérold. Puis vint le bon, l'aimable Picard, qui rajeunit son vieux sang comique à la chaleur d'imagination du jeune homme et lui fit conquérir ses premiers succès véritables ; puis le brillant Mazères, qui l'aida à remporter de nouveaux triomphes et à établir définitivement sa réputation d'auteur dramatique sur le terrain de la haute Comédie. Enfin, dégagé des liens charmants, mais un peu gênants parfois, de la collaboration, il produisit seul un certain nombre d'ouvrages importants qui donnèrent la mesure réelle de son talent et accusèrent nettement les tendances de son esprit. On reconnut, en général, dans ses drames et comédies une aspiration à la peinture des caractères, un vif sentiment de la situation dramatique, de la logique, de l'observation, un style naturel et un fonds de haute moralité. Ces mérites, joints au succès de vogue de plusieurs de ses pièces, fixèrent sur lui l'attention de l'Académie, et il obtint en 1847 la possession du fauteuil de M. de Jouy.

L'honneur qui lui était fait redoubla son amour pour les lettres sérieuses. Quittant le champ des mœurs contemporaines, il chercha dans l'histoire moderne des sujets en rapport avec les penchants de son esprit et les allures de son imagination. Ce fut l'histoire d'Angleterre qui l'attira particulièrement. Déjà il y avait touché par son drame de *Bothwel*, essai de tragédie en prose, souvenir lointain du président Hénault et de Walter Scott, où il montrait Marie Stuart plus entraînée que coupable et se

débattant vainement dans sa solitude royale sous l'œil fascinateur et la serre brûlante de l'épervier d'Écosse ; ouvrage classique de forme, faible de couleur, froid de style, mais dont la date est cependant notable, 1824, date qui coïncide avec la période qui vit éclore les belles scènes historiques de M. Vitet, le théâtre chaudement pittoresque de Clara Gazul, le *Henri III* de M. Dumas et l'*Hernani* de M. Hugo. Il revint à cette histoire, mais cette fois avec le profit du grand mouvement romantique français et une pratique intelligente des œuvres du prince des tragiques bretons. De ce renouvellemen d'esprit naquit le drame qu'il nomma *les Six femmes de Henri VIII.* A notre avis, c'est là sa production littéraire la plus forte et la plus remarquable, non point sous le rapport scénique, car les proportions en sont trop vastes et sans intérêt spécial et attendrissant, mais comme études de caractères, comme fouille de l'âme humaine et comme ouvrage écrit d'un style plus vivant, plus coloré et plus élevé que celui de ses autres compositions.

Shakspeare, à vrai dire, peut revendiquer une bonne part de l'idée de ce travail. L'œuvre de M. Empis est le drame de *Henri VIII* du sublime poète, mais élargi et enserrant dans les fils sanglants de sa trame toutes les victimes des sensualités hypocrites du cruel Tudor. L'action, quoique étendue, en est peu variée. Les mobiles de l'acquiescement des jeunes femmes aux ardeurs du prince sont pour la plupart à peu près semblables, un dépit amoureux, une rivalité de charmes, avant tout la vanité de voir briller une couronne sur leur tête, pui l'ambition des grands seigneurs, leurs parents, les poussant au

trône pour augmenter par elles leurs honneurs, leurs richesses et la prépondérance de leurs partis religieux. Quant au monarque, son moyen de conquête se réduit à l'irrésistible volonté du maître, et son moyen de rupture à la répudiation ou l'appel au bourreau, moyens aussi brutaux qu'uniformes.

Néanmoins l'analyse du caractère de ces malheureuses princesses et la peinture des odieuses menées de leurs entours sont si habilement faites que l'intérêt ne cesse pas de s'attacher à leurs personnes, et, bien que l'on soit certain du triste sort qui les attend, on suit avec une curiosité tout anxieuse les péripéties de leur élévation et de leur chute. Shakspeare avait laissé très prudemment dans l'ombre la figure de Henri VIII, en indiquant cependant la main du roi comme le ressort caché de toutes les noirceurs et lâchetés de son drame. M. Empis, qui avait moins de dangers à courir, l'a mise entièrement à découvert. Cette figure de théologien couronné, étudiée avec soin, dénote de la part du peintre une connaissance approfondie de l'histoire du temps et du caractère extrêmement bizarre de cet Hérode Falstaff, qui fut moins le promoteur libéral et convaincu d'une réforme religieuse que l'atroce instrument du fait cupide et ambitieux de la rupture du clergé anglais avec l'Église romaine.

Sauf quelques erreurs de mœurs locales, quelques touches fausses sentant le vaudeville et la caricature, on trouve dans ce large drame un tableau souvent vrai et frappant des excès de l'autorité royale et du mal qu'ils causent à la vie et à la fortune des peuples quand ils peuvent impunément s'exercer pour l'assouvissement d'un caprice des sens ou la

réalisation d'une folle conception de l'esprit. On y voit plus encore, on y voit la volonté trop absolue d'un seul infecter de sa grangrène les institutions religieuses et politiques d'un pays, et les chefs de l'Eglise et ceux du parlement se prêter avec servilité aux monstrueuses entreprises du prince et de ses courtisans. De là tant de bûchers et d'échafauds, tant de confiscations et de proscriptions, tant d'actes affreux déshonorant à jamais cette phase de l'histoire d'Angleterre : de là ce mot symboliquement juste, le dernier du drame, que l'auteur fait jaillir des lèvres d'un bourgeois de Londres regardant le cadavre du prince : Quelle puanteur !

M. Empis s'est réellement distingué dans cette œuvre, et il n'était pas donné à tout le monde de la creuser aussi profondément ; mais cette œuvre pleine d'intrigues, de trahisons et de meurtres est douloureusement triste. En général, soit qu'elle porte l'habit parisien du dix-neuvième siècle, soit qu'elle s'agite sous le masque anglais du seizième, la comédie de M. Empis tourne facilement au drame, et l'éminent confrère qui va me répondre a eu raison de dire, en parlant sur la tombe de mon prédécesseur, que sous l'impression de son divertissement *cette comédie laissait toujours quelque chose d'amer.* M. Empis était un honnête homme, un père de famille excellent, un administrateur sévère. Dans la famille comme dans le service de l'État, il aimait et voulait l'observation du devoir ; aussi portait-il le sentiment moral jusqu'en ses moindres conceptions dramatiques. Il cherchait toujours un but utile à un travail de ce genre ; il ne concevait pas que l'on eût la possibilité de parler à quinze cents ou deux mille

personnes et qu'on ne les entretînt que de puérilités et de fantaisies sans portée sérieuse et instructive. En cela il était un peu de l'avis de la Bruyère, et, comme on le voit, adversaire déclaré de la doctrine de l'art pour l'art. Peut-être allait-il trop loin : mais telle était sa théorie, et lui-même il prêchait d'exemple en donnant à toutes ses pièces un caractère marqué de leçon et d'enseignement. Dans *une Liaison*, comédie où il entrevoit déjà le demi-monde, il montre les conséquences terribles de sa fréquentation pour l'âme faible qui s'y livre. Dans *l'Agiotage* et avant M. Ponsard, quoique avec moins de hauteur, il signale le naufrage de l'honneur sur les flots mouvants du monde de la Bourse. Avec *l'Héritière* il flétrit les coureurs de dot qui n'ont ni argent ni conscience. Avec *Julie* il décrit les difficultés sociales de l'état de séparation et conclut l'amour dans le mariage et l'union dans la famille. Avec *un Jeune Ménage* et surtout avec *la Mère et la Fille*, sa meilleure comédie et l'une des mieux faites du théâtre contemporain, il va droit à l'adultère, et d'une plume décente et habile à la fois qui sauve ce qu'il y a de risqué dans la donnée de cette dernière pièce, il retrace fort pathétiquement et les ardeurs funestes d'une passion illégitime et les angoisses imméritées de ceux qui en souffrent. Enfin *Lambert Simnel*, *Lord Novart* et *un Changement de ministère* lui fournissent l'occasion de stigmatiser les mauvais moyens de l'ambition, les jeux de marionnettes, l'emploi des influences féminines, les achats de consciences, les fausses promesses et les volte-face soudaines et intéressées des hommes d'État sans principes. Toujours le but honnête, partout la

note morale, mais aussi l'accent triste et amer. C'est que l'auteur, sans s'être mêlé jamais des choses de la politique, les avait cependant étudiées ; c'est qu'à titre d'homme d'affaires et d'homme du monde, il avait pratiqué ses semblables et n'avait retiré de son contact avec eux que des sujets d'observation pénible. Comment, avec une telle moisson de faits et sous de pareilles impressions, aurait-il pu traduire gaiement les divers mouvements de la vie contemporaine ? Au reste, ce sentiment de mélancolique tristesse n'appartenait pas à lui seul. Il était déjà, de son temps, assez partagé pour que sa pensée ait dû mettre à la bouche d'un de ses personnages ces mots caractéristiques : *Aujourd'hui dans les comédies on pleure beaucoup ; c'est l'usage.*

Messieurs, l'observation de M. Empis n'est probablement qu'un trait de satire lancé à quelques-uns de ses confrères trop larmoyants, peut-être une sorte d'excuse de sa propre manière de composer ; ne serait-elle pas la marque d'une situation nouvelle de l'art dramatique ? J'y ai réfléchi et me suis demandé par quelle évolution la muse comique de la France en était venue à resserrer ses lèvres et à n'en plus laisser partir, au moins aussi souvent et aussi abondamment, le rire franc, jovial et sans âcreté qui plaisait tant à nos pères.

Molière a créé trois sortes de compositions théâtrales fort distinctes : la haute comédie qui confine au drame et presque à la tragédie, celle de *Don Juan*, du *Tartufe* et du *Misanthrope ;* la comédie moyenne, celle des *Femmes savantes* et du *Bourgeois gentilhomme*, et enfin la comédie du dernier degré, celle de *M. de Pourceaugnac* et des *Fourbe-*

ries de Scapin. Eh bien, de ces trois sortes de comédies, à considérer le théâtre depuis vingt ans, il y en a une qui devient de plus en plus rare : c'est la comédie moyenne, celle du rire fin et civilisé. Restent la comédie bouffonne, et encore sans le grand sens du maître, et la comédie sérieuse qui la plupart du temps se perd dans le drame. En résumé, nous tendons à n'avoir que deux sortes de représentations théâtrales : la charge folle, échevelée, dénigrante, et le drame romanesque, social ou ardemment sensuel.

Quant à la partie la plus charmante, selon nous, des œuvres du grand poète, la comédie moyenne, *ménandresque*, s'il m'est permis de la qualifier ainsi, il n'en faut guère parler, non plus que de la tragédie idéale qui depuis la mort de Talma et de Mademoiselle Rachel ne semble être qu'un fantôme qui fait de vains efforts pour ne point disparaître du monde des vivants.

D'où vient cette perte? d'où vient ce changement ? Ne serait-ce pas que les conditions de la société ont changé elles-mêmes ? Longtemps le théâtre fut un plaisir aristocratique, celui d'un petit nombre de gens distingués, instruits, polis de mœurs et de langage. Aujourd'hui il est le plaisir des foules, des illettrés, des enrichis, des étrangers même, grâce aux puissants moyens de locomotion fournis par la science, tous gens très divers de nature, de mœurs et d'éducation, qui viennent au théâtre plus pour s'y distraire de leurs soucis, de leurs affaires et de leurs voyages, que pour s'y amuser délicatement et y exercer leur pensée. A ces personnes d'un goût généralement peu fin il faut la plaisanterie graveleuse.

les tableaux licencieux ou l'émotion des situations les plus scabreuses de la vie, les pantalonnades des tréteaux de la foire ou les effets de la cour d'assises. Tels sont les nouveaux amateurs de théâtre, et telles sont les préférences que les directeurs de spectacle sont obligés, à tout prix, de satisfaire.

Puis les sujets risibles ont diminué de nombre ; ce qui s'en trouve provient plus de l'excentricité des individus que des travers et des ridicules des classes. A mesure que la société se nivelle et prend les formes démocratiques, le souverain porte avec lui partout le respect de sa personne. Les valets, qui sont électeurs et éligibles à l'assemblée des députés de la nation, ne sont plus des êtres bâtonnables ; les médecins, les avocats, les magistrats et les militaires, des grotesques dont on fasse impunément danser la robe ou l'uniforme, et enfin les maris, des niais et des imbéciles dont on puisse rire et se moquer sans scrupule.

Ici l'élément féminin, qui forme la moitié de l'assistance au théâtre, s'impose et force la main aux auteurs. L'amour est et sera toujours le grand attrait des femmes dans les jeux de la scène. Mais, pour nos contemporaines, il n'est plus l'élégant badinage et la coquetterie raffinée des héroïnes de Marivaux : il est l'entraînement naturel des cœurs. Après la Révolution française et Jean-Jacques Rousseau, on conçoit que les femmes du peuple et de la bourgeoisie, qui viennent s'asseoir au théâtre de pair avec le petit nombre de patriciennes qui nous restent, ne puissent que difficilement se récréer aux subtilités amoureuses et au jeu de raquette spirituel des Aramintes et des Sylvias. Il leur faut un aliment plus

simple, plus général, plus saisissable : la passion

Diderot, Sedaine et Beaumarchais avaient bien pressenti ce nouveau besoin de la société. Ils avaient les deux premiers, en abaissant leurs regards sur les mœurs de la bourgeoisie, le dernier, en ouvrant la veine impure, commencé à lui donner satisfaction par des drames où la gaieté s'effaçait devant les émotions du cœur. Le *Père de famille*, le *Philosophe sans le savoir* et la *Mère coupable*, ouvrages qui sonnent l'attaque des questions sociales, ne contiennent que des sentiments graves ou passionnés, des paroles sérieuses ou touchantes.

De nos jours, le mouvement s'est tellement accentué en ce sens que les habiles producteurs de la scène actuelle ne nous représentent, depuis un assez long temps, que l'histoire des tourments de l'amour, soit l'amour en dehors des lois de la société, celui des courtisanes, soit l'amour aux prises avec le devoir conjugal, celui des femmes honnêtes. C'est ce dernier qui est le plus souvent mis en scène, et, nous devons l'avouer, il est de beaucoup le plus intéressant.

En effet, l'égalité étant inscrite dans nos lois et très avant dans nos mœurs, ce n'est plus la noblesse du sang, ce n'est pas la richesse même qui contrarie réellement la liberté des cœurs, mais le lien du mariage. Or le spectacle de la passion bondissant sous les barreaux de la cage hyménéenne est certes un tableau extrêmement saisissant à offrir à des gens qui y sont enfermés ou qui peuvent l'être, et ce spectacle n'est pas, de sa nature, fort risible. Loin de là, lorsqu'il apparaît dépourvu de voiles et dans toute sa réalité, il imprime aux esprits une sorte

d'attraction vertigineuse que nous ne trouvons pas sans danger pour leur sens moral. Au temps de Corneille et de Racine, il y avait un moyen d'atténuer les effets d'un semblable spectacle : c'était la foi religieuse, le sentiment chrétien, dont la mention et le rappel maintenaient la balance entre les forces de la nature et celles de la raison, et ne laissaient point les cœurs se retirer de la vue du combat des passions sans un retour sur eux-mêmes et un apaisement salutaire.

Mais de nos jours il y a tant d'efforts tentés pour effacer des cerveaux la notion de Dieu lui-même, celle du Dieu libre et personnel, que, sur le terrain glissant de la séduction, il ne restera bientôt plus d'autre frein aux âmes amoureuses, en dehors des prescriptions du Code, que la crainte du pistolet de l'amant jaloux ou celle de l'épée du mari outragé, et, encore une fois, pour les auteurs de pièces à passion, ce ne sont pas là des ressorts dramatiques de la plus folle gaîté.

Que faut-il conclure de ces considérations? c'est que la vie actuelle devient de plus en plus sérieuse et que le théâtre, son miroir, s'assombrit comme elle ; c'est que l'amour vrai, l'inclination des cœurs sans calcul et préoccupation de fortune, celui qui doit produire le mariage dans la société nouvelle, ne peut plus être traité légèrement; car, au sein d'un État libre et sous l'empire du droit commun, tout citoyen travaillant de la tête ou des bras aspire au mariage comme à la régularité paisible de la vie, au but réel de l'existence et à la récompense légitime de son labeur quotidien, la jouissance des pures joies de la famille. De là, difficulté de plus en plus grande

d'amuser le public avec les infortunes d'un Amphitryon et d'un Sganarelle; de là impossibilité de lui envoyer, même de la bouche d'un Molière, des mots semblables à ceux qui terminent la pièce de Georges Dandin : *Avec une aussi méchante femme que la mienne, je n'ai plus qu'à me jeter à l'eau*, mots terribles, cri de détresse peut-être du grand auteur lui-même, qui font oublier les prétentions les plus vaines et les plus ridicules et ouvrent les cœurs à la pitié.

Est-ce à dire, Messieurs, que le rire ne doive plus trouver place au théâtre, et qu'il doive même être banni des lèvres du peuple le plus aimable et le plus naturellement gai de la terre? Non, Messieurs; la sottise est éternelle, et il sera toujours impossible de ne s'en point moquer.

Si les sujets comiques se restreignent, il y en aura toujours assez pour défrayer amplement la verve et la malice gauloises. De nouveaux travers, de nouveaux ridicules surgiront des nouvelles mœurs, gardez-vous d'en douter; les anciens pourront même reparaître sous des costumes nouveaux, car, ainsi que l'a dit un poète d'un grand bon sens et d'un haut sentiment, qui eût été des vôtres, certainement, s'il eût vécu davantage, le créateur de l'idylle vraie en France, Auguste Brizeux :

L'homme, le même au fond, seulement se transforme.

Il y aura donc toujours des prétentions exagérées, des esprits sortant de la mesure, des caractères faux, des têtes creuses, des cœurs vides, et tout ce monde

outrecuidant et falot fournira dans les mille et une situations de la vie une perpétuelle matière aux traits mordants de la muse comique. Seulement le rire s'arrêtera devant les faits de sentiment et respectera les choses respectables. Il tendra aussi de plus en plus à se confiner dans son domaine et à moins se mêler aux cris et aux pleurs du drame. L'art suprême n'est point le mélange des genres, mais leur séparation. Le rire aujourd'hui est noyé dans les grossièretés de la farce : il a les lèvres pleines de mauvais termes, il parle argot. Il faut qu'il remonte dans une sphère plus saine et qu'il trouve la langue de ses pères véritables, Molière, Regnard, La Fontaine, Le Sage, Beaumarchais, Voltaire, Courier, langue éminemment française, claire, précise, légère, facile à prendre tous les tons, à reproduire toutes les nuances et même à se teindre des vives couleurs de la fantaisie d'un Musset. Avec elle il pourra recomposer cette comédie moyenne, tempérée, charmante, pleine de finesse et d'analyse, de bonhomie et d'expérience, prise au cœur des mœurs régulières, et que nous regrettons de voir disparaître de nos goûts et de nos habitudes.

De son côté le drame, poursuivant ses études sévères, continuera d'interpréter les grands actes de l'histoire ou les événements douloureux de la vie privée ; mais il le fera avec l'intuition pénétrante d'un Shakspeare ou le sentiment vrai d'un Sedaine, il le fera surtout en revêtant ses conceptions du riche manteau de la poésie, et, quand nous prononçons ce dernier mot, nous n'entendons point seulement par là un langage sonore et rythmé, mais les forces de l'imagination et les accents de la sensibilité, qualités

merveilleuses qui tiennent un écrivain au-dessus des réalités de la vie et font de ses tableaux, non des photographies du monde princier, bourgeois ou populaire, mais des œuvres naturelles et idéales à la fois, où l'humanité se reflète profondément sans rien perdre de ses consolantes et divines grandeurs. Alors on pleurera beaucoup au drame et l'on rira beaucoup à la comédie, et l'on se retirera de ces jeux divers de la pensée en n'emportant à son foyer ni souillure à l'esprit ni mauvais rêve au cœur. C'est ainsi, sans doute, que le théâtre était compris par un grand poète américain que nous eûmes l'honneur de connaître à son dernier voyage à Paris, M. Longfellow. Cet illustre étranger avait suivi avec un vif intérêt les représentations de la Comédie-Française. Charmé du jeu des acteurs et des pièces qu'il y avait vues, c'étaient quelques-unes des plus belles de l'ancien répertoire et quelques-unes des plus agréables du nouveau, il nous dit : « *J'envie beaucoup pour l'Amérique ce plaisir intellectuel dont on ne rougit pas.* » Cette parole nous parut résumer d'une façon heureuse, à l'égard de la question du théâtre, ce qui vibre au fond de l'âme de tous les gens honnêtes et sensés, et nous nous plaisons à la répéter ici. Oui, ce plaisir collectif de l'esprit sans regrets et sans remords nous semble être un des plus nobles et des plus dignes passe-temps d'une nation véritablement civilisée, et nous ne désespérons pas que notre pays n'arrive de plus en plus à le connaître.

La société française est en voie de transformation. Soumise en masse aux bienfaits de l'instruction, elle est appelée en masse aux jouissances du livre et du théâtre. Peu éclairées encore, ses dernières

classes n'en sont, en tout genre de plaisir intellectuel, qu'aux émotions produites par la peinture des réalités de la vie, aux spectacles et aux livres où le fait tient plus de place que l'analyse, où la passion l'emporte sur le sentiment. Mais cette société confuse, mêlée et très mobile, se formera. Elle prendra son assiette et sa physionomie, et, comme il est dans la nature des choses que l'esprit humain ne soit jamais stationnaire, si elle ne tombe point en dissolution, elle se polira et s'élèvera. Alors pourrait peut-être se revoir un magnifique ensemble de compositions dramatiques qui, par le goût, l'esprit, le naturel et le haut sentiment, s'approchant encore une fois de la beauté antique, constituerait véritablement le théâtre de la démocratie française. Alors se renouvellerait pour un plus grand nombre d'auditeurs, et avec les idées de la France de 89, le plaisir de la société privilégiée du XVIIe siècle, plaisir qui serait sain, vivifiant et moralisateur, sans prétention directe à l'être. Est-ce là un rêve, une utopie que notre cerveau enfante dans le désir du bien? Nous ne savons trop; toutefois nous faisons partie d'une nation si intelligente, si pleine de sève, malgré ses vicissitudes et ses bouleversements, qu'il nous est bien permis d'augurer cet avenir. Ne sommes-nous pas le peuple à qui plus qu'à tout autre, en parlant de ses gloires littéraires, artistiques et scientifiques, on peut appliquer, à bon droit, le vers du poète romain:

. . . . : *Uno avulso non deficit alter !*

Un grand esprit de moins, un autre le remplace?

Messieurs, je m'aperçois que, dans cette assemblée

si remarquable par le sentiment des convenances et celui de la mesure, je me suis laissé aller un peu trop à ma pensée aventureuse. Je crains même que l'esprit de satire ne s'y soit trop montré et ne m'ait entraîné hors du sujet que je devais traiter spécialement, l'éloge de mon prédécesseur. J'y reviens, et naturellement, en vous rappelant que M. Empis ne s'est point borné à avoir comme auteur dramatique de nobles tendances et de hautes aspirations, mais qu'il a rendu aussi des services importants à l'art de la scène en qualité d'administrateur de notre premier théâtre. A peine eut-il en main le sceptre de la direction qu'il voulut que la maison de Molière fût réellement la sienne, celle de ses grands émules et de ses brillants disciples. Il voulut que les anciens auteurs partageassent avec les jeunes l'honneur de divertir les générations contemporaines. Il fit donc remonter splendidement et scrupuleusement les pièces du vieux répertoire et les fit marcher de pair avec celles du nouveau. Cette heureuse inspiration fut-elle vaine et sans profit? Assurément non. Par la représentation souvent renouvelée des chefs-d'œuvre de la scène française et par l'étude plus serrée du texte des maîtres, elle dut, d'un côté, faire réfléchir plus d'un écrivain au début sur les justes conditions de son art, et, d'un autre côté, contribuer à élever les acteurs à cette perfection d'interprétation, pour la comédie surtout, qui fait l'admiration des connaisseurs de toute la France et même de l'Europe; ce qui est certain, c'est que sous la direction de M. Empis la prospérité financière du Théâtre-Français fut loin de déchoir. M. Empis n'eut point que les talents d'un administrateur intelligent et

habile; il fut encore un fidèle gardien des droits de l'acteur, un rigide observateur des règlements du théâtre. A ce sujet, je pourrais m'écrier avec Horace: *Incedo per ignes*, je marche sur des charbons, car j'aborde le terrain de la confidence. Mais pourquoi me tairai-je? un homme public qui a fait une chose honorable dans l'exercice de ses fonctions a droit à en être récompensé par la voix de ses concitoyens; je veux parler de la manière dont M. Empis s'éloigna du Théâtre-Français. Ayant eu quelques difficultés avec un ministre puissant relativement aux prétentions d'une actrice au titre de sociétaire, prétentions qu'il ne jugeait point fondées, une secrète pression fut exercée sur lui; il lui fut dit *qu'on verrait avec plaisir qu'il donnât sa démission.* M. Empis, qui pensait en son âme et conscience avoir fait son devoir, *répondit qu'il n'avait point de démission à donner, et que, dans le cas où l'on ne voudrait plus de ses services, c'était une destitution qu'il fallait lui infliger;* et il attendit avec dignité, lui écrivain sans fortune, père de famille sans patrimoine, ce qui, hélas! ne se fit pas attendre longtemps, sa révocation. Il cessa donc d'administrer la Comédie-Française, au grand regret des sociétaires, car il était de ces hommes rares qui savent administrer et se faire aimer; un peu aussi sans doute au regret du gouvernement, puisque ce dernier lui accorda, en compensation de la perte de ses fonctions, la place d'inspecteur général des bibliothèques.

Le fait, Messieurs, que je me suis permis de rapporter, n'est pas certes des plus extraordinaires. Il n'est pas à la hauteur de l'acte valeureux, déjà cité

ici, de votre ancien confrère M. Dupaty, qui, en qualité de capitaine de la garde nationale et à l'époque de la mémorable défense de Paris, ramenait dans nos rangs une batterie d'artillerie prise par les Russes; ni de celui de M. Viennet combattant corps à corps les Anglais sur le vaisseau *l'Hercule*, comme on vous le racontait si bien dernièrement; non, l'action de M. Empis n'est pas si héroïque, mais elle n'en est pas moins recommandable pour la mémoire de celui qui en fut l'auteur. Le sentiment du devoir ne fléchissant pas en l'âme d'un subordonné devant le désir d'un supérieur tout-puissant est quelque chose de trop honorable pour qu'il soit passé sous silence. Dans un pays comme le nôtre, où le courage guerrier est presque à tous naturel, où le courage civil est moins commun, le courage fonctionnaire, si je puis m'exprimer ainsi, plus rare encore, mérite que l'on s'y arrête et qu'on y applaudisse. La presse de l'époque approuva, du reste, unanimement la conduite de M. Empis. S'il fut obligé d'abandonner un poste qu'il aimait, sa retraite ne fut pas sans consolation. Indépendamment de l'estime publique, l'amour des lettres y suivit ses pas. Outre l'emploi de ses journées partagées entre ses nouvelles fonctions et ses devoirs académiques, il se préparait à donner un pendant à son roman dialogué des *Six Femmes d'Henri VIII*; il amassait de nombreux matériaux pour la composition d'une histoire dramatique du règne d'Edouard VI. Ses lectures faites, son plan tracé, il allait commencer à l'écrire lorsque, dans une visite à son aimable et poétique confrère M. Lebrun, il fut frappé du premier coup de la terrible maladie qui devait l'emporter à un âge encore éloigné

de l'extrême vieillesse. De ce moment il lui fallut renoncer à toute occupation sérieuse et surtout à sa participation aux travaux de l'Académie. Il ne pouvait plus se rendre à ses séances. Ce fut une perte pour vous, Messieurs, car, au dire de plus d'un de ses confrères, il était un utile et judicieux appréciateur des œuvres d'imagination soumises à votre sanction. Très susceptible et même inquiet pour tout ce qui touchait à l'honneur et à la dignité de l'homme, ayant le sang vif et facilement à la tête, il n'en était pas moins d'une aménité charmante de langage et de manières. Il aimait à rendre service, et l'on cite de lui plusieurs traits de générosité à l'égard d'anciens amis dont il avait eu à se plaindre. En un mot, il était ce que les Anglais appellent un véritable gentleman et ce que nous nommons, en bon français, un galant homme. Grâce aux tendres soins de la femme distinguée par les sentiments du cœur et le mérite d'artiste à qui de bonne heure et d'inclination il avait uni sa destinée; grâce au savoir et à l'esprit de prudence d'un fils éminent dans l'art médical, il prolongea ses jours plusieurs années encore après la première atteinte de sa maladie. Enfin, au mois d novembre 1868, dans son habitation de Bellevue, près des siens, il s'éteignit doucement, et l'on put presque dire avec bonheur, car le pauvre père ne vit pas mourir son enfant, une jeune femme adorée, qui, frappée soudainement d'un mal sans remède, expira quelques heures après lui.

Telles sont, Messieurs, et la vie et l'œuvre de M. Empis : bien que ses nombreux ouvrages et ses hauts emplois ne lui eussent point acquis la richesse, il sut mener fort honorablement son existence jus-

qu'à ses derniers jours. Il fut récompensé de son habileté laborieuse au théâtre et dans l'administration tant par les distinctions honorifiques des divers gouvernements qu'il servit que par les suffrages infiniment précieux que lui accorda l'Académie française. Votre compagnie, Messieurs, en lui ouvrant ses rangs lui permit de figurer à jamais aux fastes de son histoire. Que pouvait désirer de plus un honnête homme de talent dans les lettres ?

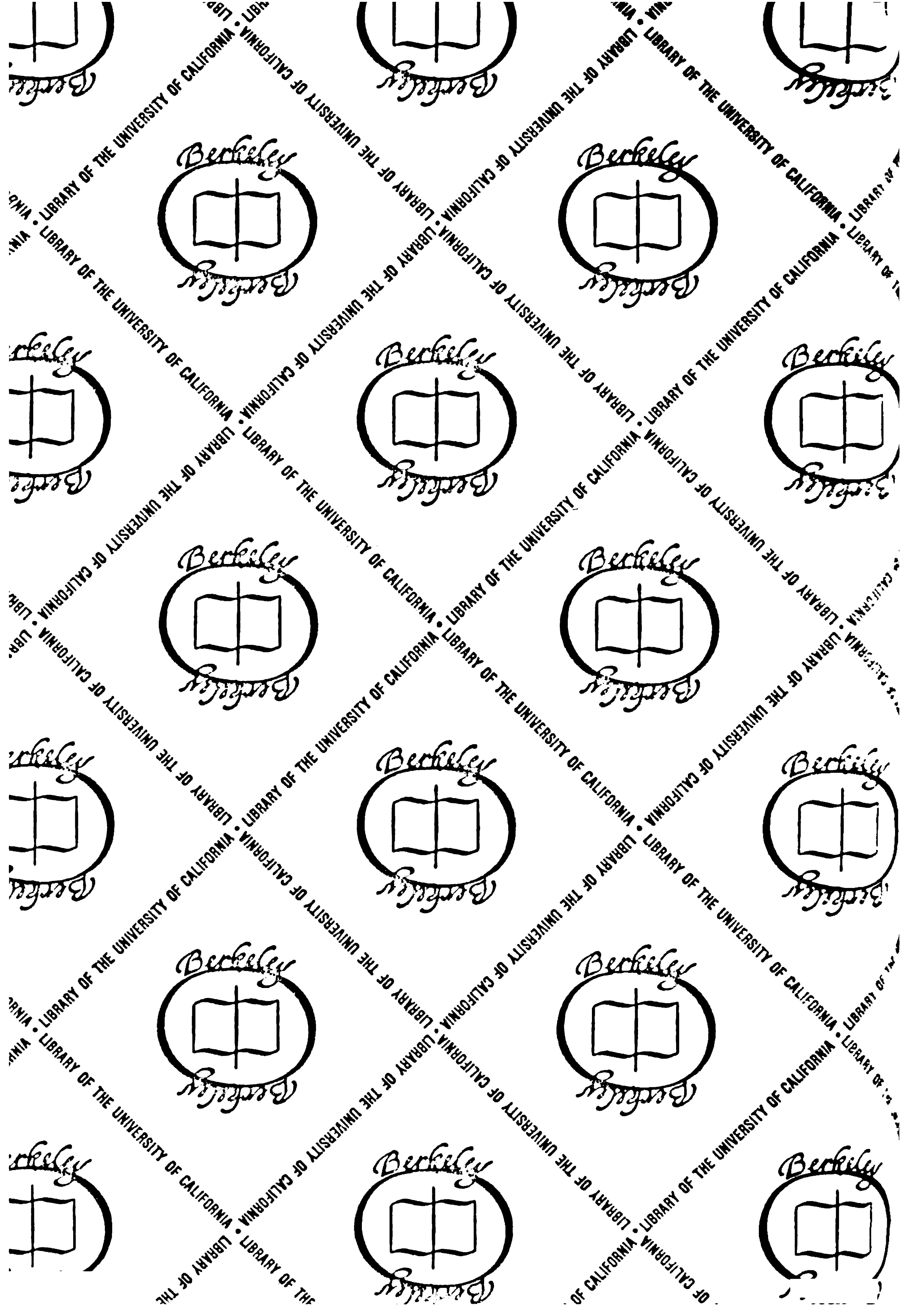
Assurément l'art du style et de la composition offre l'exemple de destins plus magnifiques. Il est des esprits qui n'ont pas besoin de la sanction d'un corps de lettrés, si considérables qu'ils soient, pour frapper les regards et la mémoire des hommes. Doués par la nature de facultés extraordinaires et possesseurs des flammes les plus vives de l'intelligence, ils éclatent malgré les obstacles du sort, l'injustice ou l'aveuglement des contemporains, et volent à travers les âges composer cette *Académie de la postérité* qui vivra autant que l'humanité elle-même, et dans laquelle brillent d'un éclat suprême et ineffaçable les génies créateurs de tous les ordres et de toutes les langues. Cependant, au-dessous de cette assemblée auguste, presque céleste, il est heureux qu'au sein d'une des nations marchant au premier rang du monde civilisé, il y ait, Messieurs, une société comme la vôtre, qui, se recrutant sans cesse parmi les écrivains et les orateurs que l'opinion élevée du pays lui désigne, forme en quelque sorte un parlement littéraire où viennent se ranger avec leur diversité de nature et d'étude tous les sincères amis du beau. Là réside une force éclairée, impartiale, qui veille à la grandeur intellectuelle de la France,

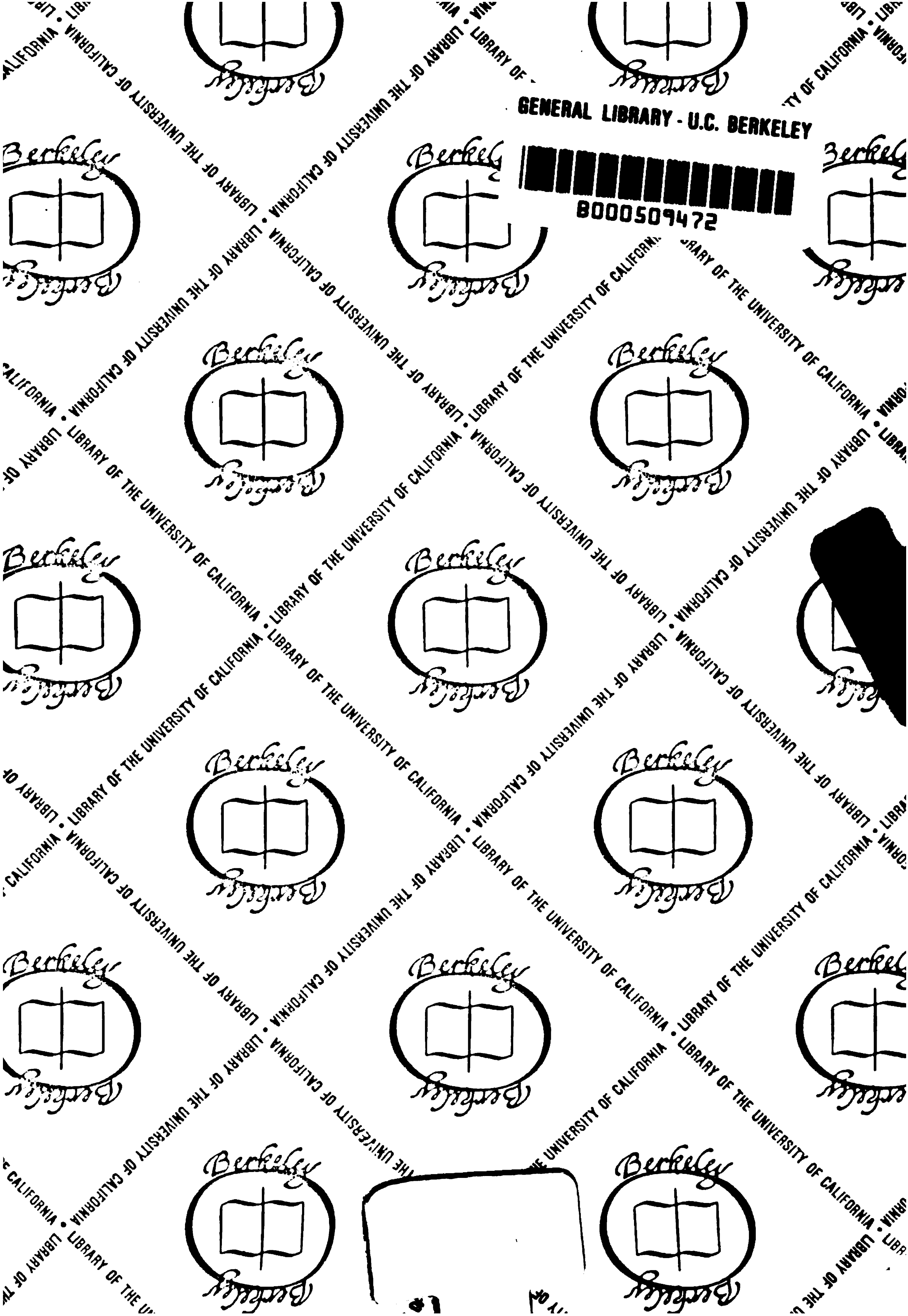
non en réglementant le goût et en assujettissant l'imagination à des formes conventionnelles, mais en encourageant par des applaudissements et des couronnes tous les efforts de l'esprit tentés dans le sens du vrai et dans celui du génie national. Là est une citadelle de la pensée que les vents tumultueux de la politique ont pu ébranler quelquefois, mais n'ont pas pu détruire, tant ses fondements sont enracinés pour ainsi dire aux mœurs et au caractère du pays; citadelle où l'on entre par le consentement seul des esprits et non par le bon plaisir du pouvoir, et où la parole s'exerce sur toutes les questions qui intéressent l'art et l'humanité avec d'autant plus d'indépendance véritable qu'elle retentit dans une région plus haute et plus sereine. Quelle que soit l'opinion des hommes et même leur critique au sujet d'une telle institution, elle n'en restera pas moins un titre de gloire pour son fondateur, le fameux cardinal. Elle aura pu souvent et avec raison sortir des voies trop exclusives tracées par l'illustre ministre; néanmoins elle aura constamment rempli son vœu le plus cher, celui d'affirmer à la face du monde la splendeur spirituelle du génie de la France. Elle ne cessera donc point d'avoir sa place et son importance au milieu d'un peuple essentiellement littéraire comme le nôtre, et elle continuera surtout d'y être un noble but et un vif excitant aux grandes œuvres pour sa vaillante jeunesse ; — la jeunesse, cette intrépide chercheuse, que l'on peut blâmer quelquefois, mais que l'on aime toujours; la jeunesse que l'on affectionne d'autant plus que l'âge vous en éloigne ; la jeunesse, enfin, que nos regards ne peuvent suivre sans attendrissement, dans sa course,

car nous savons qu'elle recèle en soi les germes puissants de l'avenir, et que, peu distante encore de la source divine, elle porte héroïquement en son cœur le feu sacré de la vie, l'amour du beau, du juste et de la liberté.

FIN

TABLE DES MATIÈRES


Berkeley
LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA


GENERAL LIBRARY - U.C. BERKELEY
B000509472
LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
Berkeley